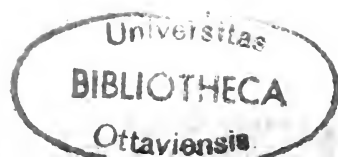


JUN 14 1966



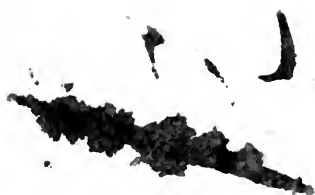
Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

coll spec.

2 co.
rare



1810

LES
ŒUVRES
DE M^R
CAPISTRON.



A PARIS

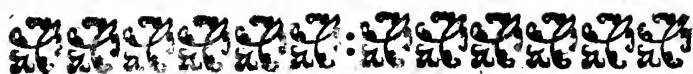
Chez THOMAS GUILLAIN, sur le
Quay des Augustins, à la descente du
Pont-Neuf, à l'Image saint Louis.

M. D C. X C.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

De la Bibliothèque





PIECES CONTENUES
dans ce Volume.

ARMENIUS.

VIRGINIE.

ANDRONIC.

ALCIBIADE.

PHOCION.

PQ

1735

C2

1690

Cal. spec

LES
ŒUVRES
DE M^R
CAPISTRON.

177

1777

1777

1777

ARMINIUS.

TRAGÉDIE.



A PARIS,

Chez THOMAS GUILLAIN, sur le
Quay des Augustins, à la descente du
Pont-neuf, à l'Image saint Louis.

M. DC. LXXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



ACTEURS.

VARUS, Gouverneur de la Germanie,
pour Auguste.

SEGESTE, Prince des Cattes.

ARMINIUS, Prince des Cherusques,
accordé à Ismenie.

SIGISMOND, fils de Segeste, accordé
avec Polixene.

ISMENIE, fille de Segeste.

POLIXENE, sœur d'Arminius.

BARSINE, Confidente d'Ismenie.

TULLUS, Confident de Varus.

SUNNON, } Capitaine des Garde
SINORIX, } de Segeste.

Suite.

*La Scene est dans le Camp de Varus, pre
les Forests de Ventberg, dans les Tent
de Segeste.*



ARMINIUS.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SEGESTE , SUNNON.

SEGESTE.



Ouy , Sunnon , je le veux , je l'attens
de ton zele ,
Parle , trace à mes yeux la peinture
fidelle
Des sentimens divers du Peuple &c
des Soldats.

SUNNON.

Seigneur.....

A iij

Parle te dis-je, & ne me flatte pas.
 Je sçay que le traité que je viens de conclure
 De la plupart des miens excite le murmure,
 Que ne pénétrant point dans mes justes desseins,
 On me voit à regret dans le Camp des Romains,
 Je le sçay, dy le reste, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puisque vous m'ordonnez, Seigneur, d'estre
 sincere,

Je ne vous cele point que de ce changement
 Les Peuples étonnez cherchent le fondement;
 Quoy Segeste, dit-on, par qui la Germanie
 Jusqu'icy des Romains brava la tyrannie,
 Qui de flots de leur sang couvrit nos Champs
 vingt fois,

Qui fit trembler le Tybre au bruit de ses exploits,
 Ce Segeste aujourd'huy peut étouffer sa haine?
 Et mêler ses Drapeaux avec l'Aigle Romaine?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Senat je brigue la faveur,
 Son estime est pour moy le comble du bon-heur,
 Et c'est avec plaisir que j'entens qu'il me nomme
 Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome,
 Je regarde ces noms comme un illustre prix :
 Toy même à ce discours tu me paroïs surpris !
 Mais aprens les raisons de ce qu'on m'a vû faire,
 Et ne condamne plus une paix necessaire.
 Les Dieux me sont témoins que dans tous mes
 desseins,

Me proposant pour bût le salut des Germains
 Sans regarder jamais ma grandeur ny ma gloire,
 J'ay combattu pour eux & cherché la victoire;
 Et plus de vingt ans par un heureux effort

Entre l'Empire & moy j'ay suspendu le sort ;
 Mais dans ce même temps Rome estoit occupée
 A la perte d'Antoine ou du jeune Pompée,
 Et ses Chefs divisez par leurs propres fureurs
 Nous laissoient aisément reculer nos mal-heurs,
 Maintenant que par tout regne une paix pro-
 fonde

Qu'Auguste sous ses loix fait trembler tout le
 monde,

Devois-je attendre icy qu'il rassemblât sur nous
 Tout l'effort , tous les traits de son vaste cour-
 roux ?

J'ay cru devoir ceder , puisqu'un léger hommage
 M'assuroit le repos & détournoit l'orage ,
 Ce n'est pas que souvent un reste de fierté
 Ne m'ait presque contraint de rompre le traité,
 Mais de mille Heros la perte encore éclate ;
 Et qu'ont fait contre Rome Annibal , Mithridate,
 Nicomede, Pirrus , tant d'autres Rois fameux ?
 Estois-je plus puissant ? estois-je plus heureux !
 J'ay sauvé mes Etats en finissant la guerre,
 Et quand je me soumets avec toute la terre ,
 J'obeïs aux decrets des Dieux & du destin
 Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

S U N N O N.

Je croy de cette Paix les causes legitimes ;
 Des Princes vos voisins vous suivez les maximes ;
 Cependant si je puis en vous obeïssant
 Vous opposer, Seigneur , un intérêt puissant,
 J'oseray dire encor qu'une immortelle gloire
 Auroit à l'avenir transmis vôt're memoire ,
 Si voyant l'Univers par les Romains dompté
 Vous seul aviez jouï de vôt're liberté
 Pour abattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

A iij

§ ARMINIUS,

Peut être ne faut-il que le bras d'un seul homme ?
Vous l'avez dit cent fois : Eh ! qui pouvoit , Sei-
gneur ?

Prétendre mieux que vous à ce suprême honneur ;
Rome s'assure en vain sur la foy des Oracles ,
Les Mortels quelquefois y mettent des obstacles ,
Ils relevent un trône , un Estat abatu ,
Et font changer les Dieux à force de vertu .
Mais sans développer un si profond mystère ;
Arminius croit-il ce traité salutaire ?

Votre amitié confond vos droits avec les siens ,
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens ,
Bien-tôt en épousant la Princesse Ismenie
Il verra sa famille avec la vôtre unie ,
On dit que cet hymen si long-temps différé
A son retour icy doit estre célébré ,
Déjà tous nos Soldats en preparent la feste ,
Déjà chacun s'attend. . . .

SEGESTE.

C'est en vain qu'on l'apprête ;
Cependant garde-toy de parler désormais
D'un hymen que les Dieux ont rompu pour
jamais.

SUNNON.

Ciel ! qu'entens-je , Seigneur ? qui peut être la
cause ?

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cet hymen s'oppose ,
Je le romps à regret ; Je plains Arminius ,
Mais enfin j'ay promis Ismenie à Varus ,
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
Esleve ce Romain au dessus de nos Princes ,
Il adore ma fille , & son cœur amoureux
Me presse chaque jour de les unir tous deux ,

Je m'y suis engagé, ma parole est donnée.

S U N N O N.

A ce discours, mon ame interdite, étonnée,
De soupçons differens se laissant agiter,
Ne sçait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Eh quoy ! par vôtre choix, dès sa tendre jeunesse
Arminius recut la foy de la Princesse ?
Il luy donna la sienne ? & jusques à ce jour
Vous-même avez pris soin de nourrir leur amour ?
De ce grand changement que faut-il que je
pense !

Croiray-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des conseils flatteurs réglant tous vos
desseins,
Vous sacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
Pardonnez-moy, Seigneur ; mais Dieux que puis-
je croire !

Quel sujet ?

S E G E S T E.

Ne croy rien de funeste à ma gloire,
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le seul Arminius en doit estre blâmé,
Juges-en. Au moment que l'ont m'eut fait en-
tendre

Qu'aux faveurs de Cesar j'avois droit de pré-
tendre,

Sans vouloir separer nos communs interêts,
J'exigeay que ce Prince entrât dans cette paix ;
Je dépêchay vers luy ; Je crus qu'en diligence
Il viendrait confirmer cette auguste alliance,
Il différa pourtant : Je pressay ; mais en vain,
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin,
Mais pendant quatre mois sans daigner me ré-
pondre

A Y

Par ses retardemens je me suis veu confondre :
Les Romains me pressoient , & j'étois menacé
De voir rompre sans fruit le traité commencé,
Je l'ay conclu tout seul ; & ma fille est le gage
Qui de cette union doit assurer l'ouvrage ;
Le Prince m'a quitté , j'ay fait ma paix sans luy ,
Je ne m'en repens pas : on m'apprend aujourd'huy ,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon sang , mes amis , ma patrie ;
Que mandiant la paix les armes à la main ,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain ,
Et je deviens suspect par ce lâche artifice
Aux peuples que mes soins sauvent du précipice ;
Je suis même averty qu'il conspire en secret ,
S'il arrive en ce Camp il se perd , c'en est fait ,
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre
De le faire punir , je ne puis me deffendre ;
Je t'avoueray bien plus. Je croy que sans douleur
Je livrerois ce Prince à son dernier mal-heur ,
Sa fortune , son nom , la gloire de sa vie ,
Ont versé dans mon cœur une secreete envie
Qui me force à rougir de voir entre ses mains
Le pouvoir que j'avois jadis sur les Germains.
Cependant quel que soit l'interêt qui me presse ,
Sa franchise , son rang , sa vertu , sa jeunesse ,
Le soin de mon honneur , un reste de pitié ;
Enfin , le souvenir d'une longue amitié
Me porteroit peut-estre à prendre sa deffence ;
Mais je crains des Romains la haine & la vengeance ,
Je voudrois que ce Prince inspiré par les Dieux ,
Bien loin de s'aprocher s'éloignât de ces lieux ,
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

TRAGÉDIE.

11

SUNNON.

Ah ! Seigneur , sur ses jours voudroit-on entre-
prendre ?

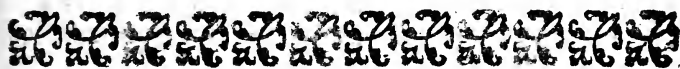
Il se confie à vous , vous l'appellez , Eh quoy ?

Vous verroit-on pour luy violer vôte foy ?

Laisseriez-vous ?

SEGESTE.

Varus dans ce Camp est le maître ,
Arminius se perd , s'il ose icy parêtre ,
A moins que des Romains désarmant le courroux ,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux ;
Mais le soin de son sort me cause peu de peine ,
Ma fille seule , hélas ! m'inquiette & me gêne ,
Je viens de la mander , je l'attens en ces lieux ,
Elle vient , laissez-nous , que luy diray-je ? ô Dieux !



SCENE II.

SEGESTE , ISMENIE , BARSINE.

ISMENIE.

DE vôte part , Seigneur , on est venu me dire
Que vous aviez icy quelque ordre à me
prescrire ,

J'ay d'abord vers ces lieux précipité mes pas ,

Que voulez-vous Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? hélas !

Que ne puis-je à jamais ma fille vous le taire !

A vj

ARMINIUS,

ISMENIE.

Vous soupirez Seigneur, Ciel ! quel est ce mystère ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez
plongé,

Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moy grands Dieux ! serois-je assez infor-
tunée

Pour troubler le bon-heur de vôtre destinée ?

Qu'ay-je pû faire hélas ! quel crime ay-je com-
mis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les destins ennemis
Vous demandent ma fille un cruel sacrifice,
Et de vôtre douleur me rendent le complice,
Ils contraignent ma main de vous porter les
coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez, sur tout consultez-vous ;
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous vôtre cœur constant, inébranlable,
Répondez-moy ?

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir
Sans foiblesse au trépas vous me verrez m'offrir,
Vôtre fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne memoire ;
Expliquez-vous, le Ciel a-t'il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis par
le sort,

Mais quand ses dures loix vous auroient con-
damnée ,
Croyez-vous que mon cœur vous eût abandon-
née ?

ISMENIE.

Quel est donc cet effort ?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins

Quels ont esté pour vous mon amour & mes
soins ,

Songez que de vos maux j'ay frémy par avance ,
Et que vous me devez entière obeïssance ;
Je croy par ce discours vous devoir préparer
Au secret que je vais enfin vous déclarer ;
Dés vos plus jeunes ans vous espérez ma fille ,
De voir Arminius entrer dans ma famille ;
Cependant à ce Prince il ne faut plus penser.

ISMENIE.

Ah ! quel projet , Seigneur , venez-vous m'an-
noncer :

Dans quel temps ?

SEGESTE.

Jévous plains, comme vous je soupire,
Mais Rome le deffend , je ne puis l'en dédire ,
D'autres raisons encor s'opposent à vos vœux ,
Et me forcent de rompre un hymen mal-heureux.

ISMENIE.

De ce coup impreveu justement confonduë ,
Dieux ! quelle horreur je sens dans mon ame
éperduë ;

Ah ! Seigneur , pardonnez dans cette extrémité
Si j'ose m'expliquer avec sincérité ,
Vôtre bonté pour moy bannissant la contrainte

M'a permis de tout temps de vous parler sans crainte,

Vous disiez que le sort n'attaquoit point mes jours ?

Eh cét Arrest funeste en termine le cours.

SEGESE.

Qu'entens-je ! vous cedez à l'ardeur qui vous presse ;
Ma fille s'abandonne à toute sa foiblesse ;

Quoy ? loin de m'obeir vôtre devoir trahy . . .

ISMENIE.

Eh ! mon malheur ne vient que d'avoir obey ;

Arminius courant de victoire en victoire

En vain pour m'enflâmer faisoit parler sa gloire ,

Ses soins pour moy , ses feux , & ses heureux combats ,

Luy gaignoient mon estime , & ne m'engageoient pas ;

Souvenez-vous , Seigneur , que vous vintes vous-même

Joindre à ses vœux ardens vôtre pouvoir suprême ,

Et par les justes droits que vous avez sur moy.

A ce jeune Héros vous promîtes ma foy ,

J'obeïs sans effort : cét ordre légitime

Fit alors succeder la tendresse à l'estime ;

Mais pourray-je étouffer , Seigneur , sans désespoir

Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir ?

SEGESE.

Recevez mieux des loix prescrites par un Pere ,

Et bien loin de fremir d'un effort nécessaire ,

Montrez

ISMENIE.

C'en est donc fait ; & vous ne pensez plus

A vos engagemens avec Arminius ,

TRAGÉDIE.

35

Vous avez oublié qu'avec mon hyménée
A mon frere, sa sœur fut aussi destinée ;
Des yeux de Polixene il a senty les coups ,
Elle vient en ces lieux le prendre pour époux ,
Verra-t'elle

S E G E S T E.

Je sçay que Sigismond l'adore ;
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome ab-
horre ,
Et mon fils par Cesar fait Chevalier Romain
Ne peut sans son aveû disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de
dire
N'est pas la seule loy que je dois vous prescrire ,
Et vous devez encor

I S M E N I E.

Eh ! que dois-je, Seigneur ?
Quoy ne suffit-il pas de bannir de mon cœur

S E G E S T E.

Non , il ne suffit pas, & vous l'allez apprendre,
C'est peu pour vous de rompre une union si ten-
dre ,
Il faut encor sentir en faveur de Varus
Tout ce que vôtre cœur sent pour Arminius ,
Ce Romain désormais ne songe qu'à vous plaire ,
Voilà l'époux enfin que vous destine un pere ,
Fuyez Arminius , & pour mieux m'obeïr
Portez-vous, s'il le faut, jusques à le haïr.

I S M E N I E.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure
Qui s'élève en mon cœur contre une loy si dure ;
Quoy donc ? vous pretendez forcer des sentimens
Qu'ont assuré vos soins , l'habitude & le temps ,
Dès que j'ouvris les yeux vos discours, vôtre zele

M'inspirerent pour Rome une haine immortelle ,
 Et moy pour satisfaire à vos premiers desseins
 Ayant Arminius, j'ay haï les Romains.
 Seigneur, c'est bien assez de contraindre mon ame
 De s'attacher sans cesse à combattre ma flâme ,
 De perdre pour jamais un légitime espoir ,
 Que j'avois trop conçu sur la foy du devoir ,
 Daignez vous contenter de cette obeïssance ,
 Ne forcez point mon cœur à plus de violence ,
 Et croyez que c'est trop de vouloir en un jour
 Changer l'amour en haine, & la haine en amour;

S E G E S T E.

Pour vous faire obeïr à cette loy si dure
 D'un effort genereux vôt're vertu m'assure ,
 Varus vient. Vous sçavez quel est vôt're devoir ,
 Préparez-vous , ma fille , à le bien recevoir.

I S M E N I E.

Quelle gêne?



S C E N E III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE,
 SEGESTE.

S E G E S T E.

JE viens d'annoncer à ma fille
 L'honneur dont vôt're amour veut combler ma
 famille ;
 Seigneur, elle est toujours prête à subir mes loix ,

Ses plus tendres desirs se reglent par mon choix,
 Vous pouvez sans contrainte expliquer v^{otre}
 flâme,
 Je vous laisse, Seigneur.



S C E N E IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

V A R U S.

Vous vous troublez , Madame ;
 Je connois les raisons ; on veut vous arracher
 Un Amant dès l'enfance à vos desirs si cher ,
 Un Amant si long-temps avoüé par un pere ,
 Jeune , charmant , enfin trop digne de vous plaire ,
 Mais c'est peu : l'on vous offre encore un autre époux
 Qu'un long âge a rendu moins aimable pour
 vous ;
 Je seray le premier à me rendre justice ,
 Mes soupirs sont pour vous un triste sacrifice ,
 Un Amant tel que moy ne doit point se flater ,
 D'autres s'attacheroient à vous représenter ;
 Traçant de leurs travaux une brillante histoire ,
 Qu'un front ne vieillit point environné de gloire ,
 Qu'un long amas d'honneur , des exploits éclatans
 Reparent quelquefois les injures des ans.
 Que c'est même à vos yeux un plus grand avan-
 tage ,
 De charger de vos fers un captif de mon âge ,

Et d'embraser un cœur, que les ans, la raison
Sembloient devoir sauver de ce fatal poison ;
Cependant aujourd'huy, je ne veux point, Ma-
dame,

Prêter auprès de vous ces secours à ma flâme ;
Je sçay que dans un cœur plein de sa passion
De semblables discours font peu d'impression ,
Mais je crois qu'à mes vœux vôtres ame inac-
cessible

Au bon-heur des Germains se montrera sensible ,
Que le juste desir d'assurer pour jamais
A vôtres pere , aux siens , l'abondance & la paix ,
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire ,
C'est par là seulement que je pretens vous plaire ,
Faites pour la Patrie en donnant vôtres foy ,
Ce que je n'ose encor vous demander pour moy.

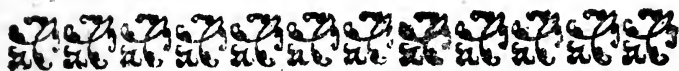
I S M E N I E.

Helas ! puis-je Seigneur ?

V A R U S.

Non, arrêtez , Madame ,
Et suspendez encor le destin de ma flâme ,
Avant que me l'apprendre , attendez pour le moins
Que mes profonds respects , que le temps , que
mes soins ,
Que mes sinceres vœux , mes ardens sacrifices
Puissent de mon Rival balancer les services ;
Sur tout ne craignez point que j'aïlle contre vous
Solliciter un Pere , allumer son courroux ,
Je ne veux employer sa puissance absoluë
Qu'à me faire accorder l'honneur de vôtres vûë ,
A prévenir vos vœux & vos moindres desirs ,
Des graces de Cesar j'ay comblé vôtres pere ,
Et des bienfaits nouveaux vont chercher vôtres
frere ,

Tout vous retracera mon amour , mes transports ;
Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors,
Adieu Madame.



SCÈNE V.

ISMENIE , BARSINE.

ISMENIE.

O Coup , ô disgrâce imprevue ,
Mal-heureuse !

BARSINE.

Quoy donc ?

ISMENIE.

Ma mort est résolue ,

Mon Pere me condamne , il m'ôte Arminius ,
Barsine , c'est vouloir que je ne vive plus.

Pere injuste ! pourquoy tyranniser ma vie ?

Puis-je aimer , ou haïr au gré de vôtre envie ?

Ne concevez-vous point en m'imposant ces loix
Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une
fois ?

Déplorables effets de l'amitié Romaine !

Perisse Rome , objet trop digne de ma haine :

Toy , cher Arminius , qu'on arrache à ma foy

Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voy ,

Reçoy de mon amour mes jours que je t'immole ;

Mais fuy loin de ces lieux , écarte-toy , cours , vole ;

Si toujours à te voir j'ay borné mes souhaits ,

Maintenant je les borne à ne te voir jamais,
 Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
 Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime ?
 C'est le dernier mal-heur que j'aye à redouter,
 Courons , hazardons tout , afin de l'éviter,
 Faisons partir vers luy quelque amy plein de zele.
 Vien Barsine



SCENE VI.

ISMENIE , BARSINE , SINORIX.

S I N O R I X.

Apprenez une heureuse nouvelle ,
 Madame , Arminius va paroître à vos yeux ,
 Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux ,
 Sigismond s'avançant dans la forêt prochaine
 Est allé hors du Camp recevoir Polixene ;
 Que le Prince son Frere a voulu devancer ;
 J'ay crû que je devois venir vous l'annoncer ,
 Pour estre le premier à vous marquer mon zele ;
 Madame , en d'autres lieux mon devoir me rap-
 pelle ,
 J'y cours.





S C E N E V I I.

I S M E N I E , B A R S I N E .

I S M E N I E .

Q U'ay-je entendu ? dans quel temps
justes Dieux ,
Allez vous presenter mon Amant à mes yeux ;
Quels malheurs ! quels combats ! quel spectacle
barbare
Ce funeste retour aujourd'huy me prépare ?
De quel œil se verront mon Pere & mon amant ?
Ah ! pouvois-je prévoir cét affreux changement ?
Jusqu'icy les destins propices , & fidelles
Marquoient tous mes momens par des faveurs
nouvelles ,
Mais dans un seul instant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber sur moy tous les maux à la fois ;
Je ressens en un jour plus d'ennuis , plus d'allar-
mes ,
Qu'en dix ans de bon-heur je n'ay trouvé de
charmes ;
C'en est trop , justes Dieux ! & si vôtre rigueur
Condamnoit les transports d'une innocente ar-
deur ;
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des sensibles douceurs d'aimer & d'estre aimée ,
Helas ! pour me punir n'estoit-ce point assez
D'égalier mes douleurs à mes plaisirs passez ?

Ah ! Madame espérez

ISMENIE.

Que veux-tu que j'espère ?

Tu le vois mieux que moy, tout me devient contraire ;

Mais c'est trop m'attendrir, mes soupirs & mes pleurs

M'arrêtent en ces lieux sans parer mes malheurs ;

Courons donc à mon Frere apprendre ma disgrâce,

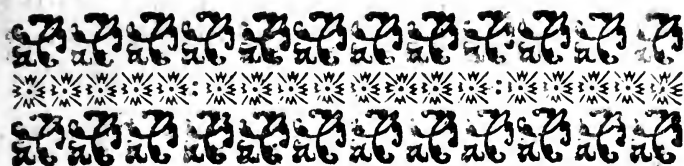
Il m'aime, un sort pareil aujourd'huy le menace,

Cherchons-le, puissions-nous accorder en ce jour

Les devoirs opposez du sang & de l'amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.



U e fait Arminus, dy, l'as-tu veu,
Barsine :

Attendra - t'il icy le sort qu'on luy
destine ?

De ces lieux ennemis ne veut-il
point sortir :

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut consentir,
En vain de vôtre part à vos ordres fidelles
J'ay peint vôtre douleur, vôtre crainte mor-
telle,

En vain à ce Heros j'ay prédit, j'ay tracé
Les perils, les malheurs dont il est menacé,
Constant dans ses projets, & toujours intrepide
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
Et croit que de Segeste ayant reçu la foy
Il peut paroître icy sans danger, sans effroy,

Qu'on respecte toujours même pendant la guerre,
Ce fameux droit des gens saint par toute la terre;
Mais à l'heureux Cesar, dût-il estre immolé,
Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Helas ! à quels tourmens , sa fermeté m'ex-
pose ?

Il perira , Barsine ; & j'en seray la cause :
Va , retourne vers luy , qu'il parte en ce moment,
Je le veux , je l'ordonne , & s'il m'aime ardem-
ment ,

De son amour pour moy la marque la plus chere
C'est de fuir les Romains, & Varus, & mon Perc,
Qu'il ne s'obstine plus à demeurer icy,
Cours , redouble tes pas

BARSINE.

Madame le voicy.



SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame , malgré vous , malgré vôtre dé-
fence,

J'ose jusqu'en ces lieux chercher vôtre presence,
Quand Segeste s'obstine à me manquer de foy ,
Je viens voir si sa fille est plus juste pour moy ;
Enfin pour disposer de ma funeste vie
Je viens lire mon sort dans les yeux d'Ismenie.

S'il

S'ils peuvent sans regret consentir à me voir
Je n'abandonne point un legitime espoir,
S'ils daignent me montrer leur tendresse ordi-
naire,

En vain à mon amour tout le reste est contraire;
Mais si d'intelligence avec mes ennemis
Ils détruisent l'espoir qu'ils m'ont toujours per-
mis,

Sans laisser aux Romains le soin de me pour-
suivre.

Madame, avec plaisir je vay cesser de vivre.

ISMENIE.

Dans un temps moins cruel; vous le sçavez
Seigneur,

J'aurois à vous revoir borné tout mon bon-heur;

Mais hélas! la douceur d'une si chere veuë

Par une juste crainte est icy suspenduë,

Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,

Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux,

Où de vostre Rival la puissance m'allarme,

Où pour vous perdre, enfin, tout conspire, tout
s'arme,

Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas;

Que venez-vous chercher?

ARMINIUS.

Ne le sçavez-vous pas?

Absent depuis six mois de tout ce que j'adore,

Je ne pouvois sans vous vivre un moment encore,

J'ay volé vers ce Camp plein d'amour, & d'espoir.

Eh qui jamais Madame auroit osé prévoir

Le funeste dessein qu'a formé vostre Pere;

Je sçavois qu'engagé dans un party contraire

Ce Prince s'estoit joint avec mes ennemis;

Mais devois-je penser qu'indignement soumis

B.

Il n'eût point conservé des droits sur une Armée
 A vaincre les Romains long-temps accoutumée;
 Qu'il reconnût icy Varus pour Souverain,
 Et voulût vous forcer de luy donner la main?
 Pouvois-je soupçonner

ISMENIE.

Oùy vous deviez tout croire
 Des fureurs des Romains jaloux de vôtre gloire,
 Et ne deviez-vous pas sur tout vous défier
 D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer;
 Falloit-il s'exposer à la poursuite injuste. . . .

ARMINIUS.

Eh Madame, l'amour raisonne-t-il si juste;
 J'espérois, & j'espere encore en ce moment
 De ramener Segeste à son premier serment;
 Vous le voyez, ce Prince évite mes aproches,
 Il ne souffriendra point ma veuë, & mes reproches,
 Rassurons-nous : bien-tôt par un effort heureux.

ISMENIE.

Helas ! Seigneur , cessons de nous tromper tous
 deux,

En vain vous vous flattez de regagner mon Pere ;
 Mais quand il changeroit , que prétendez-vous
 faire ?

Seuls contre les Romains armez contre vos jours;
 Sans forces, sans soldats. . . .

ARMINIUS.

Nous aurons du secours.

Oùy Madame, aprenez que toute mon armée
 Dans les bois de Teutberg par mon ordre en-
 fermée,

Prête à tout entreprendre en ce même moment,
 N'attend que ma présence & mon commande-
 ment;

En divers petits corps ces troupes divisées
Ont fait dans nos Etats cent marches opposées,
Et passant par des lieux inconnus aux Romains
Dans les eaux, dans les bois, se traçant des chemins

Après trois mois de soins, de perils, & de peines,
Se sont jointes enfin dans les forêts prochaines.
Madame, tout est prêt à marcher sous ma loy,
Vôtre frere conspire & s'unit avec moy,
Je viens de luy parler: il ne voit qu'avec peine
Segeste adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuse Polixene à son cœur amoureux,
Un intérêt commun dans mes desseins l'engage.
Et nous allons tous deux....

ISMENIE.

Ah ! quittez ce langage,

Un seul mot peut vous perdre, & ces funestes lieux

Pour observer vos pas ont peut-être des yeux,
Ne vous assurez point sur vôtre rang suprême,
Segeste prévenu, Seigneur, n'est plus le même,
Il ne connoît que Rome, & les droits les plus saints
Contre elle dans son cœur n'ont que des titres vains;

Cher Prince, épargnez-moy les tourmens que j'endure,

Fuyez ce Camp fatal; l'amour vous en conjure,
Le plaisir que je sens tandis que je vous voy,
Cede à vôtre peril qui me glace d'effroy;
Partez, je vous l'ordonne, & ne puis m'en défendre.

Les larmes que m'arrache un intérêt si tendre

B ij

Prince , tant de soupirs ne vous font que trop voir

Que v^otre cœur faisoit ma joye & mon espoir ,
Et je vous perds ? aussi dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reste du monde ,
Tout est perdu pour moy. Si pourtant désormais
Je puis jusqu'à la mort former quelques souhaits ,
Je demande à l'amour qu'il conserve en v^otre
ame

L'éternel souvenir du feu qui nous enflame ,
Que tandis que je vais vous tout sacrifier ,
Il vous empêche au moins , Prince , de m'oublier ,
Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude ,
C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquietude ;
Helas ! ce n'est pas trop ; allez , quittez ces lieux ;
Dans ce dernier soupir , recevez mes adieux.

A R M I N I U S.

Non , je ne reçois point un adieu si funeste ,
S'il faut, vous perdre hélas ! que m'importe du
reste ?

Madame , quelque sort qui me soit préparé
Je dois l'attendre icy d'un visage assuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse
J'aïlle loin de vos yeux expirer de tristesse ?
Vous livrer à Varus ; ah ! s'il me faut mourir
Que ce soit pour la gloire & pour vous conquérir ,
Quel ordre ; quel départ : Dieux quand je l'en-
visage ,

Je fremis , & je sens chanceler mon courage ;
Quoy ! j'irois pour sauver de misérables jours
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours ,
Errer désespéré de contrée en contrée ,
Et portant dans mon cœur v^otre image adorée

Sans cesse devoré d'inutiles souhaits
Vous chercher en tous lieux , & ne vous voir
jamais ;

Quoy j'irois loin de vous languir sans esperance :
Sans trouver un moment d'intervalle à l'absence ;

Tandis que mon Rival content , favorisé

Jouïroit du bon-heur qu'on m'auroit refusé ?

M'en preserve le Ciel ; qu'icy plutôt je meure ;

Vivre dans ces horreurs c'est mourir à toute
heure ,

Vous le connoissez trop retenez donc vos pleurs ,

Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs ,

Laissez-moy voir Segeste , il doit icy se rendre ,

Je vay frapper son cœur par l'endroit le plus tendre ,

Je vay l'encourager , rappeler à ses yeux

Sa parole , son sang , ses exploits glorieux ,

Il se rendra peut-estre , & me fera justice ;

Mais dût-il de mon sang hâter le sacrifice ;

Fidèle à mon amour , fidèle à mon païs ,

L'un & l'autre par moy ne seront point trahis.

Que Segeste en fureur s'arme contre ma vie ;

Je n'aime fortement que vous , & ma Patrie

J'en atteste les Dieux : le coup me sera doux.

Qui me fera perir & pour elle , & pour vous.

I S M E N I E.

Helas ! ah quels mal-heurs....mais j'apperçois
mon Pere ,

Ah ! Prince gardez-vous d'allumer sa colere ,

Sur tout souvenez-vous durant votre entretien

Qu'aujourd'uy votre sort décidera du mien ,

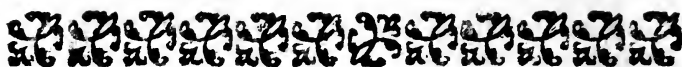
Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeste.*

Fais-moy fléchir ce courage barbare ,

O Ciel !

B iij

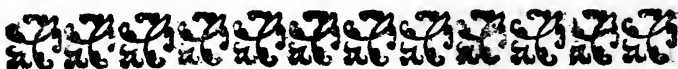


S C E N E I I I.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON,
SINORIX.

SEGESTE à *Sunnon*, & à *Sinorix*.

AM'obeïr Gardes qu'on se prépare,
Exécutez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laissez-moy, ne suivez point mes pas.



S C E N E I V.

SEGESTE, ARMINIUS *assis*.

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins après six mois d'absence,
Seigneur, le sort répond à mon impatience,
Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprès de vous reculer mon retour;
Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend sa source,
Tant d'obstacles divers ont retardé ma course,
Que malgré mes efforts & mon empressement
J'en ay pû l'avancer, Seigneur, d'un seul moment.

SEGESTE.

Seigneur, de vos desseins vous seul estes le maître,
Et pour vos intérêts vous avez crû peut-être
Qu'il falloit negliger mes utiles avis,
Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis,
Je n'examine point quelle raison puissante
Vous a fait refuser une paix importante ;
Cependant je l'avoüe , après vos longs refus
Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus ; O Ciel pouviez-vous
croire
Qu'un serment solennel sortît de ma memoire,
Que je puisse le rompre & vous manquer de foy ;
Mais vous, justifiez l'état où je vous voy ;
Quel vous laissay-je hélas ! quel aujourd'huy vous
estes ;
Ma raison se confond à voir ce que vous faites,
Segeste , ce Heros que nous admirions tous,
Dont la valeur , le nom , faisoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
Qu'il avoit moissonnez pendant plus de six lustres,
Vit-on jamais grands Dieux ! un semblable re-
tour ;
Et nos neveux Seigneur le croiront-ils un jour.

SEGESTE.

De tout ce que j'ay fait j'ay pesé l'importance
Seigneur , & j'ay suivy les loix de la prudence ,
Ce sont des changemens où les Princes , les Rois
Se portent par raison plûtost que par leur choix ;
Ils considerent peu quel serment les engage ,
Ils consultent leur foy moins que leur avantage ,

Et reglant leur parole aux caprices du sort
 Fléchissent sous les loix qu'impose le plus fort ,
 Ces maximes d'Etat n'ont rien qui deshonne ,
 Et si vous l'ignorez , vous estes jeune encore ,
 Vous l'apprendrez , Seigneur , & peut-estre qu'un
 jour
 Vous vous en servirez vous-mesme à vostre tour.

A R M I N I U S.

Ah ! pour me détourner de ce funeste exemple ,
 Il suffit qu'aujourd'huy , Seigneur , je vous con-
 temple ;
 Où sont tous vos emplois , vostre Cour , vos gran-
 deurs ?
 On vous commande icy , vous commandiez ail-
 leurs ,
 Vous faisiez le destin de toutes nos Provinces ,
 Vous serviez de modele à nos Chefs , à nos Princes ,
 Vous estiez aimé , craint , renommé , souverain ,
 Vous n'estes aujourd'huy qu'un citoyen Romain ,
 Et vous sacrifiez à ce titre sans gloire
 Ces noms toûjours suivis d'une longue memoire.

S E G E S T E.

Et cet abaïssement doit me combler d'honneur ;
 Tous ces noms éclatans ne flatent point mon
 cœur ,
 Ma puissance me gêne , & cesse de me plaire
 Lors que de mes sujets elle fait la misere ,
 Et pour leur assurer un sort , des jours heureux
 S'embrasse leur destin , & suis sujet comme eux ;
 Voila ce qu'on appelle amour de la Patrie ,
 Et non de vos pareils l'indiscrette furie ,
 Vous sacrifiez tout au soin de vostre rang ,
 Des peuples mal-heureux vous prodiguez le sang ,

Et vostre ambition d'un faux zele animée
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bon-heur dans la guerre ont trouvé nos
Etats ?

Dequoy leur ont servy nos sieges , nos combats ?
Ah ! j'ay donné cent fois des larmes à nos pertes,
Les Temples ruinez , les Provinces desertés,
Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans,
Les massacres cruels des Femmes , des Enfans ,
Les campagnes par tout languissantes , steriles ,
La faim , les fers , la mort , le pillage des Villes ,
Ce sont là les effets par la guerre produits ,
Et de vostre fierté les déplorables fruits ;
Les Peuples cependant ne respirent qu'à peine ,
Et vostre amour pour eux est semblable à la haine ,
Pour moy je ne veux plus de victoire à ce prix ,
Je préfere la paix à ces tristes débris ;
La paix rend un Etat florissant , riche , illustre ,
La victoire avec soy ne porte qu'un faux lustre ,
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers
Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers ;
Icy le frere en pleurs redemande son frere ,
Là le Pere son fils , icy le fils son Pere ,
Et dans le Camp vainqueur il est souvent douloureux
Lequel des deux partis est le plus mal-heureux.

A R M I N I U S.

Oüy , Seigneur , j'avouïeray que souvent la victoire
Nous vend cher ses faveurs , empoisonne sa gloire,
Que la Paix a des biens plus solides , plus doux ,
Je l'aurois recherchée , enfin autant que vous
Avec un ennemy moins fier & moins terrible ;
Mais la paix avec Rome est un joug infailible ,

B v

Et sous les noms flatteurs d'amis , ou d'alliez ,
Elle asservit les Rois , & les foule à ses pieds.
Du moment qu'avec elle un traité nous engage ,
Nos enfans dans ses murs envoyez en ôtage ,
Et dès leurs jeunes ans arrachez de nos bras
Contre tous ses soupçons ne la rassurent pas ;
Sur le moindre projet de quelqu'autre alliance ,
Ne voit-on pas sur nous tomber sa défiance ;
Avant que rien resoudre il faut prendre sa voix ,
Et jusqu'à nostre Hymen tout dépend de son choix ,
Mais c'est peu. De nos jours arbitre souveraine
Lors qu'elle nous proscriit , nostre perte est cer-
taine ,

Son Barbare Senat sans foy , sans amitié ,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié ;
Des Princes qu'elle craint la plus legere offence
Attire sans retour les traits de sa vengeance ,
Et sa fausse clemence en de grands attentats
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah ! la Paix sous ses loix est un bon-heur fu-
nelte ,

Elle me fait horreur , le Peuple la deteste ,
Les Germains des trésors fuyant la vanité
Sont trop riches , Seigneur , avec la liberté ,
Pour se la conserver & tout sexe , & tout âge ,
De tout temps parmy nous a prouvé son courage ,
Les femmes dans les Camps auprès de leurs Epoux
Méprisent les dangers , & s'exposent aux coups ,
Sans foiblesse , sans art , sans parure éclatante ,
Leur pompe est leur vertu , leur Palais une Tente ,
Leurs fils dans le travail , dans la guerre formez
Dés le flanc de leur Mere y sont accoûtumez ,
Ces Enfans nez guerriers au milieu des allarmes
A peine ouvrêt les yeux qu'ils demandêt des Armes ,

Ils en font tous leurs jeux. Ah ! pouvez-vous,
Seigneur ,

Sous un joug odieux enchaîner leur valeur.

S E G E S T E.

Eh ! qu'a-t'il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne ?
Rome n'a plus pour nous de mépris, ny de haine,
Elle nous traite en fils , & ne distingue plus
Nos peuples & les siens unis & confondus ,
Elle regle nos mœurs , sa prudence en sépare
Ce qu'elles ont d'affreux , de rude , & de barbare ,
Elle enseigne à cherir , à respecter les loix ,
A faire des vertus le véritable choix ,
Elle épanche pour nous ces trésors que la guerre
A portez dans son sein des deux bouts de la terre ,
Ses bontez envers nous éclatent chaque jour ,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

A R M I N I U S.

Eh quoy ! vous rendez- vous à ces fausses tendresses ;

Voyez , voyez les fers cachez sous ces caresses ,
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains
Rome change à présent de route & de desseins ,
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes
De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'alarmes ,

Elle a toujours trouvé quand on a combattu ,
Valeur contre valeur , vertu contre vertu ,
Elle veut aujourd'huy par un chemin contraire
Achever ce qu'encor la force n'a pû faire ,
Et cherche le secours de ces feintes douceurs
Qui ne manquét jamais d'abuser les grands cœurs
Mais Seigneur, c'est assez contesté l'un & l'autre ,
Vous blâmez mon party , je condamne le vôtre ,

B vj

Il est temps de finir ce fâcheux entretien
 Qui porteroit trop loin vôtre esprit & le mien ,
 Permettez seulement qu'un heureux Hymenée
 D'Ismerie à mon sort joigne la destinée ,
 Vous me l'avez promise , & de nos jeunes ans
 Nous sommes engagés par de communs sermens.

S E G E S T E .

Ma fille ! quoy , Seigneur , y pensez-vous encore :
 Se peut-il

A R M I N I U S .

Si j'y pense , ah Seigneur ! je l'adore ,
 Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

S E G E S T E .

Elle n'est pas pour vous Seigneur , d'assés haut prix.
 Songés que cet Hymene blesseroit vôtre gloire ,
 Vous épouser ma fille ; ah ! pourroit-on le croire ;
 Voulez-vous jusques-là profaner vôtre main ;
 Vous qui mépris tant un Citoyen Romain ,
 Je le suis , & de plus je fais gloire de l'être ,
 Vous estes Souverain , je reconnois un maître ,
 Seigneur , portez ailleurs , vos soupirs , & vos feux ,
 Cent Reynes brigueront vôtre main , & vos vœux.

A R M I N I U S .

Seigneur , n'insultez point au malheur qui m'ac-
 cable ,
 Ne desesperez point un Prince déplorable ,
 Qui peut vous obliger à me manquer de foy ?

S E G E S T E .

Je vous sers en effet , & fais ce que je doy ,
 Seigneur , à d'autres nœuds ma fille est destin
 L'Etat où je me vois regle son Hymenée ,
 Enfin , pour son Epoux j'ay fait choix d'un Ro-
 main ,
 Et Varus dans ce Camp doit l'épouser demain.

ARMINIUS.

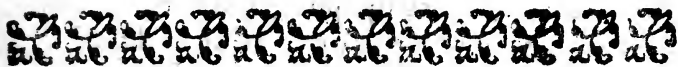
Avant que mon Rival épouse ce que j'aime
Ce Rival perira, fut-ce César luy-même.

SEGESTE.

Nous n'aprehendons point vos funestes projets.

ARMINIUS.

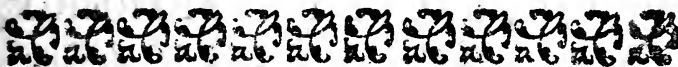
Que Varus pour le moins en craigne les effets,
Je ne vous dis plus rien, adieu Seigneur, peut-estre
Le temps & le succès vous le feront connoître.



SCENE V.

SEGESTE *seul.*

LE succès ne sera que malheureux pour toy
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moy.



SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on
attendre ?
Mais quoy, quel est ce bruit que je ne puis
comprendre

Qui cause ce tumulte & ces cris confondus ?

S E G E S T E.

Ma garde par mon ordre arreste Arminius,
 A nôtre seureté sa perte est nécessaire,
 Hâtons-nous ou craignons sa fureur temeraire,
 Perdons sans balancer ce mortel ennemy,
 On ne doit jamais nuire & haïr à demy ;
 Seigneur , je suis instruit de toutes ses pensées,
 Par des lettres des siens à luy-même adressées,
 Sinorix a surpris celuy qui les portoit,
 Elles sont en mes mains ; ce Prince se flatoit
 D'attaquer nôtre Camp, d'enlever Ismenie,
 Assurons-nous la paix aux dépens de sa vie.



S C E N E VII.

VARUS , SEGESTE , ARMINIUS,
 SUNNON , SINORIX , *se deffendant au milieu des Gardes.*

A H traîtres ! achevez , percés , percés mon
 sein ,
 Pourquoi m'arrachez-vous les Armes de la main ,
 Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie
 Sans m'exposer encor à tant d'ignominie ?

Voyant Segeste.

Te voilà. Tu n'as plus ny parole ny foy,
 Segeste , par ton ordre on attente sur moy ,

Les droits les plus sacrez n'ont donc rien qui
t'arreste,
Et tu veux aux Romains faire un don de ma
teste ;
Digne employ d'un Heros qui durant quarante
ans ,
A remply l'Univers de ses faits éclatans ?
Mais toy qui viens jouir de toute ma disgrâce ,
Toy dont le front déjà du trépas me menace ,
Magnanime , Varus , penfes-tu m'étonner ;
J'avois juré ta mort , tu peux me la donner ,
J'entendray sans fremir l'Arrest le plus severe ,
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

V A R U S.

Non , non , je ne viens point jouir de ta douleur ,
Je respecte ton rang , ton nom , & ton malheur ,
Je fais plus , de tes jours arbitre volontaire ,
Je veux que de ton sort le Senat délibere ,
Luy seul te jugera , cependant ne crois pas
Que la pitié me touche & rienne mon bras ,
Ce que je fais pour toy je le fais pour moy-même ,
Ismenie a ta foy , tu l'adores , je l'aime ,
Comme chef des Romains je te dois condamner ,
Mais comme ton Rival je te veux épargner ,
Pour assurer ma gloire & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

A R M I N I U S.

Détrompe-toy , Varus , & sois moins genereux ,
Précipite ma mort si tu veux estre heureux ,
D'un Rival tel que moy la vie est importune ,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune ,

L'exemple en est commun ; mais sois seure qu'à
mon tour ,
Je balanceray moins à te priver du jour.

V A R U S .

Si de mon fort jamais les Dieux te rendant maître ,
A tes yeux sans secours me forcent de paroître ;
Tu pourras ou me perdre ou me sauver : & moy
Sans prévoir l'avenir je fais ce que je doy.

S E G E S T E .

Je ne sçaurois souffrir , Seigneur , qu'il vous
outrage ,
Qu'on l'oste.

A R M I N I U S .

De Segeste est-ce là le langage ,
Regarde en quels malheurs tu tes précipité ,
Voy de nous deux , enfin qui doit estre imité ,
Tu respectes Varus , tu le crains , je le brave ,
Je ne parle qu'en Roy , tu parles en esclave ,
Et captif , desarmé je suis plus souverain
Que tu ne l'as esté les Armes à la main.

V A R U S .

Laiſſons un libre cours à sa douleur mortelle ,
Seigneur , un soin pressant en d'autres lieux
m'appelle ,
Qu'on le garde.

S E G E S T E .

Sonnez , appliquez-y vos soins ,
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins ,

TRAGÉDIE.

41

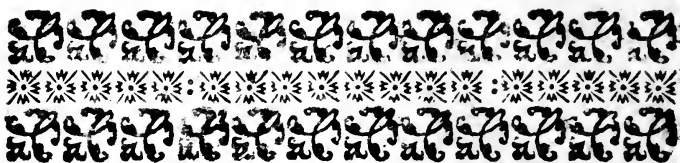
Sur tout souvenez-vous qu'il y va de la teste.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire ? allons quoy qu'on
m'apprête ,
Je défie à la fois le fort & les Romains ,
Justes Dieux ! vous sçavez les malheurs que je
crains.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.



PRENS-moy donc, Barsine, où l'on
garde mon frere,
Que j'aïlle luy prouver une amitié
sincere,
Et m'acquitter vers luy du plus just
devoir

BARSINE.

Vous fera-t'il permis, Madame, de le voir ?
Pour vous plaire, Sunnon osera-t'il en fraindre
L'ordre exprés....

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats
Jene puis que pleurer, voilà mes attentats,
Loin de pouvoir deffendre un Prince qu'on o
prime,
Je cours offrir à Rome une double victime;

Suivre le sort d'un frere , adoucir son ennuy ,
Le plaindre , le servir , & mourir avec luy.

B A R S I N E.

O Ciel ! auriez-vous pris un dessein si funeste ?

P O L I X E N E.

En puis-je former d'autre ; & quel espoir me reste ?
Du sein de nos Etats on m'amène en ces lieux
Sous l'appas , sous la foy d'un Hymen glorieux ,
Je me flatte qu'icy dès long-temps attenduë
La joye en tous les cœurs doit regner à ma veuë ,
Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour ,
Qu'ay-je trouvé ? je vois que dès le premier jour
Segeste me traitant en mortelle ennemie
Par le dernier mépris me couvre d'infamie ,
Pour un trône promis me prepare des fers ,
Et jouit de ma peine aux yeux de l'Univers ;
Mais hélas ! ce n'est point ce qui me desespere ,
Je sens moins mes mal-heurs que les perils d'un
frere ,

Et de quel frere encor ! pour loüer ses exploits
La Renommée à peine a-t'elle assez de voix ?
Luy seul à des Germains fait revivre la gloire ,
Et sous leurs Etendarts ramené la victoire ,
On le livre aux Romains , sans doute il va perir ,
Dieux ! n'est-il point de bras prompts à le secourir
Laissez-vous tomber cette tête proscrire ?

Vous Soldats tant de fois triomphans à sa suite ?
Et vous Peuples du joug , sauvez par sa valeur ,
Ne défendez-vous point votre heureux défenseur ?

B A R S I N E.

Oüy , Madame , espérez qu'un secours favo-
rable

P O L I X E N E.

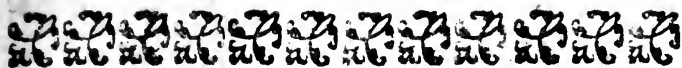
Eh ! qui voudroit servir ce Prince déplorable :

Qui voudroit de ses maux avoir quelque pitié !
 Quand ceux qui luy juroient une étroite amitié ,
 Quand ceux que l'amour même engage à sa
 deffense ,
 Semblent passer pour luy jusqu'à l'indifference ,
 Sigismond , Ismenie , ont oublié tous deux
 Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux ,
 Leur voit-on rien tenter pour assurer sa vie ?
 Ah ! de leur souvenir je suis aussi bannie ,
 Prennent-ils quelque soin de flater ma douleur ?
 L'infortune du frere est commune à la sœur ,
 Helas ! dans tous les cœurs quel changement je
 trouve !
 Par quel destin fatal Dieux faut-il quel éprouve
 Que nos cruels malheurs glacent dans un seul jour
 L'amitié la plus forte , & le plus tendre amour ?

B A R S I N E .

Cét injuste soupçon offensel'un & l'autre ,
 Madame , leur douleur est égale à la vôtre ,
 Les larmes d'Ismenie en ce même moment
 A son Pere irrité parlent pour son Amant ;
 Sigismond a juré de sauver votre frere...
 Mais il vient , apprenez si son cœur est sincere.





SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE,
BARSINE.

SIGISMOND.

Quel est vôtre dessein ? venez-vous dans ces lieux,

Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux ?
Je n'ose me flatter que ma seule présence
Puisse de vos ennuis calmer la violence,
Si pourtant vôtre amour estoit égal au mien.

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, finissez cét étrange entretien,
Quel temps choisissiez-vous ? La triste Polixene
N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine,
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour,
Il n'est plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous, ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire,

Je déteste Varus, je tremble pour mon frere.

Je vois l'un souverain, l'autre persécuté,

Jugez de ma douleur dans cette extrémité ?

Si je dois m'occuper d'une inutile flâme ?

Mais quand l'amour encor regneroit dans mon
ame ;

Dequoy me serviroit ce vain amusement :

Seigneur , doit-on aimer lors qu'on n'a plus
d'amant ?

S I G I S M O N D.

De ce fatal discours que faut-il que je pense ?

Me soupçonneriez-vous.... Mon esprit en balance ,
Ne sçauroit....

P O L I X E N E.

Non , Seigneur , je ne vous connois plus ,
Je n'ay jamais aimé l'Esclave de Varus.

S I G I S M O N D.

Juste Ciel ! vôtre cœur me peut-il méconnoître ?

P O L I X E N E.

Vous m'y forcez , Seigneur , quand vous souffrez
un Maître ,

Oùy lors que je vous vois , en vain je veux cher-
cher

Ce Prince qui m'aimoit & qui m'estoit si cher ,
L'amour m'assure en vain que vous estes le même ,
Ah ! j'en voy malgré luy la difference extrême ,
Je trouve encor en vous cét air grand , glorieux ,
Cette grace , ces traits qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui souûtenoit jadis la fierté Germanique ,
Ce courage élevé , cette noble grandeur ,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur

S I G I S M O N D.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de justice
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse
De tout....

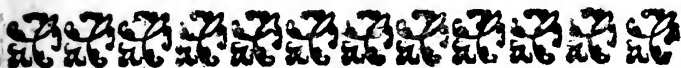
P O L I X E N E.

Hélas ! Seigneur , pendant ce vain discours
De mon frere peut-estre on va trancher les jours

Peut-estre la fureur d'un Rival qui l'abhorre...

SIGISMOND.

Calmez vôtre douleur , ne craignez rien encore ,
Madame , & permettez que je vous fasse voir
Sid'un fidele Amant j'ay remply le devoir ,
Si je balance , enfin , entre vous & mon Pere ,
Mais j'en laisse le soin au Prince vôtre frere ,
Il parlera , Madame , & vous convaincra mieux.



SCENE III.

ARMINIUS , SIGISMOND ,
POLIXENE , SUNNON ,
BARSINE.

POLIXENE.

Ciel que vois-je ! est-ce vous ? en croiray-je
mes yeux ;
Seigneur , & quel secours ? quelle main pitoyable ,
Finit en vous sauvant le tourment qui m'accable ,
A qui dois-je mon frere , & qui me l'a rendu ?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moy-même étonné , confondu ,
Gardé près de ces lieux tout plein de mes disgraces ,
De mes fiers ennemis rappelant les menaces ,
Préparé par avance aux cruautés du sort ,
J'attendois à toute heure une sanglante mort ;

Lorsque Sunnon entrant j'ay lû sur son visage ,
De quelque grand dessein l'infailible présage ;
Hâtons-nous , m'a-t'il dit , Seigneur , & suivez-
moy ,

Du salut de vos jours fiez vous à ma foy ,
Je le suis. Nous trouvons une route secrète
Qui jusques dans ces lieux guide nôtre retraite ;
De la nuit qui survient l'heureuse obscurité
A si bien secondé nôtre temerité ,
Que je vous vois , enfin , le reste je l'ignore

S I G I S M O N D.

J'ay tout ozé pour vous , Seigneur , je dois encore
Remettre entre vos mains l'instrument glorieux
*Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon ,
& la luy tend.*

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux ,
Ce n'est pas tout. Du Camp sortez en diligence ,
Prenez en luy , Seigneur , une entiere assurance ,
Il est instruit de l'ordre , & connu des Soldats ;
Allez , ne craignez rien , & bien-tôt sur ses pas
Vous gagnerez les bois , & joindrez vôtre Armée.

A R M I N I U S .

De quel zele pour moy vôtre ame est enflâmée ;
Puis-je jamais payer des soins si genereux ?

P O L I X E N E.

Le Ciel en ce moment a remply tous mes vœux
Prince , puisque c'est vous qui me rendez mor-
frere.

S I G I S M O N D.

Partez , Seigneur , fuyez l'implacable colere
De Segeste aveuglé , des Romains furieux

SUNNON

Il n'est pas temps encor de sortir de ces lieux ;
Les Soldats dans le Camp errans à l'aventure
Rendent en cet instant vôtre fuite moins seure ,
Attendons , qu'oubliant leurs pénibles travaux
Dans les bras du sommeil ils cherchent le repos ;
Et que la nuit , Seigneur , un peu plus avancée....

SIGISMOND.

Ouy , par vôtre conseil je change de pensée ;
Et je vais avec soin observer le moment
Où vous pourrez , Seigneur , vous sauver seurement ;
Moy-même dans ces lieux je viendray vous re-
prendre.

Vous , auprès de mon Pere , il est temps de vous
rendre ,

Madame , par vos pleurs vous sçauvez l'abuser.

POLIXÈNE.

J'y cours ; vous pour leur fuite , allez tout disposer :
Adieu , Seigneur , le Ciel secondant mon envie
Puisse-t'il par nos soins assurer vôtre vie.

SCÈNE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus qui pour mon salut travaillez avec eux ;
Qui plaiguez le destin d'un Prince mal-
heureux ;

C

Amy , de qui le zele à ma perte s'oppose ,
J'admire vos bontez , & j'en cherche la cause ,
Quel charme à me servir vous a rendu si prompt

S U N N O N .

Devois-je moins , Seigneur , au Prince Sigismond ?

C'est luy qui relevant ma naissance commune
Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune ,
Qui pour vous assurer mes soins , & mon secours ,
M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours.
Déjà mon cœur pour vous craignoit un coup funeste ,

J'estois presque ébranlé ; le Prince a fait le reste ,
Et quels que soient les noms qu'on me peut imposer ,
Vos vertus , vos exploits , me sçauront excuser ,
Suivez , Seigneur , suivez l'ardeur qui vous anime ,
Dans le sang des Romains courez laver mon crime ;
Des Peuples asservis , courez briser les fers ,
Vangez - les des mépris , des maux qu'ils ont soufferts ,

Forcez tous les Germains , enfin , de reconnoître
Que si Sunnon pour vous devient perfide & traître
Sa trahison sauvant son païs abbatu
Merite leur estime , & le nom de vertu.

A R M I N I U S .

Oüy , laissez-moy le soin d'une juste vengeance

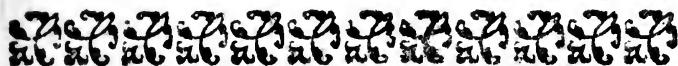
S U N N O N .

Mais , Seigneur , si le Ciel trahit nôtre esperance
Que sert de vous flatter ? Je vois de toutes par
Mille perils divers s'offrir à mes regards ,
La fuite de ce Camp paroist si difficile

A R M I N I U S .

N'importe , je mourray satisfait & tranquille ,

Si je puis expirer les armes à la main ,
Et si mes derniers coups versent du sang Romain.



SCÈNE V.

AMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

Vous estes libre , enfin , Seigneur , & Po-
lixene
M'apprenant vôtre sort vient d'adoucir ma peine ,
Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senty
percer ?
Non , nul autre que moy ne sçauroit le penser ,
A peine je respire , abatuë , interdite . . .
Mais grace au Ciel je voy tout prest pour vôtre
fuite ,
Vous vivrez Mais hélas ! plus d'Hymen ,
plus d'espoir ,
Pour jamais aujourd'huy je cesse de vous voir ,
Et le sort à nos vœux devenu trop contraire . . .

ARMINIUS.

Non , non , je fléchiray le sort & vôtre Pere ,
Je vay , puisqu'il le faut , m'éloigner de vos yeux ,
Mais bien-tôt en vainqueur je verray ces lieux ,
La justice , l'amour , mon cœur , tout m'en assure ,
Le sang de mon Rival lavera mon injure ,

C ij

Varus & les Romains dans ce Camp égorgez,
Serviront de victime à mes feux outragez ,
Mon bras. . . .

I S M E N I E .

Où vous emporte une aveugle colere ?
Voulez-vous dans leur chute envelopper mon
Pere ?
Quel est vôtre dessein ? ah Ciel ! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il deffend venir porter vos
coups ?

Vous verray-je au combat animez l'un & l'autre ,
Peut-être de sa main peut-être de la vôtre...
Je fremis...C'est assez que nous l'osions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr ?
Epargnez-le , Seigneur , & respectez sa vie.

A R M I N I U S .

Le soin de son salut fait ma plus chere envie ,
Quels que soient les affronts qu'il m'a fait au-
jourd' huy ,
S'il se trouve au combat je veilleray sur luy ,
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire ,
Que de sauver ses jours aux dépens de ma gloire.

I S M E N I E .

Non , Seigneur , tous vos soins ne me rassu-
rent pas ;
Pourrez-vous retenir la fureur des soldats ?
Je défens. . . .

A R M I N I U S .

Revoquez une loy si barbare ,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare ,
Souffrez

I S M E N I E .

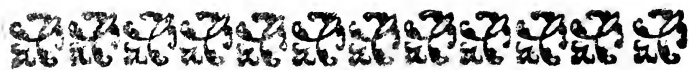
Non , c'en est fait , je n'y puis consentir ,
N'en parlons plus.

Et moy je ne veux plus partir ,
 Je rentre dans les fers de vôtre injuste Pere ,
 J'abandonne ma teste à toute sa colere ;
 Ce Prince , les Romains alterés de mon sang ,
 De la derniere goutte épuiseront mon flanc ,
 Vous le sçavez ? déjà ma perte est resoluë ,
 Et du coup qui m'attend vous n'estes point émeuë ?
 Ingrate , vous craignez pour un Pere inhumain ,
 D'un combat éloigné le peril incertain ,
 Et vous ne craignez point pour un Amant fidele
 Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.
 Triste effet de mes soins ! je suis prest à perir ,
 Et vous me deffendez de m'oser secourir ;
 Mais que dis-je ? grands Dieux ! quel espoir est
 le vôtre ?
 Voulez-vous vous jeter entre les bras d'un autre ?
 Vous donner à Varus ? & que de son bonheur
 Pour vous plaire je sois tranquille spectateur ?
 Non , non , n'esperez pas que mon obeïssance
 Jusques à cét effort porte ma complaisance ,
 Vôtre fausse pitié m'éloigne de ces lieux ,
 Et moy je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux ,
 J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur , quelle affreuse menace ?
 Arrestez tout mon sang dans mes veines se
 glace ,
 Amitié , sang , amour , je cede à vôtre effort ,
 Vous déchirez mon cœur qui sera le plus fort ?
 Qui . . . Je sens que l'amour plus fort que la nature
 Du sang qui le combat surmonte le murmure ,
 Je me rends , & je laisse agir vôtre valeur ,
 Entre mon Pere & vous j'ay partagé mon cœur ;

Mais un juste transport le fait pancher , l'entraîne
 Du costé de celuy dont la perte est prochaine ,
 Et quand je prens party , Seigneur , entre vous
 deux ,
 C'est pour le plus à plaindre , & le plus malheu-
 reux.



S C E N E VI.

ARMINIUS , SIGISMOND ,
 ISMENIE , SUNNON.

ARMINIUS.

AH ! Madame

SIGISMOND.

Seigneur fuyez en diligence ,
 La nuit dans tout le Camp fait regner le silence ,
 Allons , marchés , Sunnon , & ne differons pas ,

ARMINIUS.

Adieu Madame.

ISMENIE.

Allez , Seigneur , hastés vous pas ,
 Revenez , triomphez , mais sauvez-moy mon pere.





SCÈNE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part, que fera-t'il ? que faut-il que j'espère ?
Triomphant des Romains & d'un Rival vain-
queur

Reviendra-t'il encor plus digne de mon cœur ?
Le verray-je couvert d'une nouvelle gloire,
Brillant de cet éclat que donne la victoire,
Plein d'amour, à mes pieds venir prendre mes loix ?
Mais si je l'avois veu pour la dernière fois ?

Si du Ciel irrité la colère obstinée
Par la fin de ses jours marquoit cette journée ?
Helas ! s'il perissoit en combattant pour moy ?

Que d'horreurs ! tout icy redouble mon effroy ;
Peut-estre sa victoire également funeste

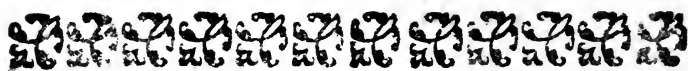
En épargnant Varus fera tomber Segeste ;
Non , non , rassurons-nous. Mon amant au-
jourd'huy

N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que luy,
Il en triomphera sans accabler mon Pere :

Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
Segeste, je t'honore, & les devoirs du sang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang,
Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine,
Et l'état menacé d'une entière ruine

Fait revolter mon cœur contre un joug odieux ;
Segeste avec Varus, quelle union ? grands Dieux !

Vous qui les unissez , & qui voyez ma peine
 Separez ces objets & d'amour , & de haine ,
 Que je puisse aymer l'un avec fidélité ;
 Et voir immoler l'autre avec tranquillité ;
 Mais on vient , c'est Barsine , hélas que me veut-elle ?



S C E N E V I I I .

ISMENIE , BARSINE.

BARSINE.

M Adame , c'en est fait , la fortune cruelle
 Retient Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O Ciel ! qu'entens-je ?

BARSINE.

A peine il sortoit de ces lieux,
 Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite
 Que Varus fait du Camp une exacte visite ,
 Il va de garde en garde , il court de tous costez
 Par son ordre en cent lieux des soldats sont postez ,
 Qui prests à signaler leur zele & leur courage
 Défendent de ce Camp le plus étroit passage ;
 Sigismond éperdu , Sunnon épouvanté ,
 Ne sçachant que résoudre en cette extrémité ,
 Ont conduit vostre Amant dans la Tente prochaine ,
 Mais enfin , désormais leur entreprise est vaine ,

TRAGÉDIE.

57

J'ay veu leur desespoir; ils ne se flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius,
La fuite cette nuit leur paroît impossible.

ISME NIE.

Ainsi de ce Heros la perte est infaillible,
A peine un seul instant, un peu d'espoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le suit,
Me faudra-t'il toujours trembler pour ce que
j'aime?

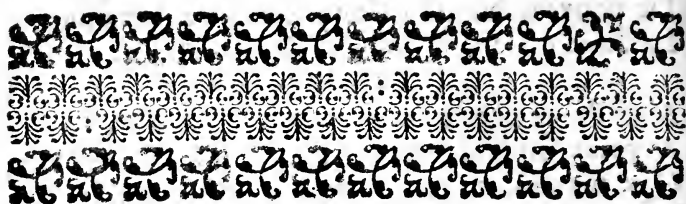
Grands Dieux! ah que plutôt je perisse moy-
même,

Ne ménageons plus rien, l'amour au desespoir
Se fait de ses transports un souverain devoir,
Allons trouver ce Prince, allons dans mes allarmes,
Dans les pleurs que je verse il trouvera des char-
mes,

Et je sentiray moins mes mortelles douleurs
Si je puis partager son sort & ses malheurs.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *seul.*



E ne sçay que resoudre, & comment
me conduire,
Des ordres de Cesar j'aurois voulu
m'instruire,
Tullus que dès long-temps j'ay dé-
pêché vers luy,
De Rome auprès de moy doit se rendre aujour-
d'huy,
Qu'un moment paroît long à mon impatience,
Mais on vient, & jecrois : ouy c'est luy qui s'a-
vance.





SCÈNE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien Tullus, Eh bien ! qu'est-ce qu'on
me prescrit ?
Qu'ay-je à faire ?

TULLUS *lui donnant une lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit,
Des ordres de César instruisez-vous vous-même,
Lisez & connoissez sa volonté suprême.

VARUS lit.

Je suis content des soins que vous prenez
Pour ranger les Germains sous mon obéissance ;
Continuez, Varus, & vous resouvenez
Que ce qu'on fait pour moy n'est pas sans re-
compense,

Je n'ay qu'un ordre à vous donner,
Qu'Arminius par vous soit poursuivy sans cesse,
Employez pour le perdre, & la force, & l'adresse,
Je vous deffens de l'épargner.
O Ciel !

TULLUS.

Qu'a-donc pour vous cet ordre de funeste ?
Plaiguez-vous l'ennemy que l'Empereur deteste ?

VARUS.

Je fonde sur sa mort le bon-heur de mes jours,
Et je n'ose des siens faire trancher le cours,

C vj

Arminius est cher à l'objet que j'adore ,
 J'en suis hay , faut-il que je me charge encore
 De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
 Luy donneroit pour moy jusqu'au dernier mo-
 ment ?

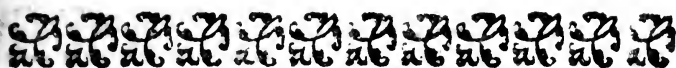
De quel front oserois-je aborder Ismenie
 Du sang d'Arminius ma main encor rougie ?
 Teint d'un sang chery voudroit-elle épouser
 Celuy qu'innocent mesme elle ose refuser ?
 Ah ! sans trahir Auguste , & la cause publique ,
 Accordons ma tendresse avec ma politique ,
 En assurant icy les loix de l'Empereur ,
 Assurons , s'il se peut , le repos de mon cœur ,
 Que par la main d'un autre Arminius perisse ,
 Qu'Ismenie en pleurant ce sanglant sacrifice ,
 Ne me reproche point la source de ses pleurs ,
 Et porte son courroux & sa vengeance ailleurs.

T U L L U S.

Eh ! qui l'immolera si vous luy faites grace ?
 Qui punira , Seigneur , sa criminelle audace ?

V A R U S.

Segeste , avec plaisir prendra ce triste emp'oy ,
 Arminius luy fait plus d'ombrage qu'à moy ,
 Ce jeune Chef par tout suivy de la victoire
 Des exploits de Segeste a surpassé la gloire ;
 Les peuples , les soldats charmez de sa valeur
 L'ont honoré du nom de leur libérateur ,
 Tous couroient le chercher d'une ardeur em-
 pressée ,
 Et Segeste déchu de sa grandeur passée
 S'est rangé parmy nous pour s'épargner l'ennuy
 De le voir plus illustre & plus aimé que luy.
 Mais le voicy.



SCÈNE III.

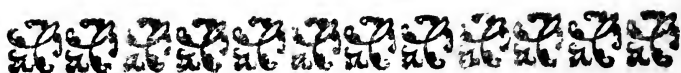
VARUS, SEGESTE, TULLUS,
SINORIX.

SEGESTE.

Seigneur, sur de justes allarmes
Tout le Camp se prepare & chacun prend les
armes,
On vient de m'avertir que sur la fin du jour
Nos ennemis sortoient des forests d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous : Ils ont appris
peut-estre
Les extrêmes perils, la prison de leur maître,
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ses
jours,
Et pleins d'amour pour luy volent à son secours,
Je ne le cele point, Arminius me gêne,
Que pouvons-nous résoudre ?

VARUS à Sinorix.

Allez, qu'on me l'ameine,
Vous Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas
Que chacun au combat dispose ses soldats,
Je vous suivray de près. Si l'ennemy s'avance
Vous reviendrez de tout m'instruire en diligence.



S C E N E I V.

V A R U S, S E G E S T E.

S E G E S T E.

Q U'avez-vous résolu, Seigneur ? vous flattez-vous

De vaincre Arminius, de l'attacher à nous ?

V A R U S.

Je ne sçay, mais je vais du moins luy faire entendre

Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre,

Je vais luy présenter les supplices tout prêts,

Peut-estre qu'à ses yeux paroissant de plus près,

Leur funeste appareil malgré toute sa haine

Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

S E G E S T E.

Ah ! ne l'esperez pas, ce farouche ennemy

A mépriser la mort n'est que trop affermy,

Vous-même l'avez veu dans la guerre passée. . .

V A R U S.

Seigneur, les temps divers font changer de pensée,
Le plus grand cœur s'effraye aux aprests du trépas,

Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats,

Et veu d'un front serain la mort presque infail-
liblé,

Qui n'a jamais conçu tout ce qu'elle a d'hor-
rible,

Un esprit enflammé d'une noble chaleur ,
Poussé par la vangeance , ou flatté par l'honneur ,
Occupé des moyens d'emporter la victoire
Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la
gloire ,

Et fait que le guerrier jaloux de l'acquiescer
Vole après les dangers & s'expose à mourir ;
Mais ce même guerrier dans un état tranquille ,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile ,
D'une mort odieuse , & qu'il ne cherche pas ,
N'est plus tel qu'il estoit au milieu des combats ,
Il fait voir sa foiblesse , il fremit , il murmure ,
L'esprit moins prévenu laisse agir la nature ,
Et le trépas alors luy devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

SEGESTE.

Non , non , Arminius à tout ce qu'on prépare
Opposera , Seigneur , sa constance barbare ;
Mais s'il ne se rend point , cessez de ménager
Un ennemy toujours prompt à vous outrager ,
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous
apréte ,

A ses troupes , Seigneur , faites porter sa teste ,
Alors tout fléchira. Rien ne peut résister.

Qu'attendez-vous ? faut-il encore consulter ?

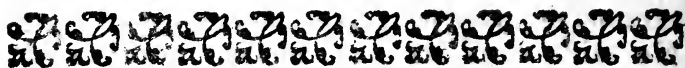
VARRUS.

Non , ne differons plus une vangeance juste ,
Allons , executons les volontez d'Auguste ,
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux ,
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcés donc , Seigneur , l'Arrest de son su-
plice ,

De son sang à Cesar offrez le sacrifice ,



S C E N E V.

VARUS , SEGESTE , SINORIX.

SINORIX.

A H ! Seigneur,

S E G E S T E .

Eh bien ! Arminius ?

S I N O R I X ,

Aprenez un malheur

Dont je fremis encore & qui va vous surprendre,
Sunnon vous a trahy.

S E G E S T E .

Dieux !

V A R U S .

Que viens-je d'entendre ?

S I N O R I X .

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit
Avec Arminius il s'est coulé sans bruit ,
Tous ceux qu'il commandoit interdits & timides ,
Acuser par ses soins ignorant....

S E G E S T E .

Les perfides !

Tous m'ont manqué de foy , je vay les punir tous ,
A peine tout leur sang suffit à mon courroux ,
Mille morts....



SCÈNE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND,
SINORIX.

SIGISMOND.

NOn, Seigneur, connoissez le coupable,
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable,
Dans le sang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moy, j'ay tout fait. J'ay trompé vos des-
seins,
J'ay fait partir Sunnon, je l'ay pressé....

SEGESTE.

Toy traître !

Tu trahis les Romains & ton pere & ton maî-
tre ?

Tu sers un ennemy par nos soins abbatu ?

Qui te le fait servir contre nous....

SIGISMOND.

Sa vertu.

Sa valeur, ses exploits qu'en tous lieux on re-
nomme,

L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Ro-
me,

Le soin de vostre honneur, mon amitié pour luy,
Tout m'a sollicité de luy servir d'appuy.

Eh quoy ! pouvois-je voir ce Prince magnanime
 Des Romains, de Varus, devenir la victime ?
 Et vos mains se souiller de son sang précieux
 Consacré par les loix, par son rang, par les Dieux ;
 Pouvois-je voir, Seigneur, la triste Germanie
 Perdre son deffenseur contre la tyrannie ;
 Et Polixene en proie à ses vives douleurs
 Me demander son frere, & m'accabler de pleurs ;
 J'ay rempli mon devoir, Seigneur, faites le vostre,
 Je sauve une victime, & vous en livre une autre,
 Si par ce que j'ay fait vous estes outragé,
 Il ne tient plus qu'à vous d'estre bien-tost vangé,
 Versez, versez du sang : mais changez de victime,
 Répandez tout le mien sans scrupule, & sans crime,
 Si j'avois crainit la peine, & l'horreur du trépas ;
 Du Prince Arminius j'aurois suivy les pas,
 Mais je n'ay pas voulu que vos coups redoutables
 Tombassent sur des cœurs qui ne sont point cou-
 pables,

Au gré de vostre haine ordonnez de mon sort,
 Je ne m'en plaindray pas ; trop heureux si ma
 mort

D'un reproche honteux sauvant vostre memoire
 Aux dépens de ma vie assure vostre gloire.

S E G E S T E.

Ouy ! lâche tu mourras puisque tu me trahis.

V A R U S.

Ingrat, quelle fureur agite vos esprits ?
 Ouy puisez-vous l'excès de cette haine injuste ?
 Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguste ?
 Comblé par le Senat de graces & d'honneur....

S I G I S M O N D.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs,

Lors qu'à m'en accabler vostre Senat s'applique,
 Dans ses fausses bontez je voy sa politique,
 Et ces fiers ennemis devenus complaisans
 Me font plus que leurs coups redouter leurs pre-
 sens;

Eh ! qu'ay-je affaire , ô Dieux de la grandeur
 Romaine ?

Que me sert-elle , hélas ! si je perds Polixene ?
 Ouy , Cesar , si par toy je m'en voyois priver,
 Quand sa perte à t'on rang me devroit élever,
 Dans mon cœur indigne de cette recompense
 La haine tiendrait lieu de la reconnoissance.

Eh quoy ! tous tes presens , ta liberalité
 Me pourroient-ils jamais payer ma liberté ?
 J'aurois des fers dorez ; mais je serois esclave.
 Je ne puis rien souffrir qui me gêne , ou me
 brave ,

Et ne connois pour maître en terre , & dans les
 Cieux ,

Que la vertu , l'honneur , la justice , & les Dieux.

V A R U S.

Pourquoy veniez-vous donc ame ingratte , &
 perfide ,
 Suivre depuis deux mois nostre Aigle qui vous
 guide ,
 Quel charme , quel dessein vous conduit parmy
 nous !

S I G I S M O N D.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous,
 D'apprendre de plus près ce grand Art de la guerre,
 Qui vous a fait dompter presque toute la terre ;
 D'en joindre la pratique à ce que nous sçavons ,
 Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

Juste Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
 Sçaurois-je assez punir ce discours temeraire ?
 Rendez graces au sang dont vous estes sorty.

S E G E S T E.

Il n'est plus de mon sang s'il quitte mon party ;
 Fait Citoyen Romain j'en ay pris les maximes ;
 Mon fils n'est plus mon fils, traistre, couvert de crimes,

Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin ,
 Je le suivray, Seigneur, & de ma propre main
 Immolant sans pitié ce fils lâche & rebelle ,
 Je sçauray me couvrir d'une gloire immortelle ,
 Vanger l'honneur de Rome à mes yeux profané ,
 Et meriter le nom que vous m'avez donné.

V A R U S.

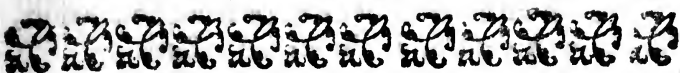
Quoy Seigneur

S E G E S T E.

Punissons ma coupable famille ,
 Dans ce fatal moment je haïs jusqu'à ma fille ;
 Sans doute elle est complice , & du moins de ses vœux,

Elle a favorisé son Amant mal-heureux ,
 Je veux que l'Univers étonné du supplice





SCÈNE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND,
ISMENIE, POLIXENE, SINORIX,
BARSINE.

POLIXENE.

Arrête, Père aveugle, & voy ton injustice,
Épargne tes Enfans, & ton fier courroux,
Sur Polixene seule épuise tous les coups,
L'amour dans Sigismond a vaincu la nature,
Et si tu veux punir l'auteur de ton injure,
C'est moy : voy dans mes yeux le souverain pou-
voir

Par qui ton fils forcé s'oppose à ton espoir,
Ne délibere plus, me voila toute prête,
Je m'offre à ta fureur. Mais qu'est-ce qui t'ar-
reste ?

A me donner la mort, faut-il t'encourager ?
N'oses-tu te baigner dans un sang étranger ;
Toy, qui voulois verser celui de ta famille ?
Ou peut-estre crains-tu de punir une fille ?
Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius,
Segeste, souviens-t'en, Toy penfes-y, Varus,
J'ay mêmes sentimens, même cœur que mon frere,
Je feray contre vous plus qu'il n'a voulu faire,
Si je ne puis verser du sang dans les combats,
Je puis par mes discours animer les soldats,

Et suivant les transports de l'ardeur qui m'entraîne,
 Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
 L'inspirer à cent Rois abusez ou soumis,
 Et vous faire par tout de nouveaux ennemis.

S I G I S M O N D .

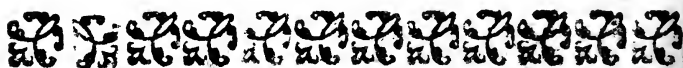
Helas ! que faites-vous , & voulez-vous, Madame,
 Ebranler mon courage , intimider mon ame ?
 Je m'offrois à la mort sans trouble , sans douleur,
 Ah ! venez-vous. . . .

P O L I X E N E .

Je viens partager ton malheur
 Puisqu'un saint nœud n'a pû lier nos destinées,
 Que par la mort au moins elles soient enchaînées,
 Que tu ne vives pas un instant après moy,
 Que je ne pousse pas un soupir après toy.

V A R U S .

Quel discours ! quel dessein ! enfin, que puis-je faire ?
 Faut-il



S C E N E V I I I .

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND
 POLIXENE, SINORIX,
 TULLUS.

T U L L U S .

Votre presence au Camp est nécessaire ,
 On entend dans les airs mille cris confondus
 Qui poussent jusqu'icy le nom d'Arminius,

Il vient fondre sur nous, & malgré la nuit sombre ,

De ses troupes , Seigneur , on découvre le nombre. :

Nos Chefs & nos soldats au combat préparez
N'attendent que l'employ que vous leur donnerez ,
Tous à l'envy . . .

V A R U S.

Marchons, venez punir l'audace

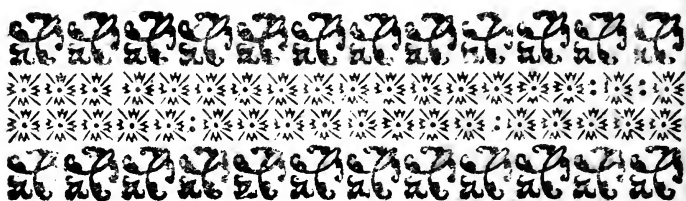
De ce jeune orgueilleux qui court à sa disgrâce.

S E G E S T E.

Je vous suis. Sinorix gardez ce criminel ,
Ce rebelle chargé du courroux paternel ,
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste ,
Si je l'épargne après la trahison funeste.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE,
GARDES.

S I G I S M O N D.



E ſçaurons-nous jamais quel ſera
notre ſort ?

Cét état incertain eſt pire que la mort,
Hélas ! chacun de nous tremblant
pour ce qu'il aime ,

A peine en ce moment ſe ſouvient de luy-même ;
De ce fatal combat que je crains le ſuccès ?
J'y vois de toutes parts de ſiniſtres effets ,
Où mon Pere expirant , où mon amy ſans vie ,
Et peut-eſtre ſa mort de la vôtre ſuivie ;
Quel ſupplice ? grands Dieux ! où me vois-je
reduit ?

I S M E N I E.

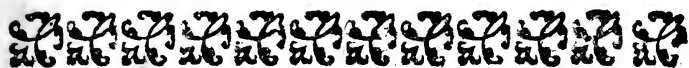
O courroux ! ô rigueur du Ciel qui nous pour-
ſuivit ;

Quo

Que de soupirs perdus ! que d'inutiles plaintes ;
Toujours des soins nouveaux ? & de nouvelles
craintes :

Est-ce là le bonheur que j'avois attendu ?

Mais Barsine revient.



SCÈNE II.

SIGISMOND , ISMENIE , POLIXENE,
BARSINE.

ISMENIE.

P Arle, n'as-tu rien veu ,
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre,
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire en-
tendre ,
J'estois près de ces lieux où j'ay de toutes parts,
Promené vainement mes curieux regards ,
Je n'ay pû rien connoître , & ma timide veüe
Dans mille objets affreux s'est d'abord confondüe ,
Les clameurs des soldats mourans , ou renversez ,
Les cris des combatans , les plaintes des blesez ,
Le carnage , le sang , l'horreur , le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur , & fait couler mes larmes ,

D

Je n'ay pû soutenir ce spectacle sanglant,
 J'ay fremy, j'ay couru vers ces lieux en tremblant,
 Où des soldats Romains la joye & le langage
 M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
 Et que l'injuste sort secondant ses desseins
 Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

P O L I X E N E.

Ne nous flacons donc plus, nôtre perte est certaine,
 Vôtre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

S I G I S M O N D.

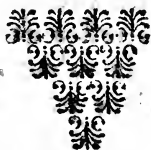
Helas Madame !

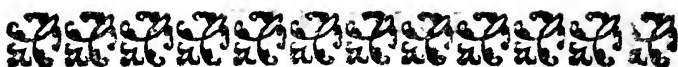
P O L I X E N E.

Eh quoy ! Prince vous soupirez ;
 Juste Ciel, est-ce ainsi que vous me rassurez ;
 Pensez-vous que frappé du peril qui nous presse
 Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse ;
 Je la cache à vos yeux pour ne pas redoubler
 Des tourmens assez grands pour vous faire
 trembler ,
 Je vous cache la mienne, ah ! cachez-moy la vôtre,
 Rassurons-nous plutôt, aidons-nous l'un & l'autre ?
 Je sens qu'il est cruel d'estre privé du jour ,
 Lors qu'on fait son bonheur d'un mutuel amour ,
 Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie ,
 Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joye ,
 Nous mourrons satisfaits , vous de moy , & moy
 de vous ,
 Nous n'avons ny soupçons, ny mouvemens jaloux,
 Cher Prince , nôtre sort est plus doux qu'il ne
 semble ,
 Nous mourrons l'un pour l'autre , & nous mour-
 rons ensemble.

ISMENIE.

Oùy, dans vôt're malheur vous estes trop heureux,
 Un semblable destin attire tous mes vœux;
 Mais moy de mon Amant absente, séparée,
 Des maux que vous souffrez comme vous déchirée,
 Je ne sçaurois hélas ! pour flatter mon ennuy
 Le voir, ny luy parler, ny mourir avec luy,
 Eh quoy ! que chez les morts je m'apreste à le suivre ?
 J'auray le déplaisir d'avoir pû luy survivre,
 O Dieux ! en cét instant peut-estre que Varus
 Pere d'un trait fatal le cœur d'Arminius ?
 Peut-estre de soldats une troupe barbare
 Foule sa teste auguste, ou du corps la separe,
 Et portant sur un Dard ce tresor précieux,
 En fait à tout le Camp un trophée odieux ?
 Juste Ciel quel objet ! mais j'aperçois mon Pere,
 Et je vois dans ses yeux éclater sa colere,
 C'en est fait, n'attendons qu'un trépas rigoureux.





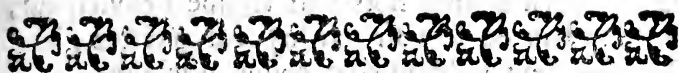
S C E N E III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, BARSINE, SINORIX,
GARDES.

SEGESTE.

TRaistres, les Dieux cruels ont exaucé vos
vœux ;

Du sang de mes Soldats, & des Troupes Romaines
Le fier Arminius vient de couvrir vos plaines,
Mais de ce grand succès vous ne jouïrez pas,
Et loin que son triomphe ait pour luy des appas,
Luy-même il pleurera, du moins j'ose le croire,
L'avantage fatal de sa triste victoire,
Puis qu'il perd aujourd'huy pour nous avoir défaits,
Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais ;
Varus encor suivy des restes de l'Armée
Soutient d'Arminius la valeur enflammée,
Il l'arreste, & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un Ennemy qui ne cherche que vous ;
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoie,
Je vais vous y mener, & je sens quelque joye
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bien-tost ma fuite de ses pleurs :
Gardes qu'on les conduise ; allons, c'est trop
attendre,
Marchons.



SCÈNE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, BARSINE, SINORIX,
TULLUS, GARDES.

TULLUS.

IL n'est plus temps , & songez à vous
rendre ,
Seigneur , tous mes Soldats sont dispersez ou morts,
Arminius me suit , tout cede à ses efforts ,
Et Varus animé d'un genereux courage
Vient de meller son sang au reste du carnage.

SEGESTE.

Il est mort !

TULLUS.

Oüy , Seigneur , en Heros , en Romain ,
En bravant l'injustice , & les coups du destin ;
Après avoir trois fois par des faits incroyables
Soutenu des Germains les assauts redoutables ,
De ruisseaux de leur sang inondé les sillons ,
Et presque renversé leurs épais bataillons ,
Il voit de toutes parts ses troupes fugitives ,
Et ne peut rassembler ses Legions craintives
Alors demeuré seul encore il se deffend ,
Et fait sentir la crainte aux Vainqueurs qu'il
attend ;

Ils n'osent l'aborder , sa fierté les étourne ,
 Toutefois à grands flots leur troupe l'environne ,
 Et honteux de se voir par luy seul arrestez ,
 Luy poussent à l'envi cent coups précipitez ;
 Son sang coule aussi-tost , il le void , & rappelle
 De sa force épuisée une force nouvelle ,
 C'est assez , a-t'il dit , ah ! ne permettons pas
 Que mes jours soient tranchez par d'indignes
 Soldats ,
 Sur tout , épargnons-nous la rage & l'infamie
 De devoir au Vainqueur le reste de ma vie :
 Il se frappe à ces mots ; mortellement blessé
 Sur un monceau de corps il tombe renversé ,
 Et ce coup à jamais consacrant sa memoire ,
 Dans sa défaite même il se couvre de gloire .

S E G E S T E .

Ah Varus ! que je plains , que j'admire ton
 sort !
 Je brûle de te suivre , & d'imiter ta mort ;
 Je jure ainsi que toy de fuir l'ignominie
 De tenir du Vainqueur une importune vie ,
 Mais avant qu'achever le dessein que je prens ,
 Faisons un sacrifice à tes manes errans ,
 Que ces perfides cœurs que le destin me livre
 Dans la nuit du tombeau soient forcez de te
 suivre ,
 Que sans égard enfin du sexe ny du rang
 De tous trois à mes yeux on répande le sang ,
 Que j'y mesle le mien , qu'Arminius ne trouve
 Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve ,
 Qu'il ne rencontre icy pour fruit de ses Exploits ,
 Que son amy , sa sœur , sa Maîtresse aux abois ,

Et pour vanger les maux où son bonheur m'expose,
Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il
cause,

Frappez Gardes....mais Dieux, le voicy ce
Vainqueurs,

Ah ! que mon bras du moins seconde ma fureur ?
Que je meure.....

SIGISMOND.

Ah Seigneur quel dessein ? quelle envie ?

ISMENIE.

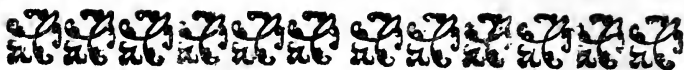
Arrestez

SEGESTE.

Quoy cruels vous ménagez ma vie ?

Vous m'osez delarmer ; & vous voulez enfin
qu'Arminius soit seul Maître de mon destin ?





SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND,
ISMENIE, POLIXENE, BARSINE,
SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste,
La Fortune en tes mains met le sort de Segeste !

Tu sçais de quelle ardeur j'ay poursuivy tes jours !
Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours,
Vange-toy sans scrupule, & prends une victime
Dont la perte est utile & la mort legitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes
coups.

ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux,
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blef-
sures,
Pour me porter sans peine à vous donner la
mort,
Et je ne doute point, si la rigueur du sort
Vous eust par ma défaite abandonné ma vie,
Que déjà vos fureurs ne me l'eussent ravie ;

Que n'avez-vous point fait aujourd'hui contre moy ?

Ce n'estoit pas assez de me manquer de foy ?

Sans égard pour les droits que ma naissance donne ,

Vous avez attenté jusques sur ma personne ,

Et de vos fers honteux osant charger mes mains

Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains ,

L'Univers étonné du bruit de mon offense

Ne le fera pas moins d'apprendre ma vengeance.

D'un mot je puis vous perdre , & je suis offensé ;

N'y pensons plus , Seigneur , oublions le passé ,

C'est moy qui vous en prie. Enfin de ma victoire

Je ne veux d'autre prix , je ne veux d'autre gloire ,

Que le charmant espoir d'estre de vos amis ,

Et le parfait bonheur de me voir vôtre fils ;

Craignez moins de Cesar la puissance funeste ,

Combattons seulement , je vous répons du reste ;

En vain vous avez crû que fidele aux Romains

La Victoire par tout seconde leurs desseins ,

Que contre leurs efforts rien ne nous peut défendre.

Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre ,

Vous venez de les voir expirer sous mes coups ,

Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.

Mais dûssions-nous perir , Seigneur , pour la patrie ,

Mourons libres du moins , s'il faut perdre la vie ;

Un malheur éclatant est toujours glorieux.

Soutenons nôtre gloire , & laissons faire aux Dieux.

SEGETE.

Vaincu , desesperé , que pourrois-je répondre ?

Prince, tous vos discours ne font que me confondre ;

D v

Je ne m'attendois pas à ces soins genereux ,
 Et si vous vous vangiez je serois plus heureux ;
 Jouïssiez à loisir des fruits de la victoire ,
 Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire,
 Quand vous me découvrez vos nobles sentimens ,
 Ma honte & ma douleur croissent à tous momens ,
 Epargnez ma foiblesse , & loin de vôtre veuë ,
 Laissez-moy devorer le chagrin qui me tuë.

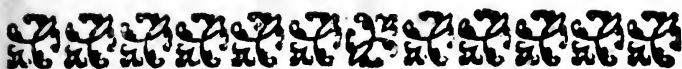
A R M I N I U S .

Suivez-le , Sinorix , & veillez sur ses jours ,
 Madame

I S M E N I E .

Non Seigneur , je vole à son secours ,
 Permettez





SCENE DERNIERE.

ARMINIUS , POLIXENE , ISMENIE ;
SIGISMOND , BARSINE.

A R M I N I U S.

JE vous suis , venez , allons Madame ,
Remettre par nos soins le calme dans son
ame ,

Malgré son desespoir , malgré tout son courroux ,
Le temps & nos respects le fléchiront pour nous ,
Je m'estois engagé de vanger mon outrage ,
De m'ouvrir jusqu'à vous un glorieux passage ,
Varus est mort , enfin les Romains sont défaits ,
Graces aux Dieux , l'effet répond à mes souhaits ,
De mes libérateurs reconnoissons le zele ,
Et consacrons à Rome une haine immortelle.

F I N.

THE
OFFICE OF THE
SECRETARY OF THE
NAVY
WASHINGTON, D. C.
JANUARY 1, 1900

TO THE
HONORABLE
MEMBERS OF THE
NAVY
DEPARTMENT
WASHINGTON, D. C.

11 11

(7 11

VIRGINIE,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

APPIUS, l'un des Decemvirs de la ville de Rome.

ICILE, Chevalier Romain accordé avec Virginie.

CLODIUS, Chevalier Romain.

PLAUTIE, Mere de Virginie, & femme de Virginus.

VIRGINIE, fille de Virginus, & de Plautie.

CAMILLE, confidente de Virginie.

FULVIE, confidente de Plautie.

SEVERE, affranchy d'Icile.

FABIAN, affranchy d'Appius.

PISON, Capitaine des Gardes d'Appius.

GARDES.

La Scene est à Rome dans le Palais d'Appius.



VIRGINIE.

TRAGÉDIE.



A C T E I.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLAUDIUS, PISON.
CLODIUS.



E ma temerité Rome entière surprise,
Demande les raisons d'une telle entre-
prise,
Le Peuple compâtit à la juste dou-
leur

D'un amant éperdu, d'une mere en fureur :
Il est temps d'informer Rome, Icile & Plautie
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie.

Qu'ils aprennent, Seigneur, & sans plus differer...

A P P I U S.

Helas!

C L O D I U S.

Qui peut encore vous faire soupirer ?
 Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gésne ?
 Que craignez-vous ?

A P P I U S.

Je crains l'aspect d'une inhumaine.
 Je crains de nos projets le succès dangereux ;
 Que puis-je attendre enfin d'un amour malheureux,
 D'un amour dans mon cœur formé sans esperance,
 Et dont le desespoir accroist la violence ;
 Je me laissay surprendre aux yeux qui m'ont charmé,
 Scachant depuis long-temps qu'Icile estoit aimé ;
 Quand le don de leur foy, quand leur amour si
 tendre

Deffendoit à mes vœux de pouvoir rien pretendre.
 Dieux ! que n'entreprend point un cœur au desef-
 poir,

Je ne me souvins plus des loix de mon devoir,
 Et pour semer entr'eux un erernel divorce
 Mon amour employa l'artifice & la force.

Je t'apris mes malheurs, ton amitié pour moy
 Déjà par cent efforts m'assuroit de ta foy,
 Et contre Icile enfin ta haine inexorable

Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.

Ainsi je t'engageay dans mes desseins secrets
 Ton zele aveuglement a pris mes interests,
 Cependant quand je voy l'entreprise avancée
 Mille perils divers s'offrent à ma pensée ;

Mais je tremble sur tout qu'un odieux Rival
 Au repos de mes jours ne soit encor fatal.

CLODIUS.

De mon zele pour vous assuré dès l'enfance,
Vous m'avez honoré de vostre confiance,
Seigneur, & vostre main par de nouveaux bienfaits
A semblé chaque jour prevenir mes souhaits.
Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confesse,
C'est d'avoir employé mes soins & mon adresse,
Pour rompre le bonheur qu'Icile s'est promis;
Je le hay plus luy seul que tous mes ennemis.
Depuis que par sa brigue assurant ma disgrâce,
Je l'ay vû dans nos Camps commander en ma place;
Et par l'injuste choix de Rome & du Senat
Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat.
Que je serois heureux de le pouvoir détruire!
Jegôûteray du moins le plaisir de luy nuire,
Puisqu'enfin vôtre amour me permet aujourd'huy
D'attacher à ses jours un éternel ennuy.
Mais je n'aurois pas crû, quelque ardeur qui vous
presse,
Que le cœur d'Appius fit voir tant de foiblesse;
Tout flatte vos desirs, tout succede à vos vœux,
Vous n'avez qu'à vouloir, Seigneur, pour estre heu-
reux,
Cependant un Rival que vostre amour accable
Vous gésne & vous paroist encore redoutable:
Il vous le falloit craindre en cet instant cruel
Que conduisant déjà Virginie à l'autel,
Par les liens sacrez d'un heureux Hyménée
Il alloit à son sort joindre sa destinée,
Lors que tout estoit prest; la coupe, le couteau,
La victime, l'encens, le Prestre, le flambeau:
Quand Plautie elle-même à ses desirs propice
Pour l'hymen de sa fille offroit un sacrifice;

C'estoit alors , Seigneur , qu'on eût pû pardonner
 Le trouble où vostre cœur semble s'abandonner ,
 Mais j'ay mis à ces nœuds un invincible obstacle ,
 Et pour vous épargner ce funeste spectacle
 J'ay ravyl la conquête à cet heureux amant ,
 Dans le Temple , à l'Autel , dans le même moment
 Qu'il formoit ce lien à vostre amour contraire ,
 Et malgré les soupirs & les pleurs d'une mere ,
 Malgré tous les efforts d'un amant furieux ,
 J'ay conduit , j'ay remis Virginie en ces lieux.
 Vôte repos enfin de vous seul va dépendre ,
 Il ne vous reste plus , Seigneur , qu'à faire entendre
 Une fausse équité qui soutiendra mes droits ,
 Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.
 Parlons , & publions enfin que Virginie ,
 N'est point du noble sang dont on la croit sortie ,
 Que chez moy d'un esclave elle a reçu le jour
 Quelle doit estre aussi mon esclave à son tour ,
 Et suivant le destin de ceux qui l'ont fait naistre ,
 Heriter de leurs fers & m'accepter pour maistre.

A P P I U S.

Differons un éclat mortel à son honneur ,
 Seule encor de son sort elle sçait la rigueur ;
 Peut-estre se voyant au bord du précipice ,
 Son peril à mes vœux la rendra plus propice.
 N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers ;
 Elle craint , il suffit , de tomber dans les fers ,
 Elle fremit des maux d'un sort si déplorable.

C L O D I U S.

Profitez-donc , Seigneur , de ce temps favorable ,
 Et donnant un cours libre à vos secrets soupirs ,
 Courez à Virginie expliquer vos desirs.

A P P I U S.

Je me suis tu long-temps & veux me taire encore ,
Loin de faire éclatter ce feu qui me devore ,
Je doy plus que jamais le cacher en ce jour ;
Tout m'y contraint , l'honneur , mon devoir , mon
amour :

Quel temps pour declarer ma temeraire flame :
A quel trouble nouveau je livrerois son ame ?
Je ne ferois hélas ! qu'irriter ses douleurs ,
Mes discours grossiroient la source de ses pleurs ,
C'est assez qu'arrachée à l'amant qu'elle adore ,
Captive dans ces lieux elle ait appris encore ,
Qu'elle est presté à tomber dans la honte des fers ,
Ce seroit à la fois trop de malheurs divers :
Attendons pour luy faire un aveu si terrible
Que le temps ait rendu sa douleur moins sensible ,
Epargnons ses soupirs & cherchons un moment
Où je trouve son cœur moins plein de son amant.
Mais cachons-luy sur tout que c'est moy qui l'o-
prime ,
Et puisqu'enfin l'amour me couste un si grand crime
Que j'en rougisse seul , ou que ma honte au moins
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour
témoins.

C L O D I U S.

Prénez garde , Seigneur , qu'une injuste con-
trainte
Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte ,
Vous nourrissez un feu prest à vous consumer ,
Vous languirez toujours

A P P I U S.

Cesse de t'allarmer
J'ay mes raisons ; je veux qu'une action si noire ,
Loin de finir ma vie en releve la gloire ,

Déguifons ce forfait , couvrons-en la noirceur ,
Et faifons admirer ce qui feroit horreur.

Si la vertu fouvent paffe pour impofture
Le crime imite auffi la vertu la plus pure ,
Et mon coupable amour fera mieux écouté ,
Sous un pretexte adroit de generofité.

Je vay donc annoncer moy-même à Virginie
Qu'à la tirer des fers la gloire me convie ,
Et que rien deformais ne la peut fecourir ,
Que la main & la foy que je luy viens offrir ;
Sous ces dehors flateurs je cacheray mon crime ,
Par là je gagneray fon cœur ou fon eftime ,
Et l'on imputera par ce fubtil détour ,
A la feule pitié les effets de l'amour.

C L O D I U S.

Je me rends au deffein que l'amour vous fuggere ,
De nôtre intelligence il couvre le myftere ;
Mais il faudroit auffi pour ne rien negliger ,
Eloigner un Rival qui cherche à fe vanger
Prevenez les transports d'un amant en furie ,
Prest à tout hazarder pour faver Virginie.

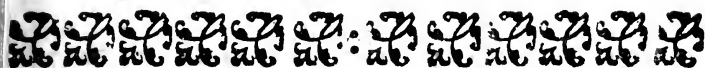
A P P I U S.

Eh c'eft où je l'attens. J'ay fçu déjà prévoir !
Les effets de fa rage , & de fon defefpoir :
Mais à nôtre deffein fa colere eft utile ,
Auffi loin de bannir ce redoutable Icile ,
Bien loin de luy cacher l'objet de fon amour ,
Je pretens qu'il la voye , & même dès ce jour.
Oüy, je veux qu'il jouiffe icy de fa prefence ,
Afin de le porter à plus de violence ;
Cet objet douloureux aigrira fa fureur ,
Il voudra la vanger & finir fon malheur ,
Ce Rival odieux pour ferver ce qu'il aime
A mes transports jaloux viendra s'offrir luy-même

Et dès le moindre effort qui l'osera tenter^c
Sans bruit dans ce Palais je les fais arrest r.

CLODIUS.

Ah ! je prévois



SCÈNE II.

APPIUS, CLODIUS, FABIAN, PISON.

FABIAN.

PLAUTIE, aux pleurs abandonnée,
Seigneur, à vous attendre est toujours obstinée,
Elle veut vous parler, & ses frequens soupirs . . .

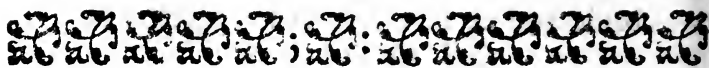
APPIUS à *Fabian*.

Qu'elle entre cependant pour flater ses desirs,
Dans cet appartement conduisez Virginie,
Allez, & dites-luy qu'elle y verra Plautie,
* Vous d'une Mere en pleurs évitez les transports,
Eloignez-vous.

CLODIUS.

Seigneur, c'est mon dessein, je fors.
Ma presence sans doute aigriroit sa colere
à *Clodius*.





S C E N E I I I.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, PISON,

P L A U T I E.

A H ! Seigneur, écoutez les douleurs d'une Mere,
Et puisqu'après deux jours d'un mortel desespoir
Vous avez bien voulu consentir à me voir,
Pourray-je me flatter ?

A P P I U S.

Ne doutez point, Madame,
Que je ne sois frappé du trouble de vostre ame;
J'ay craint avec raison de vous voir en ces lieux,
Et que vostre douleur n'éclatast à mes yeux,
J'ay fait plus, j'ay tâché long-temps de me défendre
De causer tant de pleurs que je vous vois répandre,
Mais mon cruel devoir le plus fort dans mon cœur
D'une pitié craintive est demeuré vainqueur,
J'ay cédé, j'ay suivy la severe Justice:
Enfin que vouliez-vous, Madame, que je fisse ?
Chargé par tout l'Etat du pouvoir Souverain . . .

P L A U T I E.

Osez-vous vous parer d'un pretexte si vain ?
Quoy ? vous ordonne-t'il ce devoir temeraire
D'enlever sans pitié Virginie à sa Mere ?
Dans le temps que son Pere à la guerre occupé,
Peut-estre va mourir pour ceux qui l'ont trompé,

Mais pourquoy dans ces lieux retenez-vous ma fille,
Pourquoy l'arrache-t'on du sein de sa famille ?
Pour quel crime commis vos barbares soldats
Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras ?
Pourquoy . . .

A P P I U S.

De son destin n'estes-vous pas instruite ?

P L A U T I E.

Helas ! dans ce Palais tout le monde m'évite,
En vain depuis deux jours errante dans ces lieux
Les pleurs que j'ay versez ont épuisé mes yeux ,
En vain de tous costez mes cris se font entendre ,
De son destin encore je n'ay pû rien apprendre ,
Et je trouve par tout dans mes soins empressez ,
Des Gardes interdits, des visages glacez ,
Qui redoutent ma veüe , & prests à se confondre
Se dérobent à moy, sans daigner me répondre ,
Par vos ordres cruels

A P P I U S.

Cessez de m'accuser

Et ne me forcez pas de vous desabuser ,
Quand je vous auray dit

P L A U T I E.

Quoy ? que pourrez-vous dire ,
Expliquez-vous.

A P P I U S.

Je sçay qu'il faut vous instruire ;
Mais, Madame , je crains de redoubler vos pleurs ,
Je vais vous annoncer le plus grand des malheurs :
Cette fille, l'objet d'une amitié si tendre
Que vous me demandez , que vous venez défendre ,
Cette fille qui fit vos plaisirs les plus doux ,
Un autre vous l'enleve , elle n'est plus à vous.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

A P P I U S.

Ce n'est plus un mystère,

Je suis de Virginie icy depositaire ;
 Clodius sçait enfin la noire trahison ,
 Qui la fit autrefois sortir de sa maison ;
 Où d'un esclave infame elle a reçu la vie ;
 Oüy, Madame, voila le sort de Virginie ,
 Cet Esclave mourant , par ses remords pressé
 N'a pû dissimuler tout ce qui s'est passé ,
 Le traître a déclaré que dans vôtre famille ,
 Par un échange adroit il fit entrer sa fille ,
 Et plusieurs Citoyens appelez à sa mort
 Sont prests de confirmer son funeste rapport ,
 Cet étranger secret a droit de vous confondre.

P L A U T I E.

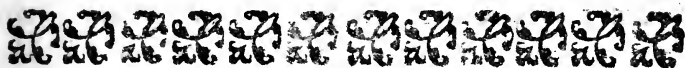
Je demeure stupide , & ne sçais que répondre ,
 D'un autre , Virginie, auroit reçu le jour !
 Non, non, elle est ma fille, & j'en crois mon amour ,
 Mon cœur fremit , mon sang s'émue de cette injure
 Je sens trop fortement s'expliquer la nature ;
 Et je cede à la voix de ces instincts secrets
 Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais ,
 Sur Virginie enfin , quoy qu'on ose entreprendre
 Contre tout l'Univers je sçauray la défendre.
 Ouvrez les yeux , Seigneur , un perfide aujourd'huy
 Pour me percer le cœur implore vôtre appuy ,
 Et vous le soutenez ? quoy vôtre propre gloire ,
 De mes sacrez ayeux l'immortelle memoire ,
 De mon illustre Epoux les éclatans exploits ,
 Son sang pour le païs répandu tant de fois ,
 Les égards que l'on doit à la vertu trahie ,
 N'ont pas dans vôtre cœur défendu Virginie ;

Ah

Ah ! rendez-moy Seigneur, ce tresor precieux
Ma fille, seul present que j'ay reçu des Dieux,
Avec tant d'amitié dans mon sein élevée,
De cent perils divers par moy seule sauvée,
Pour qui j'ay pris enfin, tant de penibles soins,
Seigneur, dont vos yeux mesme ont esté les témoins.

A P P I U S.

Madame, à vos desirs je voudrois satisfaire,
Inexorable loy d'un devoir trop severe ?
Qui nous fait bien souvent condamner à regret
Ceux pour qui nostre cœur se declare en secret.
C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace,
Combattez Clodius, confondez son audace,
Madame, & vous verrez les suplices tous prests
Vous vanger d'un perfide, & punir ses forfaits;
Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre,
On peut en liberté luy parler & l'entendre,
Vous la verrez, Madame, avant que de sortir,
Moy-mesme en ce moment je l'ay fait avertir,
Elle entre, je vous laisse.



SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE,
CAMILLE.

VIRGINIE.

AH quel comble de joye !
Madame, enfin le Ciel souffre que je vous voye,
E

Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens ,
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens.

PLAUTIE.

Ma fille, ils seroient doux pour le cœur d'une Mere;
Mais hélas ! ils ne font qu'augmenter ma misère,
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs,
Tremble, fremis, entens le plus grand des malheurs,
Le traistre Clodius

VIRGINIE.

J'ay tout appris Madame ,
Si l'horreur de ce coup a pû fraper mon ame.
Revenuë à l'instant de ce trouble soudain ,
J'ay veu pour m'en parer le remede certain ,
Ne craignez point pour moy l'horreur de l'escla-
vage,

Le sang a dans mon sein transmis vostre courage ,
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes ayeux ,
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux ,
De mes jours malheureux je finiray la course ,
Sans qu'aucune foiblesse en ternisse la source ,
Le plus cruel trépas me semblera trop doux ,
Mourant avec le nom que j'ay reçu de vous.

PLAUTIE.

Non , non , je préviendray ta funeste disgrâce ,
J'admire de ton cœur la genereuse audace ,
Le dessein de mourir pour conserver ton rang ,
Est digne de ma fille , est digne de mon sang ,
Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée ,
Rome dans ton destin est trop interressée ,
Virginus déjà par mes soins averty ,
Pour te venir défendre est sans doute party ,
Dés le mesme moment que tu me fus ravie ,
Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie ,

J'envoyay vers le Camp, & je ne doute pas
 Que t'on Pere vers nous ne s'avance à grands pas,
 Icile furieux, menace, prie, exhorte,
 Aux plus hardis projets sa tendresse l'emporte;
 Enfin pour te sauver il suffira de moy,
 Que ne pourray-je point en agissant pour toy,
 Nous attendons beaucoup du secours de leurs armes,
 Mais n'espere pas moins de celuy de mes larmes,
 De cet affreux Palais j'ouvriray les chemins,
 Je serviray de Chef aux premiers des Romains,
 Et mes brûlans soupirs verseront dans leur ame,
 Cette bouillante ardeur qui m'anime & m'enflâme,
 Adieu je cours....

VIRGINIE.

Helas ! vous me quittez si-tost,

Madame....

PLAUTIE.

J'en fremis, mais ma fille il le faut,

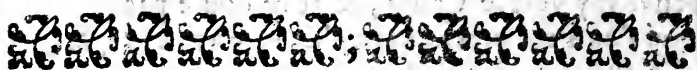
VIRGINIE.

Est-ce trop peu des maux, dont je suis déchirée,
 Hier-je d'avec vous encore séparée ?

Après tant de soupirs, à peine je vous voy....

PLAUTIE.

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toy,
 Quant à partir d'icy je me crois toute presse,
 Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arreste,
 Cet amour toutefois ardent à ton secours,
 Demande des effets, & non pas des discours;
 Te quitte, ou plutôt je vaistar tes larmes,
 Te rendre à ta famille, & finir nos allarmes,
 Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,
 On m'attend, & j'y vole, adieu ma fille, adieu.



SCENE V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

CAMILLE connois-tu l'excès de ma misère,
Quel triste sort !

CAMILLE.

Je crains bien moins que je n'espère,
Les premiers des Romains se déclarent pour vous,
Contre vostre ennemy le Peuple est en courroux,
Vostre Pere est aimé dans Rome, & dans l'armée,
Le jeune Icile enfin, dont vous estes charmée,
Et qui doit par l'hymen s'unir à vostre sort,
Ne fera pas pour vous un inutile effort,
Sans doute en ce moment

VIRGINIE.

Excuse ma foiblesse,

Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'intéresse ?
Crois-tu qu'il me conserve une fidelle ardeur,
Mes disgraces peut-estre auront changé son cœur.
Ah ! si le mien privé seulement de sa veüe
Ne résiste qu'à peine au chagrin qui me tuë,
Dieux ! contre ma douleur où trouver du secours
Camille, s'il falloit le perdre pour toujours ?
N'importe en ce moment, quoy que le Ciel ordonne
A ses ordres sacrez mon ame s'abandonne,
Je respecte les traits qui partent de sa main,
Et je vay sans murmure attendre mon destin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.



U y, vous pouvez, Seigneur, aussi bien
que Plautie,
Entrer dans ce Palais, parler à Virginie,
Vous ne vous plaindrez plus de l'injuste
pouvoir,

Qui vous a jusqu'icy défendu de la voir,
Dans cet appartement où l'on va la conduire,
De tous vos sentimens elle pourra s'instruire;
Mais pourquoy la revoir ? mon esprit incertain,
Ne comprend pas encor quel est nostre dessein,
Je ne sçay que juger de vostre impatience,
Quel interest vous porte à chercher sa présence,
Seigneur, est-ce un effet de la seule pitié,
Ou le simple devoir d'un reste d'amitié ?
Car je ne pense pas dans sa misere extrême,
Averty de son sort par Plautie elle-même,
Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur,
Que vous sentiez pour elle une honteuse ardeur.

E iij.

Non , je ne croiray point qu'un aussi grand courage,
 Puisse avilir ses vœux jusques dans l'esclavage,
 Qu'Icile jusques-là pût jamais s'abaisser.

I C I L E.

Severe que dis-tu ? Ciel ! qu'oses-tu penser ?
 Crois-tu de Clodius la noire calomnie ?
 Mais quand les Dieux auroient fait naître Virginie,
 Dans la honte des fers , & dans un rang plus bas ,
 Quel que fut son destin je ne changerois pas !
 Plus on veut l'abaisser , plus je sens que je l'aime,
 Si ses malheurs sont grâds, mon amour est extrême :
 Qu'ay-je fait jusqu'icy pour luy prouver ma foy ,
 Je luy rendois des soins, qui n'eut fait comme moy ?
 Tout ne flattoit-il pas mes vœux , & ma tendresse ,
 Gloire, biens, dignitez, pouvoir, credit , noblesse ,
 Sa main me donnoit tout , qui n'eut pû présumer,
 Que mon ambition me portoit à l'aimer ?
 Mais du moins aujourd'huy mon amour seul éclate,
 Et mon ambition n'ayant rien qui la flate,
 Je feray hautement triompher en ce jour ,
 La generosité, la constance, & l'amour.

S E V E R E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? vostre discours m'é-
 tonne ,

A quel fatal projet l'amour vous abandonne ,
 Une fille sans nom , & qu'on va condamner

I C I L E.

Parce qu'on la trahit, dois-je l'abandonner ?
 Et ne luy faisant voir qu'une amitié commune ,
 Regler ma passion au gré de la fortune :
 S'il est des cœurs mal faits , & d'indignes amans ,
 Qui suivent dans leurs vœux ces lâches sentimens.
 Pour moy, n'en doute point, quand j'aime Virginie,
 C'est à d'autres objets que mon cœur sacrifie ,

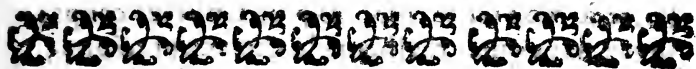
Les grandeurs que le sort peut ravir en un jour,
N'ont jamais attiré mes vœux ny mon amour,
La fermeté d'esprit, la grandeur de courage,
La pureté de cœur, voilà ce qui m'engage;
Ce qui dépend du sort est pour moy sans appas,
Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

SEVERE.

Vous suivez trop, Seigneur, une aveugle tendresse.

ICILE.

Ah ! ne t'oppose plus à l'ardeur qui me presse;
Cependant Virginie est long-temps à venir,
Quel obstacle nouveau pourroit la retenir
Quand verray-je cesser l'ennuy qui me devore,
Neglige-t'elle hélas ! un amant qui l'adore :
Dieux ! que puis-je penser de son retardement,
Que je souffre de maux en ce cruel moment,
Que je suis déchiré ! mais je la voy, Severe,
Elle vient.



SCENE II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE,
CAMILLE.

ICILE.

LE destin ne m'est plus si contraire,
Madame, je vous voy, & je puis en ce jour,
Faire encor à vos yeux éclatter mon amour,

E iij

Qui l'eut crû que si près d'un heureux Himénée,
 Nostre amour à ces maux deust estre condamnée.
 Mais suspendez l'effort de toutes vos douleurs,
 Que la joye un moment regne seule en nos cœurs :
 Pour moy, jel'avouïeray, quand le soir me menace,
 Du bien que je reçois je luy dois rendre grace,
 J'estois absent de vous, inquiet, desolé,
 Je vous vois, je vous parle, & je suis consolé ;
 Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame.
 Tout s'est évanouï devant vos yeux, Madame,
 Ma presence fait-elle au moins dans vostre cœur,
 L'effet que vostre veüë. . . .

VIRGINIE.

Eh le puis-je, Seigneur ?
 Puis-je de mes desirs calmer la violence,
 Je les sens augmenter mesme en vostre presence,
 Ce qui devroit causer mes plaisirs les plus doux,
 Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups :
 Jugez dans quels malheurs le Ciel me precipite,
 Oüï je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite,
 Helas ! j'en connois mieux la perte que je fais,
 Car enfin je vous perds, & vous perds pour jamais.

ICILE.

Ah ! Madame, éloignez cette injuste pensée,
 Par ce cruel discours ma flame est offensée,
 Pourquoi perdre un espoir à nostre amour si doux,
 Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Helas ! l'ignorez-vous ?
 C'est le funeste effort du destin qui me brave,
 Et si je sors du sang d'un malheureux esclave,

Je voy qu'à vostre Hymen je ne dois plus penser
Qu'à cet espoir si doux, il me faut renoncer ;
Oùy, Seigneur, nous cessons de vivre l'un pour
l'autre,

Mais Dieux ! que mon malheur est différent du
vôtre,

Vous ne perdez en moy qu'un cœur infortuné,
Au comble des horreurs par le sort condamné,
Et pour vous consoler de cette foible perte,
Il est plus d'une voye à vostre amour offerte.

Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,
Car je n'ose penser qu'un cœur si généreux,
Après les doux transports d'une ardeur mutuelle,
Puisse brûler jamais d'une flâme nouvelle,
Mais l'honneur immortel, qu'au milieu des combats,

Vostre rare valeur promet à vostre bras,
Le généreux desir de servir la patrie,
Pourront de vostre esprit effacer Virginie,
Où si ces nobles soins ne peuvent l'en bannir,
Pour en combattre au moins le triste souvenir,
Vous pourrez opposer après vostre victoire,
Aux chagrins de l'amour, les plaisirs de la gloire,
Mais moy desesperée, en l'estat où je suis,
Je sens de toutes parts augmenter mes ennuis,
Je perds l'heureux espoir d'un illustre Hymenée,
Et je perds avec luy le rang où je suis née,
Enfin pour m'accabler dans ce funeste jour,
Je voy d'intelligence, & la gloire, & l'amour,

I C I L E.

Ainsi vous renoncez à ce juste Hymenée,
Que deviendra la foy que vous m'avez donnée ?

E v

Lié par mes sermens , & presque vostre Epoux ,
N'auray-je

VIRGINIE.

Cette foy n'est plus digne de vous.
Le sort injurieux

ICILE.

Eh bien que peut-il faire ?
Son pouvoir ne peut rien contre un amour sincere.

VIRGINIE.

Penseriez-vous à moy dans cet estat honteux.

ICILE.

Ah croyez-moy, Madame, un peu plus genereux,
Rendez plus de justice à mon ardente flâme ,
Vostre merite seul l'alluma dans mon ame ;

Et je jure à vos yeux qu'il n'est rien que la mort ,
Qui puisse desormais separer nostre sort ;
Que par tant de sermens engagez l'un à l'autre ,
Les Dieux mesme

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur, qu'elle erreur est la vostre,
Lorsque vous me verrez dans un rang odieux

ICILE.

J'auray le mesme cœur, j'auray les mesmes yeux,
Vous conserverez tout ce que mon cœur adore ,
Vous aurez vos vertus ; & vous aurez encore ,
Pour m'attacher à vous par un lien plus fort ,
Vos craintes, vos douleurs, les injures du sort :
Oüy, pour serrer les nœuds d'une chaîne si belle ,
Vos disgraces auront une force nouvelle ,
Ah ! si c'est un devoir pour un cœur genereux ,
De plaindre , de servir , d'aider les malheureux ,
Pour mon cœur enflammé qu'elle douceur extrême,
De soulager en vous le digne objet qu'il aime ,

De finir vos malheurs, & de pouvoir enfin
Vanger vostre vertu des affronts du destin.

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur, cet aveu rend mon ame charmée,
Quel plaisir de me voir si tendrement aimée ;
Mais quand l'amour pour moy vous porte à vous
trahir,

A vos vœux indiscrets, Seigneur, dois-je obeïr,
Non, non, remplissons mieux nos devoirs l'un &
l'autre,

Ma generosité doit seconder la vostre,
Et refusant un bien que j'ay tant souhaité,
Faire connoître au moins que j'e l'ay merité.

ICILE.

Que ce noble discours pleinement justifie,
Le veritable sang dont vous estes sortie,
Un cœur dans l'esclavage, & d'un vil sang formé,
D'un courage si grand n'est jamais animé,
Et quelque fier qu'il soit toujours quelque foiblesse,
Découvre tost ou tard sa premiere bassesse ;
Mais finissez, Madame, un discours si cruel,
Et qui rend envers moy vostre cœur criminel,
Dieux ! est-ce là m'aimer que m'oster l'esperance.

VIRGINIE.

Eh qu'a-t'il ce discours, Seigneur, qui vous offence
Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
Que tout ce que j'ay fait jusqu'à ce triste jour,
Ce n'est pas qu'en effet de mon dessein troublée,
Par ce coup genereux je ne sois accablée,
J'en fremis par avance, & jugez par mes pleurs.

ICILE.

Madame, par pitié cachez-moy vos douleurs,
C'est trop de mes ennuis, & de vostre tristesse,
Mais je la finiray, croyez-en ma promesse,

E vj

Je perdray vos tyrans , & quelque soit leur rang ,
Ces pleurs que vous versez leur coustent du sang.

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur arrestez , où courez-vous ?

ICILE.

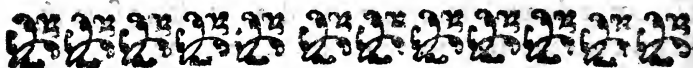
Madame,
Ne vous opposez point à l'ardeur qui m'enflame ,
Il faut que l'insolent qui vous ose insulter ,
Apprenne désormais à vous mieux respecter.

VIRGINIE.

Mais comment ?

ICILE.

C'est à moy de vanger vostre injure ,
C'est à moy de convaincre , & punir l'imposture ,
J'y cours , adieu , Madame.



S C E N E III.

VIRGINIE, CAMILLE.

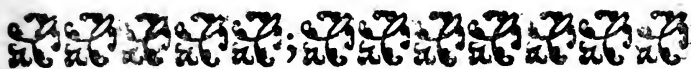
CAMILLE.

IL court vous secourir ,
Les Dieux se sont lasses de vous voir tant souffrir.
Madame , espérez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah ? que me fais-tu voir , & qu'ay-je fait Camille ,
Dieux ! devois-je d'Icile accepter le secours ,
Pour mes seuls intersts j'ay hazardé ses jours ,

Que n'entreprendra point sa tendresse offensée,
De cent périls mortels sa vie est menacée,
Hélas ! que ce seroit un secours odieux,
S'il brisoit ma prison en mourant à mes yeux ;
Prevenons-le, essayons de finir ma disgrâce,
Nous-mesme détournons le coup qui nous menace,
Haltons-nous, empêchons mon amant de périr,
Courons voir Appius, il peut nous secourir,
Que ses yeux soient témoins de mes vives allarmes,
Peut-estre, sera-t'il, attendry par mes larmes ?
Ne nous contraignons plus, le voicy.



SCENE IV.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoy, Seigneur,
Ne calmerez-vous pas le trouble de mon cœur,
Rendez-vous aux soupirs que je vous fais entendre,
Perdray-je tant de pleurs que vous voyez répandre,
Et n'obtiendray-je point un utile secours,
Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours.

APPIUS.

Hélas n'en doutez point vostre disgrâce extrême,
Plusque vous ne pensez me déchire moy-mesme,
Et pour porter mon ame à finir vos mal-heurs,
Vous n'avez pas besoin du secours de vos pleurs.

Vostre seule jeunesse, & les soins d'une Mere,
 A qui mille raisons vous ont rendu si chere,
 D'un Pere si fameux les illustres exploits,
 Lors qu'ils parlent pour vous ont de puissantes voix;
 Souvent par ces égards mon ame s'est émue,
 De vous rendre à leurs cris elle estoit resoluë,
 Si l'austere devoir d'un employ glorieux,
 Cette droite équité prescrite par les Dieux,
 Si la peur des remords qui suivent l'injustice,
 M'eut permis de vous faire un si grand sacrifice;
 Et n'eut malgré l'effort d'une tendre pitié,
 Fait durer des malheurs dont je sens la moitié;
 Mais enfin plus je tâche à percer le mystere,
 Plus je trouve à vos vœux la justice contraire,
 Témoins, indices, droit, tout parle contre nous.

VIRGINIE.

Eh vous me porterez de si funestes coups,
 Helas ! Seigneur

A P P I U S.

Mon ame est toujours incertaine,
 La pitié me retient quand le devoir m'entraîne,
 Surtout tant de vertus, tant de charmes divers,
 Ne me semblent point faits pour languir dans les
 fers,

Ainsi je vous soustiens au bord du precipice,
 Je crains de tous costez de faire une injustice,
 Auquel des deux partis que je donne ma voix,
 J'offence vos vertus, où j'offence les loix.

VIRGINIE.

Helas ! pour me sauver, n'est-il aucune voye ?

A P P I U S.

Madame, ouvrez la moy, j'y souscris avec joye,
 Parlez, si je le puis sans blesser mon devoir,
 Je feray pour vous plaire agir tout mon pouvoir,

Inventez un moyen, ma puissance suprême,
Va tenter

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur, inventez le vous-même ;
Que je vous doive tout, faites un noble effort,
Je remets en vos mains tout le soin de mon sort :
Hâtez-vous, rassurez mon ame impatiente.

A P P I U S.

Hé l'accepterez-vous, si je vous le présente ?
Si vous voulez sortir de cet affreux danger ,
Je ne voy qu'un chemin pour vous en dégager ,
Mais vostre cœur peut-estre à mes loix infidelle ,
Osera m'opposer une fierté rebelle ;
Cependant je vous jure , & j'atteste les Dieux ,
Que mon dessein , Madame , est juste & glorieux ,
Et que si vos refus le rendent inutile

VIRGINIE.

Pour éviter les fers tout me sera facile :
Pourquoy balancez-vous à me le proposer ,
En ce funeste estat puis-je rien refuser ?
Ne me le cachez plus , si la pitié vous touche ,
Par où puis-je ?

A P P I U S.

Il ne faut qu'un mot de vostre bouche :
Oùy, dès ce mesme jour vous briserez vos fers ,
Vous mesme finirez tous vos malheurs divers ,
Et porterez si haut l'éclat de vostre vie ,
Qu'aux premieres de Rome il pourra faire envie ,
Si vous voulez

VIRGINIE.

Et quoy ?

A P P I U S.

Me prendre pour Epoux ,
Et par des nœuds sacrez m'attacher tout à vous ,

VIRGINIE,

Venez, allons au Temple, & que mon Hyménée,
 Repare le malheur de vostre destinée,
 Que Clodius contraint de respecter mon choix,
 N'ose plus exposer ses temeraires droits;
 Venez, en partageant ma puissance suprême,
 Vous acquérir des droits sur Clodius luy-même,
 Et prendre sur ses jours à couvert de ses coups,
 La mesme autorité qu'il veut avoir sur vous.

VIRGINIE.

Qu'entens-je juste Ciel ! & le pourray-je croire,
 Que de soupçons, Seigneur, mortels à vostre gloire,
 Je vois, enfin, je vois la cause de mes pleurs,
 Et je connois la main d'où partent mes malheurs,
 Clodius n'a point seul commencé ma disgrâce,
 C'est un bras plus puissant qui soustient son audace,
 Seigneur, vous m'entendez.

APP I U S.

Ah ! que soupçonnez-vous ?
 Au moment que ma main vous dérobe à ses coups,
 Que pensez-vous de moy.

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même
 Me déguiser toûjours avec un soin extrême ;
 Mais c'est pousser trop loin ce funeste entretien,
 Faites vostre devoir, & je feray le mien.





SCÈNE V.

APPIUS, CLODIUS..

CLODIUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que faut-il attendre.

APPIUS.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuse de se rendre.

CLODIUS.

Quoy, Seigneur, vostre rang, vos soins, votre grandeur,

L'offre de votre main n'ont pû toucher mon cœur.

APPIUS.

Si la seule grandeur satisfaisoit une ame,

Helas ! serois-je en proie à ma cruelle flâme,

Inutile puissance ! importune grandeur,

Qui ne peut m'asseurer d'un solide bonheur,

Malgré tout mon pouvoir mon ame est à la gesne,

J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine,

Je me voy dédaigner, & mon amour confus

Remporte seulement la honte d'un refus.

CLODIUS.

D'un discours impréveu, Virginie alarmée,

A suivy le panchant de son ame enflammée,

Mais ne vous troublez point de ce premier transport

D'un amour irrité, c'est le dernier effort.

Laissez passer, Seigneur, sa première surprise,
 Laissez-luy peser tout d'une ame un peu remise;
 Lorsque d'un œil tranquille, & moins préoccupé,
 Son cœur verra le coup dont il seroit frappé,
 D'un costé vostre Hymen, vostre gloire en partage
 De l'autre les horreurs qui suivent l'esclavage,
 Son orgueil confondu par des emplois si bas,
 Eh doutez-vous, Seigneur, qu'elle ne change pas
 Quand même à vostre Hymen il faudroit la contraindre,

De vostre cruauté, pourroit-elle se plaindre?
 Vous ne la contraindrez, que pour la mieux servir
 A ses propres desirs il vous la faut ravir,
 Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle aime
 Etablir son bon-heur en dépit d'elle-même.

A P P I U S.

Je te doy tout, suivons ce conseil important,
 Il détermine un cœur, irresolu, flottant;
 Ne nous contraignons plus par ce vain artifice,
 Tost ou tard on sçaura qu'elle est mon injustice,
 Ne ménageons plus rien, satisfaisons nos vœux,
 Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux,
 De mon amour dépend le bonheur de ma vie,
 Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie,
 Allons encor un coup luy présenter ma main,
 Allons mettre à ses pieds le pouvoir souverain,
 Et si sa flâme encor la seduit ou l'abuse,
 Forçons-là d'accepter l'honneur qu'elle refuse.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLAUTIE , FULVIE.

FULVIE.



ADAME , où courez - vous , vous
verray-je toujours ,
D'une douleur mortelle entretenir le
cours ?

Sourde à tous nos conseils , deses-
perée , errante ,
Loin d'adoucir vos maux chaque instant les aug-
mente ,

Un chagrin dévorant précipite vos pas ,
Vous courez en cent lieux , où vous n'arrestez pas ,
Tantost parmy le peuple , & tantost solitaire ,
Tout ce que vous voyez ne fait que vous déplaire ,
Aux discours des Romains touchez de vos mal-
heurs ?

Vous avez seulement répondu par des pleurs ,
Leurs soins officieux

Eh ! que puis-je répondre ?

Leurs discours & leurs soins ne font que me confondre ,

Pour flatter ma disgrâce , ils m'en viennent parler ,

Et leur zele ne sert qu'à la renouveler ,

Leur pitié m'assassine , & me devient funeste ,

Je ne voy point d'objet que mon cœur ne deteste ,

En public , en secret , une égale douleur ,

Accable ma raison , & déchire mon cœur :

Si je vay me cacher au sein de ma famille ,

Tout m'y semble odieux , je n'y vois plus ma fille ,

Sans elle mon Palais m'est un desert affreux ,

Et quand pour adoucir un sort si rigoureux ,

Pleine de desespoir je cours , je vole au Temple ,

Helas ! par un destin qui n'eut jamais d'exemple ,

Cet azile sacré contre tous nos malheurs ,

Qui toujours des humains soulage les douleurs ,

La presence des Dieux irrite ma disgrâce ,

Puisque mes tristes yeux y remarquent la place ,

Où ces Dieux ont permis que des monstres cruels

M'ayent ravy ma fille au pied de leurs Autels ,

Comment calmer les maux où mon malheur m'expose ,

Tout retrace à mes yeux la perte qui les cause ,

Quoy que je fasse enfin pour charmer mes ennuis

Je rencontre par tout les horreurs que je fuis.

F U L V I E.

Mais Madame souffrez

P L A U T I E.

J'ay tout perdu Fulvie ,

Et ne puis que traîner une importune vie ,

Tandis que Virginie a lieu d'aprehender ,

Au severe Appius je cours la demander ;

Non que j'ose esperer qu'il daigne me la rendre ,
 Je ne veux seulement que l'obliger d'attendre ,
 Que mon Epoux du Camp soit icy de retour ,
 Helas ! ce seul espoir r'asseure mon amour ,
 Si je puis le revoir, mes douleurs , & mes craintes ,
 Ne me donneront plus que de foibles atteintes ,
 Courrons donc essayer Mais que vois-je grand
 Dieux !

Quel objet impréveu se presente à mes yeux ?
 C'est Appius que suit mon ennemy perfide ,
 Ah ! je ne sçais que trop le dessein qui le guide ,
 Il luy parle en secret J'en fremis



S C E N E I I.

APPIUS, PLAUTIE, CLAUDIUS,
 FULVIE, FABIAN, PISON.

PLAUTIE.

AH ! Seigneur,
 Ecoûtez-vous encore la voix d'un imposteur ,
 Que dit-il ? ose-t'il comblant sa perfidie ,
 Vous presser d'opprimer la triste Virginie ?
 Ne previendrez-vous pas son funeste dessein ,
 Presterez-vous le bras pour me percer le sein ?
 Me refuserez-vous le secours que j'implore ,
 Seigneur , entre nous deux balancez-vous encore ;

Faudra-t'il qu'à mes pleurs on puisse reprocher,
 Qu'ils n'ont pas eu la force, hélas! de vous toucher,
 Dans le tēps qu'à vos yeux je suis presque mourante,
 Mon extrême douleur sera-t'elle impuissante,
 D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur,
 Et mes tristes soupirs, mes transports, ma fureur,
 Mon desespoir mortel, mon ardente priere,
 Tout vous prouve, Seigneur, l'amitié d'une Mere,
 Faut-il d'autres raisons pour vous persuader?
 Il en est mille encore à qui tout doit ceder,
 Considérez Seigneur Mais mon ame troublée,
 Succombe à tant de maux dont elle est accablée,
 Ma parole se perd je cede à mes douleurs . . .
 Hélas . . . je ne vous puis parler que par mes pleurs.

C L O D I U S.

Je n'ose encor me flatter malgré tant d'artifice,
 Que vous suivrez, Seigneur, la severe Justice,
 Je ne vous dis plus rien pour soutenir mes droits,
 Vingt témoins differens ont d'assez fortes voix,
 Donnez-moy Virginie, & forcez au silence,
 Une femme en fureur dont la plainte m'offense:
 Et qui s'autorisant de l'amour maternel,
 Cache sous ce pretexte un dessein criminel,
 Ne differez donc plus. . . . venez . . .

P L A U T I E à Clodius.

Tay-toy parjure,
 N'ajoute point encor l'outrage à l'imposture,
 Seigneur, si mes soupirs peuvent vous émouvoir,
 * Eloignez Clodius que je ne sçaurois voir,
 Plus que tous mes malheurs sa funeste presence,
 De mes profonds ennuis aigrit la violence,

* Clodius.

Vous me verrez sans doute expirer en ces lieux ,
 Si plus long-temps ce traître est présent à mes yeux.

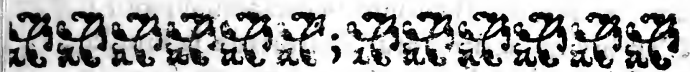
A P P I U S.

Oüy , Madame , je vais soulager vostre peine ,
 Sortez. Retirez-vous dans la chambre prochaine,
 Je sçauray prononcer lorsqu'il en sera temps.

* à Clodius.

C L O D I U S.

Vous differez encor , Seigneur , je vous entens ,
 Vous n'osez de Plautie augmenter la misere ,
 Mais un Chef des Romains doit estre plus severe ,
 Juste à recompenser , intrepide à punir ,
 Il doit voir le passé sans craindre l'avenir ,
 Sans qu'aucun interest le retienne ou l'anime ,
 Et la pitié d'un Juge est souvent un grand crime ,
 Puisque la vostre icy combat vostre devoir ,
 Seigneur je vay d'un autre implorer le pouvoir ,
 Vostre retardement me servira d'excuse ,
 Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuse.



S C E N E III.

A P P I U S , P L A U T I E , F U L V I E ,
 F A B I A N , P I S O N .

A P P I U S.

Vous le voyez, Madame, il va chercher ailleurs,
 L'inévitable arrest qui comble vos malheurs,

J'ay craint de prononcer cet arrest si funeste ,
 Et dans vos déplaisirs cette douceur me reste ,
 Qu'une autre main au moins vous portera les coups ,
 Dont mon cœur allarmé fremit déjà pour vous .

P L A U T I E .

Eh quoy , vostre pitié sera-t-elle inutile ,
 Ne peut-elle , à mon sang assurer un azile ,
 Ne peut-elle , Seigneur , détourner loin de moy ,
 Ces coups dont vostre cœur a déjà quelque effroy ,
 Dans mes justes desirs me seriez-vous contraire ,
 Servirez-vous plutôt l'ennemy que la Mere :
 Il demande ma fille , & surquoy ? par quels droits
 Son esclave a parlé , mais il n'a point de voix ,
 Un homme que le sort dans les fers a fait naître ,
 N'a d'autre volonté que celle de son maistre ,
 Plûtost mort que vivant comble d'un long ennuy ,
 Il ne peut ny parler ny vivre que pour luy .
 Seigneur , sans écouter ce suspect témoignage ,
 De l'amour d'un Espoux , rendez-moy le saint gage ,
 Pour prononcer au moins attendez son retour ,
 Vous le verrez sans doute avant la fin du jour :
 C'est luy qui soutiendra les droits de sa famille ,
 C'est à luy de deffendre & de sauver sa fille .
 Brisera-t'on des nœuds que le sang a formez ,
 Ces saints nœuds par l'amour , par le temps confir-
 mez ,

En condamnant la fille on condamne le Pere ,
 Et peut-on luy ravir ce sacré caractère ,
 Que la fortune a pris soin de graver ,
 Et dont mesme les Dieux ne sçauroient le priver .

A P P I U S .

Moderez les terreurs de vostre ame craintive ,
 Puisque vous le voulez j'attendray qu'il arrive ,
 Madame

Madame , mais enfin que fera vôte Espoux ,
Que déjà ma pitié n'ait pas tenté pour vous ,
Pour tâcher de vous rendre une fille si chere ,
Je n'ay pas attendu les larmes de sa mere.
J'avois formé tantost un genereux dessein ,
Et que les Dieux sans doute avoient mis dans mon
sein ,

J'allois avec éclat reparer sa misere ,
Mais elle a refusé ce conseil salutaire ,
Et preferé les fers qui menacent ses jours ,
A la necessité d'accepter mon secours.

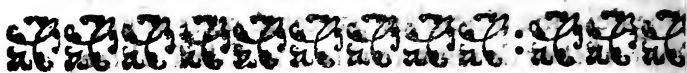
PLAUTIE.

Que dites-vous , Seigneur , l'ingrate Viginie ,
Refuse le secours qui la rend à Plautie ;
Et sans égard pour vous , sans tendresse pour moy ,
Elle aime mieux subir à une si dure loy ?
Elle se livre entiere au destin qui la jouë ,
Seigneur , s'il est ainsi mon cœur la désavouë ;
Mais ne puis-je sçavoir ce dessein glorieux ,
En faveur de ma fille inspiré par les Dieux ,

APP I U S.

Je la voy qui paroist elle peut vous l'apprendre ,
Mais songez que des fers rien ne la peut deffendre ,
Si toûjours obstinée en son premier dessein ,
Elle fait les bien-faits qui partent de ma main.





S C E N E IV.

PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE.

P L A U T I E.

Qui pourrai m'expliquer ce trouble & ce silence
 Du discours d'Appius, que faut-il que je pense
 Ma fille, devois-tu refuser le secours,
 Qui te rend à Plautie, & rassure tes jours.

V I R G I N I E.

Ah ! quand vous le sçavez ce secours si funeste,
 Vous le détesterez comme je le déteste,
 Dieux ! à quel cruel, à quelle extrémité,
 Le perfide Appius a mis ma liberté !
 Dure, dure toujours le mal-heur qui me presse,
 Si je n'en puis sortir que par cette bassesse.

P L A U T I E.

Comment. Que pretend-il ? quel injuste dessein ?

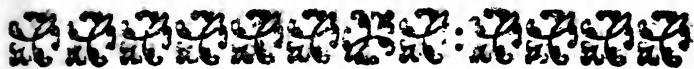
V I R G I N I E.

Me forcer malgré moy de luy donner la main,
 Il n'a pû me cacher sa tyrannique flâme,
 Ses yeux & ses discours m'ont decouvert son ame
 Que vous diray-je enfin, vos craintes mon malheur,
 Sont les tristes effets de sa coupable ardeur.

P L A U T I E.

O coup ! ô trahison à jamais inouye,
 Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie.
 O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Romain
 Ait osé concevoir cet horrible dessein.

Helas ! dans quel état le tyran m'a laissée ,
 Le plus sensible effort de ma douleur passée ,
 Tout ce que j'ay souffert ne sçauroit égaler
 Les maux dont son amour commence à m'accabler :
 Mais grands Dieux ! quel sera le désespoir d'Icile ,
 Quand de la trahison averty par Camille ,
 Il sçaura qu'Appius ne s'arme contre moy ,
 Qu'afin de me contraindre à violer ma foy .
 Ah pour tirer raison d'un si cruel outrage ,
 Que n'entreprendront point sa haine & son courage ,
 Dans quels nouveaux perils se va-t'il engager ,
 Sans doute en ce moment tout prest à se vanger ,
 Il va



SCENE V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE,
 FULVIE, CAMILLE, SEVERE.

ICILE.

CONsolez-vous & retenez vos larmes ,
 Madame, je sçait tout , & conçoit vos allarmes ,
 Mais les gemissemens sont icy superflus ,
 Appius perira , vous ne le craindrez plus ,
 Nos genereux amis partagent nostre offense ,
 Et brûlent d'en tirer une prompte vengeance ,
 D'abord que le tyran sortira du Palais ,
 Tout son sang répandu lavera ses forfaits ,

F i

Et dans le désespoir, Madame, qui me guide,
Moy seul je perceray le cœur de ce perfide;
Attendez cet effort de ma juste fureur.

PLAUTIE.

O Ciel! quel doux espoir je sens naître en mon cœur,
Vous allez immoler la main qui nous outrage,
Mais Dieux! en quel dessein vôtre amour vous en-
gage,

Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Cessez, Seigneur, cessez de nous faire trembler,
De ce fatal projet vous seriez la victime,
Et quand vous perdriez le tyran qui m'opprime,
Qu'Appius periroit, croyez que son trépas,
D'un esclavage affreux ne me sauveroit pas,
Neuf tyrans resteroient qui pour vanger sa perte,
Prendroient pour nous punir l'occasion offerte,
Je verrois ces cruels armez contre vos jours,
Se prestre à l'envy de funestes secours;
Et presenter enfin à mon ame estonnée,
Vostre mort, & les fers où je suis destinée.

ICILE.

Ne vous allarmez point, craignez moins leur pouvoir
Madame, j'ay préveu tout ce qu'il faut prévoir,
Perdre un de nos Tyrans sans accabler les autres,
Ce seroit redoubler vos perils & les nostres,
Pour terminer l'horreur de vôtre triste sort,
De tous les Decemvirs j'ay resolu la mort,
Et sans borner mes coups à la perte d'un homme,
Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Rome,
Vous vanger l'une & l'autre, & remplir en ce jour,
Les devoirs de ma gloire, & ceux de mon amour:
Je remarque à vos yeux quelle extrême surprise,
Jette dans vos esprits une telle entreprise,

Sans doute vous croyez que ce hardy projet
 Est de mon desespoir un temeraire effet,
 Qu'aujourd'huy seulement j'en ay conceu l'idée,
 Mais d'un noble courroux mon ame possédée,
 A formé dès long-temps ce genereux dessein,
 L'amour ne la point seul fait naître dans mon sein;
 Seulement les malheurs que pour vous j'apprehende
 Me font precipiter une action si grande.
 Quand je tremble pour vous, rien ne peut m'arrêter,
 Et je suis assez fort pour tout executer,
 Nos Tyrans separez dans nos Camps, dans la Ville,
 Rendent de ce projet le succès plus facile,
 Horace, Numitor, Valere & Lœlius,
 Doivent au Tribunal immoler Oppius:
 Je dois accompagné d'une nombreuse escorte,
 De ce Palais fatal environner la porte:
 Dont Appius sortant par mille coups certains,
 Nous previeudrons l'horreur de ses lâches desseins;
 Les Chefs, & les soldats n'attendent à l'Armée,
 Que d'oïr de nos faits parler la Renommée:
 Et dès le mesme instant de nos exploits jaloux,
 Impatiens, heureux, & hardis comme nous,
 Vous les verrez pousser d'une ardeur magnanime,
 Se disputer l'honneur d'abattre une victime,
 Et sur huit ennemis confondans leurs efforts,
 A chacun des Tyrans assurez mille morts,
 Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique,
 Est tout prest de finir la misere publique,
 Déjà pour l'animer j'ay sceu peindre à ses yeux,
 Les funestes horreurs qui désolent ces lieux,
 Les sacrez Tribunaux ouverts à l'avarice,
 Le commerce honteux qu'on fait de la Justice,
 Le Senat dépeuplé des Anciens Senateurs,
 Leur puissance donnée à d'indignes flatteurs;

Le crime triomphant , l'innocence tremblante ,
 Du sang de ses Heros Rome toujours fumante ,
 Les tragiques effets du fer & du poison ,
 La violence jointe avec la trahison ,
 La pudeur exposée à de coupables flâmes ,
 Les vestales en proie à des monstres infames :
 Tous nos Temples détruits , deserts , ou profanez
 Les augures confus , les Prestres consternez :
 Enfin des maux plus grands , un joug moins supportable ,

Que ne fut de Tarquin le regne abominable ,
 Le Ciel me favorise , & je puis en ce jour ,
 Servir la Republique en servant mon amour ,
 Si je reviens vainqueur , ma gloire est infinie ,
 J'affranchis ma patrie , & j'acquiers Virginie ,
 Et s'il faut succomber dans un si noble effort ,
 Où pourrois-je trouver une si belle mort ?

VIRGINIE.

Je n'ose condamner l'ardeur qui vous entraîne ,
 Je vous aime , & je crains , mais j'ay l'ame Romain
 L'intérest du païs doit icy prévaloir :
 Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir ,
 Je ne vous aurois pas hazardé pour moy-mesme ,
 Mais je consens pour luy d'exposer ce que j'aim
 Le genereux amour qui regne dans mon cœur ;
 Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur ,
 Je brûle comme vous de voir Rome sauvée ,
 De voir vôtre vertu jusqu'aux Cieux élevée
 Joignez tous les devoirs de Heros & d'Amant ,
 Ils se peuvent entre-eux secourir puissamment ,
 Leur union vous offre une double victoire ;
 Du costé de l'amour , du costé de la gloire ,
 De toutes parts en fin vous serez couronné ,
 Comme illustre Guerriere , comme Amant fortuné

Les Romains admirant cette grande victoire ,
Dresseront des Autels , Seigneur , à vostre gloire ;
Et moy n'en doutez poin à vostre heureux retour ,
Je prens sur moy le soin de couronner l'amour.

I C I L E.

Ah ! souffrez

V I R G I N I E.

Mais hélas ! que je suis insensée ,
Je me laisse séduire à ma douce pensée ;
Peut-estre que le sort nous menace tous deux ,
Le plus juste party n'est pas toujours heureux :
N'importe , allez Seigneur , & si la destinée ,
Marque de vôt're mort cette triste journée ,
Je jure que mon sang par ma main répandu ,
Dans le vostre aussi-tost se verra confondu ,
Que mon bras

I C I L E.

Eloignez cette funeste image ,
J'accepte seulement vostre premier presage ,
J'espère qu'aujourd'huy , content , victorieux ,
Madame , je viendray vous tirer de ces lieux ,
Adieu.

P L A U T I E.

Je vous suivray , Seigneur , & mon courage
Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.





S C E N E VI.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE,
CAMILLE.

VIRGINIE.

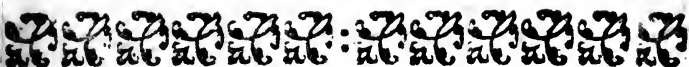
Quoy vous voulez vous-mesme

PLAUTIE.

Oüy, je veux que mes cris,
Réveillent la vertu des Romains assoupis,
Je veux leur inspirer les transports de mon ame,
Sans doute ils rougiront en voyant une femme,
Moins timide cent fois, & plus Romaine qu'eux,
Tâcher de ranimer cet esprit genereux,
Qu'a versé dans leur sein le sang de leurs ancestres,
Sans cesse revolté contre d'injustes Maistres.
Ah! songe quel triomphe, & quel bonheur pour nous
Si tandis que l'on voit mon invinsible Epoux,
Des perils du dehors, nous sauver, nous deffendre,
L'on voit en mesme temps son épouse & son gendre,
Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs,
Et le sort secondant nos soins & nos desirs:
Nostre famille seule assurant sa memoire,
D'un Empire si saint faire toute la gloire.

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein,
Mais hélas! que je crains qu'on ne le tente en vain,
Je crains



SCÈNE VII.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE,
FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un secours inutile,
Madame, c'en est fait, on nous enleve Icile ;
Un traître qu'il croyoit ferme en ses interets,
Vient d'instruire Appius de ses desseins secrets,
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre ;
On l'a mis hors d'estat de vous pouvoir deffendre,
De sa juste colere on prévient les effets,
On le vient d'arrester en sortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel !

VIRGINIE.

Cruel destin ! quelle perseverance ?

Puis-je après un tel coup avoir quelque esperance.
Vous le voyez, Madame, il n'est plus de secours,
Il est temps de finir mes déplorables jours,
Icile est arrêté ; le Ciel nous est contraire,
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere ;
C'en est fait, je me livre à mon seul desespoir.

PLAUTIE.

Ah ! prens sur toy ma fille un peu plus de pouvoir,
Mourir lorsque le sort rend la vie importune,
C'est l'ordinaire effet d'une vertu commune :
Mais vivre en essuyant ses plus funestes coups,
Luy faire voir un cœur plus grand que son courroux ;

F. v

C'est-là que la vertu doit briller davantage ,
 Dans ces extremités éclate un grand courage ,
 Que te diray-je , enfin , tu dois par ces efforts ,
 Me prouver qu'en effet c'est de moy que tu sors.

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moy ? pourquoy vouloir Madame
 Faire durer les maux qui déchirent mon ame ,
 La mort les eût finis : loin de vous allarmer ,
 A ce juste dessein vous deviez m'animer ,
 Preste à souffrir des fers l'affreuse ignominie ,
 Rien ne semble à mon cœur si cruel que la vie :
 Helas ! pour me tirer du gouffre où je me voy ,
 Quelles mains ! quels amis voudront s'armer pour
 moy.

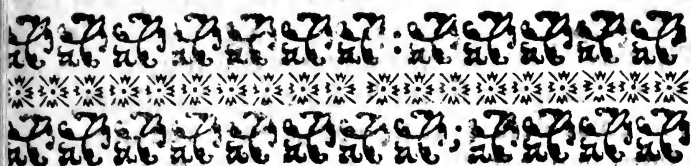
PLAUTIE

Tous les Romains ta cause est la cause commune ,
 Il s'agit de leur sort comme de ta fortune ,
 Le perfide Appius a commencé par nous ;
 Mais demain sur quelque autre il portera ses coups ,
 Si tous nos Citoyens armez pour ta deffence
 N'asseurent leur repos en vangeant nostre offense ,
 Je vay par un recit des maux que je prevoy ,
 Faire trembler les cœurs des Meres comme moy :
 Je vay les allarmer pour toute leur famille ,
 Par l'exemple innoüy des malheurs de ma fille ,
 Je vay tout animer contre Appius , enfin ,
 Je cours perir moy-mesme , ou changer ton destin.

VIRGINIE.

Secondez Dieux puissans ce desir legitime ,
 Que si pour vous fléchir il faut une victime ,
 Frappez me voila presté , & par un prompt effort ,
 Epargnez-moy des maux plus cruels que la mort.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APPIUS , CLODIUS.

CLODIUS.



Ouy ce Rival heureux par la fin de sa vie,
 Bien-tost à vos transports livrera Vir-
 ginie ;
 Que tardez-vous , Seigneur , à le faire
 perir ?

Vangez-vous des tourmens qu'il vous a fait souffrir,
 Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un
 crime ,
 Croyez-vous

APPIUS.

Non , je croy sa peine legitime ,
 N'a-t'il pas hautement par un lâche attentat ,
 Assemblé ses amis , voulu troubler l'Etat ,
 Sa perte en ce moment est juste & necessaire ,
 Mais Virginie

CLODIUS.

Eh bien craignez-vous sa colere ,
 F vj

Détrompez-vous, Seigneur, peut-estre qu'aujourd'hui,

Elle attend un pretexte à renoncer à luy;
 Peut-estre qu'en secret sensible à vostre gloire,
 Son cœur déjà charmé vous cede la victoire,
 Mais l'honneur fier Tyran de ses vœux les plus
 doux,

L'empesche seulement de s'unir avec vous,
 Epargnez-luy, Seigneur, la cruelle contrainte,
 D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte,
 Perdez-le, & par sa mort assurez-vous d'un cœur,
 Déjà presque insensible à sa premiere ardeur,
 Et qui pour se donner n'attend plus rien peut-estre,
 Que l'éclat d'un amour qui doit parler en maistre.

A P P I U S.

Quelle honte pour moy, s'il faut que mon amour,
 Pour vaincre mon Rival luy ravisse le jour;
 Quel triomphe pour luy, quelle gloire immortelle;
 De n'avoir jamais veu Virginie infidelle,
 D'avoir gardé son cœur, enfin d'avoir vaincu,
 Ma grandeur, & mes feux tant qu'il aura vécu.

C L O D I U S.

Et qu'importe, Seigneur, quel scrupule vous presse.

A P P I U S.

J'aime pour mon malheur avec trop de tendresse;
 Enfin de mon Rival je me vangeray mieux
 Si je puis épouser Virginie à ses yeux:
 J'attens icy l'ingrate, & ne veux plus luy taire
 De nos desseins secrets le dangereux mystere;
 Je vay tout employer pour ébranler sa foy,
 Priere, soin, respect, amour, menace, effroy,
 J'espere que des fers l'épouvantable image,
 Et qu'icelle mourant fléchiront son courage;

Je vay luy faire voir son Amant enchaîné,
 Aux plus cruels tourmens, à la mort condamné,
 Il est instruit déjà que pour sauver sa vie,
 Il doit en ma faveur parler à Virginie,
 Qu'il ne peut qu'à ce prix échaper à la mort,
 Peut-estre mon Rival fera-t'il cet effort.
 Que je serois heureux si par cette foiblesse,
 Il ne meritoit plus l'objet de sa tendresse,
 Qu'en la tenant de luy j'eusse encor la douceur,
 D'avoir flétry sa gloire, & fait trembler son cœur;
 Cependant, cours amy, t'informer dans la ville
 Des discours, des desseins des Partisans d' Icile,
 Examine avec soin, observe exactement
 Les démarches qu'ils font, leur moindre mouve-
 ment:
 Va, tu m'apprendras tout, comme témoin fidelle,
 Virginie entre, il faut m'expliquer avec elle.



S C E N E I I.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

A P P I U S.

M Adame, il faut enfin vous découvrir mon cœur,
 Il faut de mon amour vous declarer l'ardeur,
 En ce moment fatal je ne sçaurois plus feindre,
 Depuis assez longtemps je cherche à me cōtraindre,
 Pour vous j'ay tout trahy, gloire, devoir, employ,
 L'amour fait tous mes soins, & mon unique loy,

Je fuy les mouvemens d'une aveugle tendresse,
 Et si vostre pitié pour moy ne s'intéresse,
 Songez que rien ne peut ébranler mon dessein,
 Que je ne perdray pas toute ma gloire en vain,
 Songez

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur, & vostre flamme
 Par d'illustres effets se declare à mon ame.
 Barbare, de quel front m'osez-vous presenter
 Une main attachée à me persécuter ?
 Je fremis à la voir cette main violente,
 Qui m'arracha des bras d'une mere tremblante,
 Qui m'a déjà causé tant de malheurs divers,
 Et pour toucher mon cœur me presente des fers :
 Comment avez-vous crû qu'au mépris de ma gloire
 Mon cœur lâche & cedant une indigne victoire,
 D'un si funeste Hymen voulût former les nœuds,
 Et joindre l'innocence à vos crimes affreux.

A P P I U S.

Ah cruelle ! est-ce à vous de parler de mes crimes
 Leur seule cause hélas ! les rend trop legitimes ;
 Est-ce à vous de montrer à mon cœur abbattu,
 Qu'il a soûillé sa gloire & trahy sa vertu ?
 M'osez-vous reprocher mon ardeur criminelle,
 Vous qui rendez mon cœur à son devoir rebelle,
 Vous qui seule causez mes forfaits odieux,
 Ah ! je puis justement en accuser vos yeux,
 Leur demander raison des malheurs de ma flamme,
 De mon repos perdu, du trouble de mon ame,
 D'avoir de mon esprit malgré mes soins prudens,
 Effacé les leçons de plus de quarante ans,
 Et d'avoir fait enfin par un coup effroyable,
 D'un Souverain heureux un Amant misérable,

Aussi n'espérez pas de pouvoir m'abuser,
Je connois la raison qui vous fait m'accuser,
Pour un heureux Rival vostre ardeur empressée,
Fait que de tous mes soins vous estes offensée:
Cet Icile l'objet de vos ardens souhaits,
Me deffend . . . ,

VIRGINIE.

Oùy je l'aime autant que je vous hais.
Vous me tyrannisez, il m'a toujours servie,
Il fait tout le bon-heur, vous l'horreur de ma vie:
Et je voyois enfin dans cet illustre Epoux;
Encor plus de vertus que de crimes en vous.

APPUIUS.

On conserve sans peine une entiere innocence,
Quand un bon-heur constant, previent nostre esperance,

Icile satisfait dans ses vœux les plus doux,
Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous;
A-t'il pû jusqu'icy se charger d'aucun crime?
Mais si de vos mépris déplorable victime,
Accablé des tourmens que mon cœur a soufferts,
Il avoit ressentý tout le poids de mes fers,
Si vous l'aviez contraint d'aimer sans esperance,
Qu'il eut eu comme moy la suprême puissance:
Cet Icile à vos yeux digne de vostre foy,
Seroit peut-estre encor plus coupable que moy,
Ah! son bon-heur allume un courroux dans mon
ame,

Qui pourroit . . . mais songez à répondre à ma
flame;

Autrement malgré moy

VIRGINIE.

Favorable retour,
Vôtre courroux me plaît bien plus que vôtre amour,

Menacez, accablez l'impuissante innocence,
Je crains moins les tourmens qu'un amour qui
m'offense ,

Je prefere mes maux à d'injustes bien-faits,
Armez vostre fureur , j'en brave les effets.

A P P I U S.

Hé bien , pour me vanger de vostre ingratitude ,
Vos malheurs ne sont pas un supplice assez rude ,
Et je veux désormais vous porter d'autres coups
Moins funestes pour moy , mais plus cruels pour
vous ,

Je jure qu'il n'est rien que ma fureur ne tente ,
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante ;
C'est luy qui rend pour moy vostre cœur si cruel ,
Et puisque vous l'aimez il est trop criminel.
Il faut par un seul coup accabler l'un & l'autre ;
Je perceray son cœur qui me ravit le vostre ,
Pour goûter à la fois le plaisir sans égal ,
De punir vos dédains , & de perdre un Rival.

V I R G I N I E .

Helas Seigneur

A P P I U S .

Pour vous la menace est terrible ;
Je vous frappe à la fin par vostre endroit sensible ,
Mais ne m'accusez point , c'est vous qui l'ordonnez ,
Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

V I R G I N I E .

Il mourra donc, Seigneur, & c'est moy qui l'opprime,
N'importe , je suivray cette chere victime ,
Et par ce grand effet d'une immortelle foy ,
Je le vangeray bien si vous brulez pour moy ,
Vostre esprit libre alors de sa jalouse envie ,
Verra qu'un meisme coup aura finy ma vie ,

Et j'auray ce plaisir parmy tous mes mal-heurs ,
Que la mort d'un Rival vous coutera des pleurs.

A P P I U S.

Madame , prevenons un mal-heur si funeste ,
Du temps que je vous donne employez mieux le
reste ,

Icile en ce moment va parestre à vos yeux ,
J'ay moy-mesme ordonné qu'on l'amène en ces
lieux.

Il vient.



S C E N E III.

APPIUS , ICILE , VIRGINIE ,
CAMILLE , PISON , GARDES.

A P P I U S à *Icile*.

DErobez-vous au coup qui vous menace
Icile , par vos soins meritez vostre grace ;
* Madame , songez-y vous sçavez mon dessein ,
Il me faut dès ce soir son sang ou vostre main ,
Je fors pour un moment ; Gardes qu'on se retire :
* à *Virginie*.





SCENE IV.

ICILE, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de nous dire,
 Cessons de nous flatter, voicy le jour affreux,
 Où l'on va pour jamais nous séparer tous deux,
 De nostre heureux Hymen l'esperance est perdue,
 Je ne puis qu'un moment jouir de vostre veuë ;
 Et vous n'ignorez pas à quel funeste prix
 Ce dernier entretien vient de m'estre permis.

ICILE.

Je sçay que contre moy on met tout en usage,
 Mesme pour essayer d'ébranler mon courage ;
 On a fait en passant étaler à mes yeux,
 De mon trépas certain l'appareil odieux ;
 Et les tristes apprests des tourmens redoutables ,
 Dont la rigueur des loix punit les grands coupables ;
 Mais parmy ces objets mon cœur sans s'émouvoir
 N'a songé seulement qu'au plaisir de vous voir :
 Madame qu'il m'est doux de vous parler encore,
 De pouvoir attendrir la beauté que j'adore ;
 Et de voir une fois , au moins avant ma mort ,
 Vos yeux donner des pleurs à mon funeste sort ;
 Car ne présumez pas que mon ame étonnée,
 Vienne vous conseiller un honteux hymenée ,
 Si le lâche Appius estoit digne de vous,
 J'oserois vous prier d'en faire vostre époux ,

Je vous immolerois mon amour & ma vie ,
 Je serois trop heureux de vous avoir servi ,
 Et d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains ,
 La suprême puissance, & le sort des Romains ;
 Ne pensez pas aussi que je vienne Madame ,
 Pour vous solliciter en faveur de ma flâme ,
 Vostre bonté pour moy feroit tomber sur vous ,
 La fureur d'un Rival tout-puissant & jaloux.
 Sauvez-vous

VIRGINIE.

Arrestez-en ce mal-heur extrême ,
 Je pretens désormais me conseiller moy-mesme ;
 Je voy ce qui faut faire & ne balance plus ,
 Vos conseils & vos soins sont icy superflus ;
 Je sçay par où finir vos maux & ma misere ,
 Et dès ce mesme jour

ICILE.

Quoy ? que voulez-vous faire ,
 Par où pretendez-vous nous pouvoir secourir ?
 Qu'avez-vous resolu , Madame ?

VIRGINIE.

De mourir.

ICILE.

Ah Ciel !

VIRGINIE.

Le sort nous force à perir l'un & l'autre ,
 Mais souffre que ma mort precede au moins la vô-
 tre ;
 Je le veux , vôtre cœur ne doit point l'envier ,
 Le plus foible des deux doit mourir le premier ,
 J'ay du courage assez pour immoler moy-mesme ,
 Et n'en ay point pour voir expirer ce que j'aime.

Ah renoncez, Madame, à ce cruel dessein !
J'en fremis . . .

VIRGINIE.

Vous tremblez, & vous estes Romain.

ICILE.

Ouy, je tremble sans doute, & je vous le confesse,
Mais mon cœur s'aplaudit d'avoir cette foiblesse,
Je verrois vos beaux yeux se fermer pour jamais.
Ah plutoſt . . .

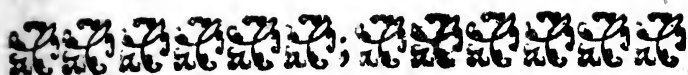
VIRGINIE.

Le trépas fait mes plus doux ſouhairs,
Mourons, puisqu'il le faut genereux & fidelles,
Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles ;
Servons de noble exemple aux ſiecles à venir,
D'une foy que la mort n'aura pû deſ-unir,
Rempportons du Tyran une entiere victoire,
Mourons, & me laiſſant partager voſtre gloire,
Faiſons que l'univers déplore noſtre mort,
Et forçons le Tyran d'envier noſtre ſort.

ICILE.

Non, Madame, vivez . . . Mais le Tyran s'approche.
C'en eſt fait, de ma mort l'inſtant fatal eſt proche,
Le ſuplice m'attend au ſortir de ce lieu,
L'appareil eſt tout preſt, & pour jamais adieu,
Je ne vous verray plus . . . mais je vous prie encore,
C'eſt le dernier ſouhait d'un cœur qui vous adore,
De vouloir . . .





SCÈNE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE,
FABIAN, PISON, GARDES.

APPIUS.

Quel succès aura vostre entretien,
Qu'avez-vous résolu, parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'est donc là tout l'effet d'une telle entreveuë,
C'est ainsi que pour moy vous l'avez résoluë ;
J'ay crû que par vos soins je recevrois sa foy.

ICILE.

Je n'ay pas seulement daigné penser à toy,
Comment t'es-tu flatté que pour sauver ma vie,
Je viendrois pour tes feux parler à Virginie ;
J'ay dû mieux employer un temps si précieux,
Qu'à servir d'un Tyran les desseins odieux.

APPIUS.

Ah perfide ! ta mort, mais une mort cruelle,
Punira de ton cœur l'audace criminelle,
Rien ne te peut sauver, c'en est fait

ICILE.

Haste-toy,

La mort n'a rien d'affreux ny de triste pour moy,

Mais que dis-je ? ma mort encor plus que ma vie,
De ton amour jaloux excitera l'envie ;
Je mourray plaint , heureux , & sans estre trahy ,
Tu vivras criminel , malheureux , & hay.

VIRGINIE.

Cesse de te flatter , en vain ta tyrannie
S'attache à separer Icile & Virginie ;
En vain d'un feu si beau tu veux rompre le cours,
L'amour plus fort que toy nous rejoindra toujours.

A P P I U - S.

Oüy, vous serez unis....mais c'est vous faire grace ,
Il faut bien autrement confondre vostre audace ,
Vous voulez m'irriter , un trépas éclatant ,
Est le suprême bien que vostre amour attend ,
Mais vous vous abusez , mon adroite colere ,
Par un long chastiment cherche à se satisfaire :
Je pretens que vos cœurs endurent chaque jour ,
Mille tourmens divers , mille maux tour à tour ;
Vous craindrez pour sa vie, il craindra pour la vôtre
Ainsi vous tremblerez sans cesse l'un & l'autre
Et pourveu que l'effet réponde à mes projets,
Vous mourrez mille fois sans expirer jamais ,
* Qu'on les ramene.

* *aux Gardes.*

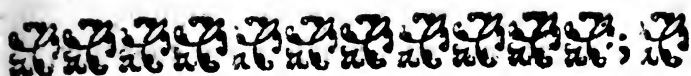
VIRGINIE.

Adieu , Seigneur.

I C I L E.

Adieu , Madame.

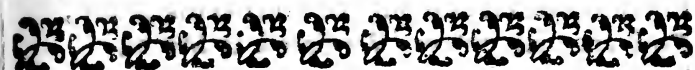




SCENE VI.

APPIUS *seul.*

C'En est fait, bannissons la pitié de mon ame,
Ne songeons qu'à vanger le mépris. . . .



SCENE VII.

APPIUS, CLAUDIUS.

CLODIUS.

AH ! Seigneur,

Plautie.

APPIUS.

Et bien.

CLODIUS.

Craignez sa fatale douleur.

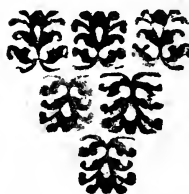
On la voit en tous lieux de Romaines suivie,
A tous nos Citoyens demander Virginie;
Ces femmes à l'envy par de tristes accords
Expriment leurs regrets en des termes si forts,

Qu'il semble que chacune ayant perdu sa fille ,
 Déploie les malheurs de sa propre famille ;
 Les unes par des pleurs exhalent leur courroux ,
 D'autres pour animer le peuple contre vous ,
 Poussent jusques au Ciel mille cris pitoyables ,
 Plusieurs pour éviter des disgrâces semblables ,
 Embrassent leurs enfans , & courent les cacher ,
 Craignant que de leurs bras on les vienne arracher :
 Enfin à les sauver leur amitié s'empresse ,
 Et la peur de les perdre augmente leur tendresse ;
 D'ailleurs les Partisans de vostre heureux Rival ,
 Sement par tout un bruit qui vous seroit fatal ;
 On dit que c'est l'amour , & non pas ma priere ,
 Qui vous fait enlever Virginie à sa Mere ;
 Pour vous justifier dans l'esprit des Romains ,
 Il faut dès ce moment la remettre en mes mains ,
 Attendant que ce bruit avec le temps s'efface

A P P I U S.

Vien , suy-moy , nous verrons ce qu'il faut que
 je fasse.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLAUTIE , PISON , FULVIE.

PLAUTIE.



Uoy l'on me traîne icy ? quel injuste projet.

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obeïs à regret,
Madame, mais...

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime,
C'en est fait, ce Tyran marche de crime en crime,
Il retient Virginie, & me fait arrêter.

PISON.

Madame à cet effort il a dû se porter,
Le soin de son salut la force d'y souscrire,
Il n'a pû s'en défendre, & j'oseray vous dire,
Que son cœur inquiet a long-temps balancé,
Mais d'un peril trop grand il s'est veu menacé ;

G

Vos pleurs estoient plus forts que les armes d'Icile,
 Déjà de toutes parts on voyoit dans la ville
 Les femmes à l'envy sur vos pas s'assembler,
 Déjà

P L A U T I E.

Quoy nos clameurs l'ont pû faire trembler,
 Il craint nostre douleur dont les plus fortes armes,
 N'ont esté que des vœux, des soupirs, & des lar-
 mes,

Mais voila le destin des Tyrans tels que luy,
 Ils traînent avec eux un eternal ennuy;
 Et c'est des justes Dieux un ordre legitime,
 Que la crainte sans cesse accompagne le crime :
 Sa rage va sans doute éclatter contre moy.



S C E N E II.

PLAUTIE, VIRGINIE, PISON
 FULVIE, CAMILLE.

V I R G I N I E.

Fuyons Camille. Ah Ciel ! est-ce vous que je vo
 Madame, quel dessein icy vous a conduite :

P L A U T I E.

Mais toy-mesme, quelle est la raison de ta fuite,
 Qu'a fait nostre ennemy ? Qu'est-ce qui s'est pass

V I R G I N I E.

Madame, mon Arrest vient d'estre prononcé.

P L A U T I E.

Que dis-tu ?

Le Tyran sans égard pour sa gloire,
De ses derniers sermens oubliant la memoire,
A suivy les conseils de son funeste amour,
Et n'a pas de mon Pere attendu le retour,
Par son ordre tantost conduite en sa presence,
J'ay conçu les raisons de son impatience.
J'ay jugé que l'excès d'un amour criminel,
M'alloit abandonner au sort le plus cruel,
L'effet n'a point trompé mon présage sinistre,
Appius m'a livrée à son lâche Ministre,
Il a fait Clodius le Maître de mon sort,
Pour éviter les fers, je ne voy que la mort,
Il faut mourir, Madame, & que cette journée,
Termine mes malheurs avec ma destinée.

PLAUTIE.

Quel funeste dessein ! n'est-il point de secours,
Dieux tous puissans

VIRGINIE.

Les Dieux nous sont cruels & sourds,
Je n'espere plus rien, & mon ame asecuree,
Au plus grand des tourmens est enfin preparée;
Clodius me poursuit, des Gardes furieux
Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux,
Vous allez voir, Madame, une troupe barbare. . . .

PLAUTIE.

Oh ! quel spectacle encor pour mes yeux se prepare,
Ma fille, je verray de farouches soldats,
Une seconde fois t'arracher de mes bras :
Je t'entendray gémir, & ma tendresse oisive. . . .
Non malgré leurs efforts il faut que je te suive,
En vain ces inhumains voudront nous separer.

VIRGINIE.

Madame, à cet effort il faut vous preparer,
Goi j

Je conçois par les pleurs dont vostre amour m'honore ,

Quelle vive douleur, quel chagrin vous devore ,
Et je ne voy que trop qu'une tendre pitié

Vous fait de tous mes maux ressentir la moitié :

Cependant retenez vos soupirs & vos larmes ,

Au fond de vostre cœur renfermez vos allarmes ,

Clodius va venir faites un noble effort ,

De tous vos déplaisirs moderez le transport ,

Nos regrets , les ennuis où nous sommes en proye :

D'un ennemy cruel redoubleroient la joye ,

Ne permettez donc pas que ses barbares yeux

Jouissent des douleurs de nos derniers adieux ;

Aussi bien près de luy la plainte seroit vaine ,

C'est l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraîne

J'avois tantost prévu la rigueur de mon sort ,

Et j'allois m'en sauver par une juste mort :

Vous n'avez pas voulu , vous vous estes troublée ,

Vos discours, vos soupirs, vos pleurs m'ont accablé

Voyez le triste effet de vos funestes soins ,

J'ay souffert plus long-temps , je n'en mouray p
moins,

Et ce qui dans mon sort m'afflige davantage ,

Je mourois libre alors , je meurs dans l'esclavage.

P L A U T I E.

Ne me reproche point ce funeste secours ,

Que n'aurois-je point fait pour conserver tes jours

Je me flattois Mais Ciel ! nostre ennemi
s'avance.

V I R G I N I E.

Madame , au nom des Dieux évitez sa presence ,

Laissez-moy seule , allez , ne vous exposez pas

Aux affronts d'un Perfide, aux transports des soldats ,

Il ne reste plus rien pour combler ma misère ,

Que de voir leur fureur outrager une mere.

Moy, que je t'abandonne en cette extrémité ?
Que j'aïlle loin de toy chercher ma feureté,
Ah ! plutôt le trépas. . . .



SCENE III.

CLODIUS, PLAUTIE, VIRGINIE,
FABIAN, PISON, FULVIE,
CAMILLE, GARDES.

PLAUTIE à Clodius.

TU viens icy perfide,
Quel dessein criminel te conduit & te guide,
Monstre inhumain, viens-tu me déchirant le flanc,
M'accabler, me ravir le plus pur de mon sang;
Ta barbare fureur jusqu'en ces lieux me brave,
Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens icy pour prendre mon esclave,
Cette fille est à moy, je suis son maistre enfin,
Appius à mes loix a soumis son destin,
Gardes qu'on la conduise.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie,
* Leurs criminelles mains vont saisir Virginie,
Osez-vous. . . .

* aux Gardes qui veulent la saisir.

G iij

Arrestez , ne portez point vos mains ,
 Sur le sang glorieux des plus fameux Romains ,
 N'aperochez point de moy , je vous suivray sans
 peine.

Dans le honteux estat où le destin m'entraîne ,
 Trahie , abandonnée , en proye à vos fureurs ,
 Je n'ay que ma vertu contre tous mes malheurs :
 Mais elle me suffit : je puis tout avec elle ,
 Adieu , Madame , adieu , vostre douleur mortelle ,
 Ebranle ma constance , & me fait plus trembler ,
 Que l'approche des fers qui me vont accabler.
 Prenez soin de vos jours , j'auray soin de ma gloire ,
 J'ose esperer qu'un jour ma déplorable histoire ,
 Aprenant ma disgrâce aux siècles à venir ,
 Laissera de mon sort un digne souvenir ;
 Et fera confesser à la plus noire envie ,
 Que d'illustres Ayeux m'avoient donné la vie.
 Adieu.

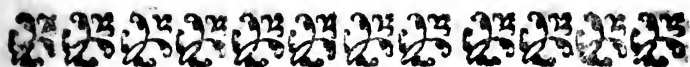
PLAUTIE.

Je cours....

PISON *en l'arrestant.*

Souffrez....





SCÈNE IV.

PLAUTIE, FULVIE, PISON,
GARDES.

PLAUTIE.

QUoy l'on m'ose arrester,
Inhumains, c'en est trop, je ne la puis quitter,
Souffrez que dans les fers je suive Virginie,
Sans ma fille je hais, & mon rang, & ma vie :
Par rage ou par pitié percez mon triste flanc,
Après m'avoir ravy la moitié de mon sang,
Achevez, répandez tout celui qui me reste,
Hélas ! heureuse encor en ce moment funeste ;
Si je pouvois au moins par une prompte mort,
Arracher Virginie aux horreurs de son sort,
Ou tourner sur moy-mesme en m'exposant pour
elle ;
De son affreux destin l'influence cruelle ;
Je ne puis la sauver, la suivre, ny mourir,
Cruels aucun de vous ne veut me secourir,
Mais que vois-je ? comment....



G iijj



SCENE V.

PLAUTIE, FULVIE, SEVERE,
FABIAN, GARDES.

SEVERE.

Tout a changé de face ,
Madame, vous verrez finir vostre disgrâce ,
Reprenez de l'espoir déjà les Dieux plus doux ,
M'ont accordé le bien d'arriver jusqu'à vous ,
Icile est libre enfin , sa prison est forcée ,
J'ay veu par ses amis sa garde dispersée ,
Et sans perdre de temps les armes à la main ,
Vers l'injuste Appius il s'est fait un chemin ;
Ils sont aux mains , Madame , & le Ciel équitable ,
Fera perir sans doute un tyran detestable ;
De vostre esprit troublé dissipez la terreur ,
Tout semble vous promettre un tranquille bonheur ,
Appius prévenu d'une aveugle furie ,
Par ses meilleurs soldats fait garder Virginie ,
Et resté presque seul , abandonné , troublé ,
Sous les efforts d'Icile il doit estre accablé ;
Contre tant d'ennemis il ne peut se défendre ,
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre ,
Et de vous avertir , Madame , qu'en ces lieux ,
Vous le verrez bien-tost venir victorieux ,
Je cours le trouver.

Non je pretens vous suivre,
Courons, que j'aïlle voir la main qui nous délivre,
Aussi-bien dans ces lieux on ne me retient plus,
Je voy fuir à ce bruit mes Gardes éperdus;
Allons . . . mais c'en est fait, & mon ame ravie . . .



SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE,
SEVERE.

ICILE.

Ouy, c'en est fait, Madame, Appius est sans vie,
Je viens de le punir, enfin tout est sauvé,
Et déjà vostre Epoux dans Rome est arrivé.

PLAUTIE.

Virginus!

ICILE.

Madame on vient de me l'apprendre,
Le bruit de son retour par tout s'est fait entendre,
Mais que fait Virginie? on ne m'en a rien dit,
Elle seule sans cesse occupe mon esprit.

PLAUTIE.

Clodius escorté d'une troupe cruelle,
S'en est saisi, Seigneur.

ICILE.

Ah courons après elle!
Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Romains
Le traistre Clodius soit puny par mes mains,

G v

Que je puisse goûter le plaisir & la gloire,
Que prepare à mon cœur une pleine victoire.



SCENE DERNIERE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE,
FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE à Icile.

à Camille.

Hâtez-vous donc , Seigneur ; Que viens-tu
m'annoncer ,
Dy-moy , que fais ma fille , où l'as-tu pû laisser.
Vostre fille ?

CAMILLE.

Apprenez-nous , où faut-il que je vole ,
Où sont nos ennemis , que mon bras les immole ,
Que Virginie enfin ne les redoute plus ,
Que j'aïlle

CAMILLE.

Moderez des transports superflus ,
Il n'est plus temps ,

ICILE.

Comment ?

TRAGÉDIE.

155

C A M I L L E.

L'aimable Virginie.

P L A U T I E.

Eh bien ! qu'est-ce ?

C A M I L L E.

A mes yeux vient de perdre la vie.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Ah destin vengou-
goureux !

Quel coup ?

I C I L E.

De tous mes maux voicy le comble affreux,
Que puis-je craindre après ce que je viens d'ap-
prendre
Grands Dieux !

C A M I L L E.

Virginus venoit pour la défendre,
Au moment qu'il l'a veu au milieu des soldats,
Ce spectacle cruel a retenu ses pas ;
Il s'arreste , & du peuple il apprend que sa fille
Vient d'estre pour jamais ravie à sa famille,
Qu'elle est soumise aux fers du traistre Clodius,
Et sans doute exposée aux transports d'Appius ,
A ce fatal recit son desespoir extrême
Fait qu'il veut la sauver , ou se perdre luy-
même ?

Il attaque luy seul plus de mille ennemis,
Le succès répond mal à ce qu'il s'est promis ;
On le saisit d'abord , il se voit sans épée ,
Hé que sert , a-t'il dit , à ma valeur trompée ,
L'inutile bon-heur de mes autres exploits ,
Puisque je suis vaincu cette dernière fois ;
Mais hélas ! permettez cruels , dans ma disgrâce ,
Si je perds Virginie , au moins que je l'embrasse ,

G vj

De cet embrasement la puissante douceur ,
D'un cœur désespéré flatera la douleur ;
On le laisse , il y court , la joint malgré la presse ,
Par ses embrassemens il marque sa tendresse ;
Je le suis , & j'entens qu'elle luy dit , Seigneur ,
Ah ! donnez-moy la mort , & sauvez ma pudeur.
Virginius surpris , admire son courage ,
Il soupire à la fois , & d'amour , & de rage ,
A tes desirs cruels , dit-il , puis-je obeïr ,
Mais ne t'obeïr pas ce seroit te trahir ,
Satisfaisons ton ame , & malgré ma foiblesse ,
Dérobons ta pudeur au peril qui la presse ,
Par un coup r goureux prouvons nostre amitié ,
Montrons-nous inhumains par excès de pitié ,
Et que tout l'Univers sçachant que je suis pere ,
Admire mon courage , & plaigne ma misere ,
Après ces tristes mots , égaré , furieux ,
Il promene par tout ses regards curieux ,
Il voit , cherche avec soin , ah disgrâce impreveuë !
Un funeste couteau se presente à sa veuë ;
Il le prend , & poussé d'une indiscrete ardeur
De sa constante file il veut percer le cœur ,
Mais en vain pour ce coup son courage s'apreste ,
Quand il croit l'achever sa tendresse l'arreste :
Car à peine a-t'il ven le couteau près du sein ,
Que la nature semb'e avoir glacé sa main ,
Il demeure immobile , à ce triste spectacle ,
On court , à son dessein chacun veut mettre obstacle ,
Virginie en tremblant voit venir ce secours ,
Qui hazarde sa gloire en conservant ses jours ,
Elle se haste alors de terminer sa vie ,
S'élance sur le fer , & d'une main hardie ,
Prend celle de son pere , & poussant le couteau ,
S'en frappe , tombe , & s'ouvre un chemin au tombeau.

Helas !

C A M I L L E.

Virginus après ce sacrifice ,
De ce sang précieux demande la justice ;
Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté ,
Le fait voir aux Romains , le peuple épouvanté ,
Fremit en regardant cette victime offerte ,
De tous les Decenvirs il conspire la perte ;
Il court de tous costez vanger vostre malheur ,
Clodius a déjà ressenty sa fureur ,
Et moy je suis venuë en ce lieu vous apprendre
Les funestes horreurs que vous venez d'entendre ;
Heureuse si ma mort avoit pû devancer ,
La douleur que je souffre à vous les annoncer.

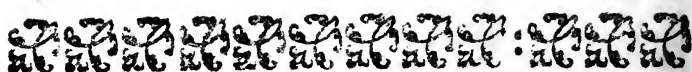
I C I L E.

Ainsi pour mon amour Virginie est perduë ,
Voilà cette union que j'avois attenduë ;
Mourons , mais d'une mort qui soit utile à tous ,
Portons sur nos Tyrans ma rage avec mes coups ,
Allons , Madame, allons, & courons l'un & l'autre ,
Faire parler par tout ma douleur & la vostre ,
Allons , que mille morts marquent ce triste jour ,
Puisque Rome l'exige aussi bien que l'amour.

F I N.

ANDRONIC.

TRAGEDIA.



ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur
de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de
Trebisonde , femme de
l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON, }
MARCENE, } Ministres d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares au-
près de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

MARTIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, }
GELAS, } Officiers des Gardes de
l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

*La Scene est à Constantinople , autrefois
Bisance , dans le Palais de l'Empereur.*



ANDRONIC.

TRAGÉDIE.

A C T E I.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCENE , CRISPE.

MARCENE.



Ouy malgré nos chagrins & nostre
longue haine,

Leon, dis-tu, demande à parler à Mar-
cene ?

A moy ? me dis-tu vray ? Puis-je le
croire ainsi ?

CRISPE.

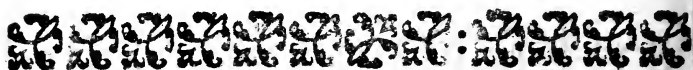
Ouy, Seigneur, & bien-tôt il doit se rendre icy.

Est-il quelque interest assez fort sur son ame
Pour contraindre un moment le courroux qui
l'enflâme ,

Après que si long-temps soigneux de m'offenser ,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser ,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance ,
Et l'employ glorieux que j'exerce à Bisance ;
Pour moy je l'avoüray , dans ma haine affermy ,
Je ne regarde en luy qu'un mortel ennemy ,
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire ,
Me vange assez des maux qu'il a voulu me faire ;
Je l'attendray pourtant , & pour estre éclaircy
Des sentimens secrets d'un homme . . .

CRISPE.

Le voicy.



SCENE II.

MARCENE , LEON , CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls , Seigneur , puis-je
pretendre ,

Crispe se retire & l'on conntinuë.

Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre ;
Et que de vos soupçons interrompant le cours ,
Vous pourrez sans contraindre écouter mes dis-
cours ?

M A R C E N E.

Je ne puis vous celer ma surprise secrète ;
Mais dans quelque embarras où ce discours me
jette ,

Parlez , ne craignez rien , en vous ouvrant à moy ;
Je le jure , Seigneur , fiez-vous à ma foy.

L E O N.

Il suffit , ce serment a dissipé ma crainte ,
Et je vay m'expliquer sans détour & sans feinte.
Depuis plus de vingt ans , vous le sçavez , Sei-
gneur ,

Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur ,
Il partage entre nous son cœur & sa puissance ,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense ;
Du rang que vous tenez confus , desesperé ,
Pour vous en dépouiller j'ay cent fois conspiré ,
Et vous que contre moy pouissoit la même envie
Vous avez attriqué ma faveur & ma vie ;

Je ne craignois que vous , vous ne craigniez que moy ;
Et puis qu'il faut icy parler de bonne foy ,
C'estoit avec raison que jaloux l'un de l'autre ,
Vous craigniez mon pouvoir , que je craignois
le vôtre ,

Puisque chacun de nous estimant son Rival ,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal ;
Persuadez tous deux en voulant nous détruire ,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant pressés de finir ,
L'Empereur a pris soin de les entretenir ,
Nos chagrins l'ont servy bien mieux que nôtre zele ;
Chacun de nous estoit un ministre fidelle ,
Dont les yeux attachez sur un seul ennemy ,
Toujours dans son devoir le tenoit affermy ;

Ainsi tant qu'ont duré nos haines mutuelles :
 L'Empereur a joiÿ du fruit de nos querelles ;
 Il faut les terminer , le jour en est venu.
 L'Etat de cette Cour , Seigneur , vous est connu ,
 Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene ,
 L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne ,
 Qu'enlevant la Princesse à son fils malheureux ,
 D'une foy tant jurée , il a rompu les nœuds :
 Andronic tout entier se livre à la colere ;
 Et si dans ses transports , il épargne son Pere ,
 S'il le respecte encore , ah ! croyez que sur nous
 Il en fera tomber les plus funestes coups ;
 Il impute à nos soins la triste destinée ,
 Il croit que pour résoudre un second hymenée ,
 Enfin pour en former les injustes liens ,
 L'Empereur a suivy vos conseils & les miens.
 Nos perils sont égaux , nos craintes sont communes ,
 Seigneur , associons nos cœurs & nos fortunes ,
 Et pour nous maintenir , hâtons-nous de dresser
 Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

M A R C E N E,

Je ne sçay si je puis avec quelque assurance ,
 Seigneur , de vos discours bannir la défiance ;
 Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter ,
 Nous sommes seuls enfin , qu'aurois-je à redouter ,
 Quand vous m'accuseriez vôtre seul témoignage
 Ne peut contre ma foy donner le moindre ombrage ,
 Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur ;
 Je vay donc vous répondre & vous ouvrir mon
 cœur.

Seigneur , de vos avis je voy trop l'importance ,
 Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense ;
 Il regnera , comment nous pourrons-nous sauver !
 Pour moy qui fus chargé du soin de l'élever ,

Je me suis fait long-temps une pénible étude ,
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous sçavez que toujours solitaire , inquiet ,
Farouche , il a paru ne vivre qu'à regret :
Grace à mes soins, j'ay lû jusqu'au fond de son ame,
J'ay vû son desespoir , l'ambition l'enflâme ,
Au desir de regner sans cesse abandonné ,
Tout luy déplait icy n'estant point couronné ;
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage ,
De dompter son orgueil dans un long esclavage ,
On l'a vû chaque jour loin de s'humilier
Se roidir contre nous & devenir plus fier ;
Trop instruit de ses droits , trop plein de sa naissance ,

Il ne sçauroit souffrir la moindre dépendance ;
Mais sur tout j'ay connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris ;
Il voit nôtre pouvoir dans la Cour de son Pere,
Seigneur , comme un larcin que nous osons luy
faire ,

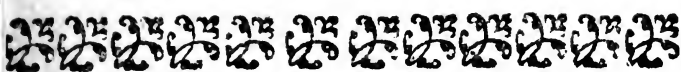
Et si de l'Empereur il souhaite la mort ,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort ;
Voilà quel est le Prince , & je puis dire encore ,
Qu'il est cher à la Cour , que le Peuple l'adore ,
Dès l'enfance affectant une fausse pitié ,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié ;
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares ,
Chaque jour l'Envoyé de ces peuples Barbares ,
L'entretient , le consulte , & près de l'Empereur ,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur :
Ah ! rendons pour la Paix leur projet inutile ,
Que serions-nous tous deux dans un Etat tranquille ?
L'Empereur libre alors de craintes & de soins ,
Estant plus absolu nous écouterait moins ,

En vain de sa tendresse il nous donne des marques,
 Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques,
 Qui d'une égale ardeur cherissent nos pareils,
 Et des plus grands bien-faits achettēt leurs conseils;
 Tandis que le desordre, ou le destin contraire
 Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire !
 Mais après le danger, à l'abry du mal-heur
 Leur ardente amitié perd toute sa chaleur ;
 Nous devenons suspects en cessant d'estre utiles,
 Nos services passez sont de foibles aziles,
 On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux,
 Ce qu'on loüoit jadis est un crime odieux,
 Et l'exil, la prison, que dis-je ? une mort prompte
 Chez la posterité fait passer nôtre honte,
 D'autant plus mal-heureux qu'accablez de douleurs,
 Tout le monde irrité nous refuse des pleurs,
 Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
 Nos maux font le sujet de la publique joye ;
 Que le peuple triomphe, & loin de s'attendrir,
 Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant
 mourir.

LEON.

Oüy, Seigneur, prevenons le retour ordinaire,
 Qui du sort indigné nous montre la colere,
 Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
 Goûter le plein bon-heur d'une profonde paix ;
 Ainsi maîtres de tout nous n'aurons plus de maître,
 Et le fier Andronic... mais je le voy paroître,
 L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.





SCENE III.

ANDRONIC , MARCENE , LEON ,
LEONCE , MARTIAN.

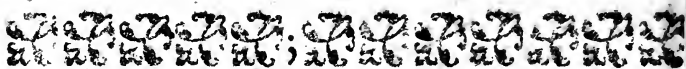
ANDRONIC à *Leonce*.

JE vais leur en parler, ils sont tous deux icy ,
Leonce , vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je deffens la querelle.
Vous dont les seuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur ,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande ,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel ,
Un Peuple mal-heureux & non pas criminel.
Pressez , n'épargnez rien , secondez mon envie ,
Qu'on me laisse partir , que j'aïlle en Bulgarie ,
Des Peuples ébranlez j'assurerais la foy ,
J'en réponds , si l'on veut s'en reposer sur moy.
Songez que vos conseils ont causé ma misere ,
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere ,
En faveur de vos soins , je puis tout oublier ,
Que je m'abaisse, enfin jusqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah ! Seigneur....

C'est assez Il me reste à vous dire
Que je dois estre un jour le maistre de l'Empire.
Laissez-moy.



S C E N E I V.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN

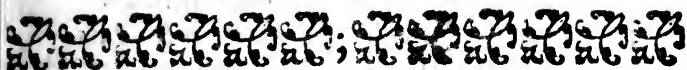
L E O N C E.

Sur l'esperoir d'obtenir vôt're appuy
Seigneur, nous nous flattons...

A N D R O N I C.

Eh que puis-je aujourd'huy
Helas plus malheureux encor que vous ne l'estes,
Rien ne peut reparer les pertes que j'ay faites,
Et vous pouvez un jour dans une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits;
L'Empereur doit icy vous voir & vous entendre,
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre,
Trop heureux si mes soins donnent à vos Etats
Ce repos souhaité dont je ne jouïs pas.

SCENI



SCÈNE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

Seigneur, Leonce encor vous demande audience
Et vous avez daigné m'asseurer....

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter....

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche !
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche ;
Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fût le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,
Quand vôtre illustre Père achevant ses Exploits,
Se vit & la terreur, & l'arbitre des Rois.
Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fût toujours honoré de sa plus tendre estime ;

H

Et ce digne Heros pour ses fameux combats
Choissoit parmy nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux tēps n'est plus, ces Guerriers intrepides
Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides,
Sous des fers odieux leur cœur est abbatu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu ;
Tout se plaint, tout gemit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes ;
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de vôtre part que leurs ordres nous vien-

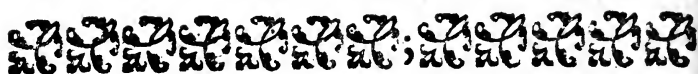
nent ;
Non , vous n'approuvez point leurs sanglants at-

tentats ,
Je diray plus, Seigneur, vous ne les sçavez pas.
Ah, si pour un momēt vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de vôtre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser ,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere ,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere ,
Et qu'à punir bien-tôt avec severité
Ces indignes abus de vôtre autorité ;
Enfin , si l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie ,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels ,
Ils nous ont trop appris à devenir cruels ;
Pour vous ; nous conservons la foy la plus constante.
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante !
Faut-il pour soutenir l'honneur de vôtre rang
Prodiguer tous nos biens, verser tout nôtre sang ?
Faut-il nous exposant aux horreurs de la guerre ,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre ?

Vous nous verrez contents au milieu des deserts,
 Braver pour vous servir tous les perils offerts,
 Et mériter de vous en cherchant à vous plaire
 Les bontés dont jadis nous combla votre Père :
 Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
 Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
 Et les trésors tirer du sein de nos Provinces,
 Rendre ces inhumains plus puissans que nos Princes
 Je l'avouerai, Seigneur, nos Peuples irrités
 S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
 C'est à vous de juger en Prince légitime,
 S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime ;
 Si vous nous condamnez : pleins de respect pour vous,
 Seigneur, sans murmurer nous souffrirons vos coups ;
 Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
 Des perfides auteurs de toutes nos misères,
 Prononcez par vous-même, & ne consultez pas
 De cœurs intéressez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
 Dérober votre teste au plus juste supplice ?
 Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
 Que pour regner enfin j'emprunte votre voix ?
 C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre
 Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre,
 Et si je n'écoulois que mes ressentimens,
 Je ne vous répondrois que par des châtimens ;
 Mais je veux bien encor suspendre ma colère,
 Je verray s'il faut être indulgent ou sévère :
 Allez, je suis instruit de vos prétentions,
 Et vous sçavez bien-tôt mes résolutions.



S C E N E V I.

L'EMPEREUR, ANDRONIC.
MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

Eh bien, parlerez-vous encor pour ces Rebelles,
Prince.

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidelles,
Et malgré vos bontez pour leurs persecuteurs,
Seigneur, vous fremirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur, & les vertus guerrieres
Admira leur valeur, s'aplaudit de leur foy.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'huy ne conclud rien pour
moy.

ANDRONIC.

Eh bien, puis que vôtre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace meritée,
Confiez-moy leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aïlle...

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte ;
De ces lieux pour un temps, souffrez que je m'é-
carte ,
Tout m'en presse , Seigneur , un Peuple que je
 plains ,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains ,
Le desir de calmer les troubles de l'Empire ,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous sortir de Bisance , & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oùy , j'exige de vous cette marque d'amour ,
Me refuserez-vous une premiere grace ?
Seigneur , si le succès répond à mon audace ,
Vous connoîtrez bien-tôt par cet illustre employ
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moy.

L'EMPEREUR.

Je ne sçay que juger d'un discours qui m'étonne ,
A quel bizarre soin vôtre esprit s'abandonne ?
Pourquoy quitter des lieux où tout vous est soumis ,
Pour courir vous jeter parmy nos ennemis ?
Vous estes dans Bisance où ma Cour vous adore ,
Quel étrange projet ! je le repete encore ,

H iij

Pour des Peuples ingrats faut-il vous empressez ?
Prince, consultez-vous, je vous laisse y penser.



SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire,
Hastons, cher Martian, un depart necessaire,
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel desespoir.

MARTIAN.

Eh quoy ! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas,
Changerez-vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez-vous sentir en sortant de Bisance
Des transports moins pressans & plus d'indifference ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos, je n'ose me flatter,
C'en est fait, mes tourmens ne me sçauroient quitter,
Loin de guerir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée ;
Irene est trop charmante, & je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour,

Je la vis , je l'aimay dès sa plus tendre enfance ,
 Cét amour s'est nourry de cinq ans d'esperance ,
 Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'estoient alors ,
 Et je ferois contre-eux d'inutiles efforts ;
 Mais ce feu mal-heureux que je ne puis éteindre
 Peut-estre plus long-têps ne pourroit se contraindre ,
 Je ne puis voir mon Pere avec tranquillité
 Possesseur d'un trésor que j'avois merité ,
 Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene ,
 Il s'élève en mon cœur des sentimens de haine ,
 Que toute ma vertu ne sçauroit étouffer ,
 Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puistriompher ;
 Je sçais tous les égards que je dois à mon Pere ,
 Et le Ciel m'est témoin combien je le révere ,
 Je voudrois faire plus : mais il m'a tout osté
 Son choix.... n'en parlons plus, je suis trop agité ,
 Je ne me connois plus, & je me crains moy-même ,
 Je suis jeune , jaloux , j'ay perdu ce que j'aime ;
 Fuyons , n'exposons point ma tremblante vertu
 Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains , Seigneur : que vôtre destinée
 Par ce funeste amour devient infortunée !
 Sans luy toujours content , reveré , glorieux ,
 En naissant assuré du rang de vos ayeux ,
 Vôtre cœur eût goûté dans une paix profonde
 L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du
 monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ? je suis né pour estre mal-heureux ,
 L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux ;

Eh quoy, pour penetrer l'excès de ma misere,
 Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere?
 L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
 Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang,
 Les plus saints mouvemens que la nature imprime
 Dans son austere cœur passeroient pour un crime,
 Et pour estre né Prince, il ne m'est pas permis,
 D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoy Seigneur

ANDRONIC.

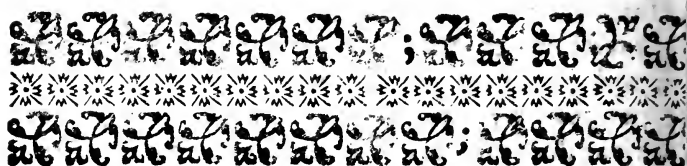
Dans ces lieux mon courage murmure,
 Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure,
 Dès l'enfance charmé des Heros de mon sang
 Je trouve leurs vertus au dessus de leur rang,
 Sur tout de mon ayeul & l'exemple & la gloire
 M'enflâme à tous momens & remplit ma memoire,
 Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché
 Par aucun autre objet n'en peut être arraché,
 Je regarde son sort avec un œil d'envie,
 A ses jours éclatans je compare ma vie,
 Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
 Que de nobles travaux, des succès triomphans,
 Que des murs embrasés, que des Villes surprises,
 Des Peuples asservis, des Provinces conquises,
 Des Rebelles punis, des Rois humiliez,
 Le repos maintenu chez tous ses Alliez,
 Où si jamais le sort démentant son courage
 A ses prosperitez a mêlé quelque outrage,
 Il me paroît plus grand dans son adversité,
 Je le voy triompher du destin irrité,

n tirant de sa cheute une nouvelle gloire,
 force de vertu rapeller la Victoire.
 Moy toûjours renfermé dans ces murs malheureux,
 Occupé jusqu'icy par de frivoles jeux,
 Je ne sçay ny l'employ ny l'ordre d'une armée,
 Que par des traits confus, ou par la renommée,
 Ah! ce seul souvenir plus que tous mes malheurs
 M'irrite, me devore, & m'arrache des pleurs;
 Allons, obeïssons au transport qui me qui me guide,
 Et prenons vers la gloire un essor si rapide,
 Que dans leur nombre un jour mes exploits con-
 fondus

Suffisen à remplir les jours que j'ay perdus.
 Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
 Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene,
 Du dessein que j'ay pris, il l'a faut avertir,
 Va la trouver, dy-luy qu'avant que de partir
 Je demande sur tout à voir l'Imperatrice,
 Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
 Que j'ose m'en flatter; adieu, cours, haste-toy,
 J'attendray ton retour pour disposer de moy.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.



E ne le verray point, non, j'y suis résoluë,

M'osez-vous conseiller cette fatale veuë :

Eudoxe, ignorez-vous son destin & le mien ?

EUDOXE.

Pourquoy luy refuser un moment d'entretien ?

Voulez-vous qu'irrité de vôtre résistance,

Il ne se presse plus de sortir de Bisance ?

Croyez-moy, gardez-vous d'aigrir son desespoir;

Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,

Madame, accordez-luy la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?

Vous qui me dérochant à nos heureux climats
 Dans ces funestes lieux conduisites mes pas ;
 Vous de qui les conseils , le zele & la prudence
 Devroient à tous momens rassurer ma constance ,
 Qui peut-estre succombe à mes mortels ennuis ,
 Voulez-vous m'exposer au peril que je fuis ?

E U D O X E.

Madame , le peril est-il moins redoutable
 A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
 Resolu de vous faire entendre ses adieux ,
 Il vous suivra peut-estre à toute heure, en tous lieux,
 Et voudra pour le moins devoir à la fortune ,
 Le plaisir de vous faire une plainte importune.
 Que dis-je ? croyez-vous que plein de son amour
 Il puisse se refoudre à partir de la Cour.
 On se propose en vain de quitter ce qu'on aime ,
 Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même ,
 Montrez-luy le danger que vous courez tous deux ,
 Qu'on verroit tost ou tard quelque éclat de ses feux.
 Que l'Empereur suivant son penchant ordinaire
 Oubliroit les saints noms & d'époux , & de pere ,
 Et vous perdrait tous deux sur un simple regard
 Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
 Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ,
 Montrez-luy les chemins ou la gloire l'appelle ;
 Sur tout commandez-luy de ne vous voir jamais ,
 Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ,
 Qu'il pense à tous momens que son sort & le vôtre
 Vous doit jusqu'au tombeau separer l'un de l'autre :
 O Ciel que feriez-vous si trompant vôtre espoir ,
 Andronic en ces lieux revenu pour vous voir ,
 Renouvelloit un jour par sa triste presence
 Le souvenir qu'auroit affoibly son absence ?

H vj

Que de nouveaux combats ! que de secrets soupirs ?
 Helas , épargnez- vous ces mortels déplaisirs ;
 Si le Prince une fois vous a promis , Madame ,
 De ne plus traverser le repos de vôtre ame ,
 D'aller loin de vos yeux sans espoir de retour
 Etouffer ou nourrir un mal-heureux amour ,
 Quelque brûlant desir , quelque ardeur qui le presse ,
 Madame , j'en répons , il tiendra sa promesse ;
 Voyez-le , & sans fremir de son destin cruel ,
 Prononcez-luy l'arrest d'un exil eternal.

I R E N E.

Luy pourray-je imposer une loy si funeste ?
 Ah laissez le-moy fuir sans me charger du reste ,
 J'ay causé ses mal-heurs , en causant son amour ,
 Le presseray-je encor de sortir de la Cour ,
 Et d'aller essuyer chez un peuple barbare ,
 Du destin ennemy le caprice bizarre ?
 Que dis-je ? Pensez-vous que dans mon triste cœur ,
 Ma vertu devant luy résiste à ma douleur ?
 Au bruit de ses soupirs... à l'aspect de ses larmes...
 Non , ce seul souvenir me donne trop d'allarmes ,
 Je ne puis m'exposer à ce triste entretien ,
 C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien ;
 C'est trop pour triompher de toute ma constance ,
 Helas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance ;
 Ces lieux , où tout sembloit prévenir mes desirs ,
 Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs ;
 O bien-heureux séjour ! aimable Trebisonde !
 O murs ! où je vivois dans une paix profonde !
 Que n'ay-je en vous perdant , de mes funestes jours ,
 Par une prompte mort vû terminer le cours ?

Je m'éloignay de vous , en ces lieux entraînée
 Par le trompeur espoir d'un heureux hymnée ;
 Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
 Pour jamais avec moy seroit associé ,
 Nos Peres l'ordonnoient , Trebifonde & Bifance ,
 Sur cet illustre hymen confondoient leur esperance ;
 Je venois avec joye en celebrer les nœuds ,
 Le Prince estoit aimable , il estoit amoureux ;
 Vains projets ! vains transports ! esperance inutile !
 J'arrive enfin , à peine entray-je en cette Ville
 Que je me vois livrée en des maux infinis ,
 Il me faut épouser le pere au lieu du fils ,
 Nos destins sont changez : un ordre de mon pere
 Détruit dans un instant le bon-heur que j'espere ,
 En victime d'Etat , contrainte d'obeïr ,
 Pour conserver ma gloire il fallut me trahir.

E U D O X E.

Eh ! pourquoy rappelant vos disgraces passées ,
 Occuper vôt're esprit de ces tristes pensées ?
 Madame , faites-vous un genereux effort ,
 Avec moins de douleur remplissez vôt're sort ,
 Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
 Les déplaisirs secrets

I R E N É.

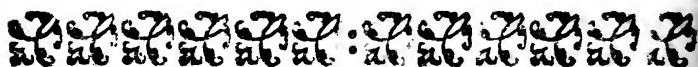
Ah que m'osez-vous dire ?

Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moy ,
 Et mieux suby du sort l'injurieuse loy ?
 Cependant qui jamais eût le sort plus contraire ?
 Observée avec soin par une Cour austere ,
 Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
 Où je n'ay rien des biens que je m'estois promis .

Où sans cesse livrée à ma douleur extrême
 Mon cœur tyrannisé combat contre luy-mesme.
 Que vous diray-je enfin ? où ce cœur mal-heureux
 Est souvent malgré moy moins fort que je ne veux.

E U D O X E.

Redoublez vos efforts , le temps , votre constance
 De vos profonds ennuis vaincront la violence ,
 Et le Prince bien-tost éloigné de vos yeux
 Vous pourrez



SCENE II.

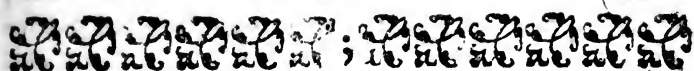
I R E N E , U D O X E , N A R C E E.

N A R C E E.

ANdronic s'avance vers ces lieux,
 Il vous cherche , Madame.

I R E N E.

Ah ! je n'ose l'attendre ;
 Eudoxe , vous pouvez luy parler & l'entendre ,
 Voyez-le , dites-luy qu'en l'état où je suis ,
 Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.



SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE,
NARCE'E.

ANDRONIC.

VOus me fuyez, Madame? ah Ciel quelle injustice!

Quoy, de tous mes mal-heurs vous rendez-vous complice?

Helas! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince? & que pourrez-vous dire?

Méprisez-vous les loix que je vous fais prescrire?

Quel est votre dessein de venir en ces lieux

Me faire malgré moy recevoir vos adieux?

Puisque vous estes prest à sortir de Bisance,

N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?

Avez-vous oublié qu'un serment solennel,

Nous impose à tous deux un silence éternel?

Qu'il n'est plus entre-nous d'entretien legitime,

Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime,

Que sans cesse attentive à remplir mon devoir,

Je mets tout mon bon-heur à ne vous plus revoir,

Et quels que sont les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plain-
dre ?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juste Ciel ! de quoy m'accusez-vous ?
Madame, qu'ay-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui
m'accable !

Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah de vôtre repos plus jaloux que vous-même,
J'ay soin de m'exiler, parce que je vous aime ;
Pardonnez-moy ce mot pour la dernière fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix,
Qu'en vain à me bannir vous estiez résoluë,
Puisque déjà mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foy,
Madame, vous vivez pour un autre que moy,
Quoy que toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous sçavez si mes yeux ont parlé de ma flâme,
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir,
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence,
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence,
Je sçay tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même Ciel nous osions respirer ;
Je sçais enfin, je sçais tout ce que pourront dire,
Vos ennemis, les miens, peut-estre tout l'Empire,
Ils ont sçeu mon amour, & doivent présumer
Que qui vous aime un jour, doit toujours vous
aimer,

Peut estre oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre ?
Sauvons de leur soupçons & ma gloire & la vôtre,

Je cherche à m'éloigner , vous pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur ,
Heureux si par vos soins mon attente est remplie ;
J'iray des revoltez appaiser la furie ,
Ils me veulent pour Chef , & je ne doute pas
Que je ne sois bien-tôt maître dans leurs Etats ,
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête ,
Ils n'entreprennent tout , si je marche à leur teste ,
Je viens donc vous offrir leurs armes , mon pouvoir ,
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir ,
Qui me fait étouffer une âme si belle ,
Ne sçauroit pour le moins s'offenser de mon zele ,
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux ,
Il permet à mon bras de combattre pour vous ,
Et si jamais ce bras vous estoit nécessaire ,
Ou pour aller servir l'Empereur vôtre pere ,
Ou pour faire perir , ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la presence y peut blesser vos yeux ;
Appellez-moy , Madame , & je pourray tout faire ,
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire ;
A vous donner mon sang , je borne mon bon-heur ,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

I R E N E.

En vain vous me flattez de ces fameux services ,
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices ,
Quand vous aurez quittez ce funeste séjour ,
Qu'aurois-je à craindre encor Prince , dans cette
Cour !

Hélas ! j'y verray tout avec indifférence ,
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance ,
Accoutumer mon cœur trop souvent mutiné ,
A cherir un époux que le Ciel m'a donné ,
Obeïr à ses loix , ne songer qu'à luy plaire ,
Me sacrifier toute à mon devoir severe ,

Soulager les Sujets qui vivent sous ma loy,
 Voila jusqu'à la mort quel sera mon employ.
 J'avouïray cependant, & je le puis sans crime,
 Que vous aurez touïjours ma plus parfaite estime,
 Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
 Je joindray mon suffrage à la commune voix,
 Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine,
 C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine,
 Et de vôtre grand nom cent Monarque jaloux,
 Justifier le choix que j'avois fait de vous ;
 Après cela partez. A vôtre exil fidelle
 Ne revenez jamais que je ne vous rappelle,
 Faites-vous un bon-heur sous de nouveaux climats,
 Qu'au lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il temps ? ce bon-heur dont vous flattez mon
 ame,

Helas ! en vous perdant je l'ay perdu, Madame,
 Et je n'en connois plus où je puisse aspirer,
 Cette perte est un coup qu'on ne peut reparer,
 Si quelque soin encore occupe mon courage,
 C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
 D'apprendre à l'Univers par quelque illustre effort,
 Qu'un cœur comme le mien merite un autre sort,
 Et payant de mon sang ma premiere victoire,
 D'élever de mes maux un triomphe à ma gloire.

Vous cependant, Madame, oubliez mes mal-heurs
 Et tandis que nourry de sôûpirs & de pleurs,
 Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
 Regnez, &

I R E N E.

Croyez-vous ma constance si ferme ?

Ce reproche cruel plus que tous vos regrets
 Étonne mon courage & confond mes projets :
 Ah ! Prince pensez-vous qu'insensible , inhumaine ,
 Mes yeux sans s'émouvoir regardent vôtre peine ?
 Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux
 Vous soyez seul à plaindre & le seul mal-heureux ?
 Mais que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue ?
 Ah ! pourquoy veniez-vous chercher encor ma veue ?
 Partez , Prince , c'est trop prolonger vos adieux.

E U D O X E.

Ah ! Madame , je voy l'Empereur en ces lieux.



S C E N E IV.

L'EMPEREUR , ANDRONIC ,
 IRENE , EUDOXE , LEON ,
 M A R C E N E.

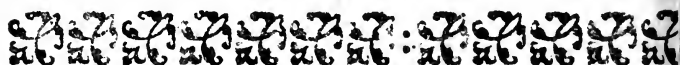
L'EMPEREUR.

M Adame , quel étoit son discours & le vôtre ?
 Mon abord impréveu vous trouble l'un &
 l'autre ,
 Je le voy , tous vos soins ne le peuvent cacher.

I R E N E.

Andronic jusqu'icy m'étoit venu chercher ;

Seigneur , il a jugé mon secours nécessaire
 Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere ,
 Il vient de me presser de vous parler pour luy ,
 Chaque moment qu'il perd augmente son ennuy ;
 Laissez un libre cours à son ardeur guerriere ,
 Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere ,
 Je fais ce que je puis Prince , vous l'entendez ,
 Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez ?



S C E N E V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC
 LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUoy , Prince , vous cedez à vôtre impatience
 Vous estes resolu d'abandonner Bisance ?
 Vous me faites encor presser d'y consentir ?

ANDRONIC.

Oüy, Seigneur , & déjà je brûle de partir ,
 Je ne puis resister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gésne ,
 Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein ,
 Prince , ne fut jamais entré dans vôtre sein ;
 Je vous ay dit tantôt moins en maître qu'en pere
 Que jen'approuvois point ce départ téméraire ;

en estoit trop , je croy pour vous persuader ,
que vous m'offenseriez à le demander ;
mais puisque malgré moy , puisque sans complai-
sance ,
vous me parlez encor d'un projet qui m'offense ,
je vous étonnez pas de mon juste refus.

A N D R O N I C.

h ! Seigneur voulez-vous. . . .

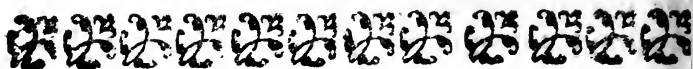
L' E M P E R E U R.

Ne me répliquez plus ,
ongez à m'obeir d'une ame plus soumise ,
dans un profond oubly laissons cette entreprise ,
et ne fomentez point des soupçons dangereux
dont nous pourrions un jour nous repentir tous
deux.

A N D R O N I C.

h bien , Seigneur, je sorts ; mais c'est trop me con-
traindre ,
dans l'état où je suis , je ne sçaurois plus feindre ,
et d'un si dur refus les perfides auteurs ,
Me pourroient bien un jour payer tous mes mal-
heurs.





SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle temerité, quel discours, quelle audace;
A mes yeux !

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace,
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous;
Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arreste
A faire sur nous seuls éclatter la tempeste ?
Que je prévoiy des maux pour nos fils malheureux !
Qu'Andronic leur prepare un destin rigoureux !

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils, s'il faut servir le pere ;
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier,
Son ame d'un refus eût esté moins surprise,
S'il n'eût point medité quelque grande entreprise,
Iroit-il donc chercher des peuples revoltez
S'il ne vouloit servir leurs infidelitez ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre-elle exercer sa furie ?
Et peut-estre va-t'il par Leonce engagé,
Desobeïr encore, & partir sans congé ?

L'EMPEREUR.

luy partir sans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'aprehende,
C'est le seul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux,
Les Bulgares armez contre vôtre puissance,
Seront bien-tôt remis sous vôtre obeïssance;
Mais qu'il vous causeront & de peine & d'ennuy,
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que luy;
S'ils peuvent désormais braver vôtre colere,
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier par tout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de vôtre Successeur.

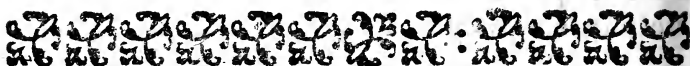
LEON.

Helas ! en quel excès pourra-t'il se répandre
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre,
Mécontant & suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déjà si fiers ?
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-estre viendra-t'il l'établir dans Bisance :
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le louë,
Va jusqu'à présumer que le Ciel les avouë ;
Il croit executer tout ce qu'il entreprend ,
Il n'est plus de dessein qui luy semble trop grand ,

Remply de confiance, il court, triomphe, immole,
 Pour luy le sort se fixe, & la victoire vole;
 Il gagne des Soldats & l'estime, & le cœur,
 Les Peuples à son nom sont glacez de terreur;
 Ainsi gardant sur tout un Empire suprême,
 Tout l'honneur ou le fuit, tout le redoute ou l'aime,
 Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux,
 Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez ! mais prevenons sa fuite,
 Sans cesse de plus près éclairons sa conduite,
 Veillez sur tous ses pas & redoublez vos soins,
 Placez autour de luy de fideles témoins;
 Enfin dans ce départ tâchons de le surprendre,
 Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
 Allez.



SCENE VII.

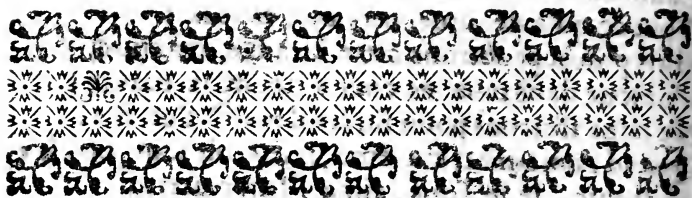
L'EMPEREUR *seul.*

CE n'est pas tout. Dans ce fatal moment
 Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement,
 Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne !
 Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene ?
 Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils ?
 Que dis-je ? ils se parloient quand je les ay surpris ;
 J'ay remarqué leur trouble en me voyant paroître,
 O Ciel ! quelle terreur ! je me trompe peut-estre,
 Chassons

Chassons cette pensée, épargnons à nos yeux
 Tout ce qu'à de cruel cet objet odieux :
 Mais plutôt penétons cette étrange aventure,
 L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature ;
 Ne nous assûrons point sur les devoirs d'un fils,
 Quand l'amour est extrême, il se croit tout permis :
 Andronic, je le sçais, aima l'Imperatrice,
 Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
 Ce feu dont il brûloit peut n'estre pas éteint,
 Et peut-estre qu'Irene & l'écoute, & le plaint :
 Ah ! si je le croyois....un châtiment severe....
 Allons, dévelopons ce funeste mystere ;
 Ils se cachent en vain, & pour tout deviner,
 C'est assez que mon cœur commence à soupçonner ;
 Ne differons donc plus, & si je voye le crime,
 Punissons sans songer si j'aime la victime.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.



EIGNEUR, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus.
Martian, tes discours sont icy superflus ;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoy ! ne sçauriez-vous un moment me contraindre ?

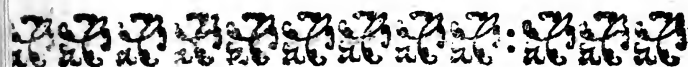
Moderez vos transports, est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-estre on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?
Est-il prest ? qu'a-t'il dit ? & quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir ;
Mais il vient.



SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon espoir
A des maux éternels la fortune me livre ;
Amy , je suis perdu , si je ne puis vous suivre ,
L'Empereur avec vous me défend de partir ,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut rallentir ,
Si je puis par vos soins assurer ma retraite ,
Mes souhaits sont remplis mon ame est satisfaite ;
Parlez , sortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable espoir peut-il m'estre permis ?

LEONCE.

Oüy, Seigneur , tout est prêt , vous n'avez qu'à me
suivre ,
Allons , que pour jamais la fuite vous délivre ,

Des chagrins , des perils qui menacent vos jours ,
 De nos peuples armez acceptez le secours ,
 Ils ne veulent que vous : à l'envy l'un de l'autre
 Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre ;
 Brisez un joug fatal , & que vos premiers coups
 Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous ,

ANDRONIC.

Non , ne balançons plus , par trop de violence
 On a poussé mon cœur , & lassé ma constance ,
 Ouvrons des yeux enfin trop long-temps abusez ,
 Rendons à nôtre tour les maux qu'on m'a causez .

LEONCE.

Vangez - vous , vangez-nous , nos peuples vous
 attendent ,
 Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent ,
 Vous avez en vos mains le projet arrêté
 Comme un gage certain de leur fidélité ;
 Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
 Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquêtes,
 Fideles à leur Chef , patiens à souffrir ,
 Et toujours résolus de vaincre ou de mourir ;
 Courez les commander , & tentez la fortune ,
 Mais sur tout bannissez une crainte importune ,
 En livrant votre bras à ces nobles efforts
 Prenez soin de fermer votre cœur aux remords ;
 Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
 Si l'exacte équité la blâme , ou l'autorise ;
 Entrez dans la carrière , & sans vous arrêter
 Au degré le plus haut , hâtez-vous de monter ;
 Ces scrupuleux devoirs , & ces égards severes ,
 Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires .

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher
 Sur les pas des Heros ne doit jamais marcher,
 Les hommes destinez à gouverner la Terre,
 A traîner avec eux la terreur & la guerre,
 Loin de porter un cœur de remords combattu
 Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

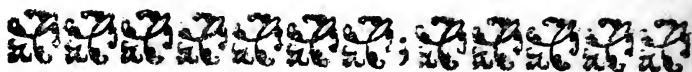
ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, amy, quel party dois-je prendre?

LEONCE.

Martian est instruit, & je cours vous attendre;
 D'abord que l'Empereur congediant sa Cour
 Se sera retiré pour attendre le jour;
 Martian sur mes pas, soigneux de vous conduire
 Assurera la fuite où votre cœur aspire;
 J'ay dans tous les chemins par où vous passerez
 De fideles amis, & des cœurs assurez,
 Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
 Fourniront les moyens d'une prompte retraite;
 Hâtez-vous donc, Seigneur, moy sans plus differer
 A remplir vos desirs, je vais tout preparer.





SCENE IV.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait , Seigneur , & malgré ma priere

Vous suivez les transports d'une aveugle colere !
 Il n'est rien deormais qui vous puisse arrester ,
 Dans quels affreux perils vous courez-vous jeter ?
 Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene ?
 J'en fremis , vous cherchez vôt're perte certaine ;
 Non , l'Empereur en vous ne verra plus son fils ,
 Et vous estes perdu si vous estes surpris ;
 Ne calmez-vous point cette ardeur indiscrete.

ANDRONIC.

Ah ! cruel , oses-tu condamner ma retraite ?
 Laisse , laisse-moy fuir , est-il quelque séjour
 Plus à craindre pour moy que cette affreuse Cour ?
 Je sçay dans mon projet quels malheurs je m'aprête,
 Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma teste ,
 Qu'aujourd'huy decouvert je periray demain ;
 Que mon sang , que l'Etat me deffendront en vain ;
 Mais mon destin le veut il faut que j'obeïsse ,
 Eh que voudrois-tu donc , Martian , que je fisse ?
 Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
 La rigueur de mon sort , mes craintes , mes tourmens ?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore ,
 Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre
 Dont l'injuste pouvoir à me nuire obstiné
 Me rend presque odieux le sang dont je suis né ,
 Malgré tant de raisons , malgré tant de contrainte
 Laissey-je un seul moment échaper quelque plainte,
 J'étouffe mes soupirs , j'étouffe mes regrets ,
 Je ne punis que moy des maux que l'on m'a faits ,
 Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie
 D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie :
 Enfin lassé de voir des objets si cruels ,
 Pour m'épargner des coups , ou des vœux criminels ,
 Moins soigneux de mes jours que de mon innocence
 Je demande par grace à partir de Bisance ,
 Et d'aller exercer mon courage & mon bras
 A soumettre , à calmer de rebelles Etats ;
 On me refuse encor l'employ que je demande ,
 On soupçonne ma foy , je voy qu'on m'aprehende ,
 On m'impute à forfait le soin de m'éloigner ,
 On me croit dévoré de l'ardeur de regner ,
 Et tout prest de tenter par un orgueil extrême ,
 Ce que je n'ay point fait en perdant ce que j'aime
 Sur ces fausses raisons on me retient icy ,
 Je voy contre mes pleurs qu'un pere est endurcy ,
 Je voy mes ennemis triompher de ma peine ,
 On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne ,
 On veut me voir souffrir , & mes persecuteurs
 Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur....

Je ne puis t'écouter davantage,
 Je me livre aux transports de ma secrète rage,
 Plus de conseils, il faut m'éloigner ou perir,
 Dans le champ qui m'attend je brûle de courir,
 C'est nourrir trop long-temps une douleur timide,
 Je veux que désormais la colere me guide;
 Pour faire hautement repentir l'Empereur
 D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
 Mais déjà dans ces lieux regne un profond silence,
 Cours, hâte-toy, réponds à mon impatience;
 Observe le moment où nous pourrons partir,
 Et quand il sera temps revien m'en avertir.



S C E N E I V.

ANDRONIC *seul.*

ENfin dans un instant ma fortune cruelle,
 Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
 Si le Ciel favorable aux vœux que je luy fais
 Approuve ma retraite, & soutient mes projets.
 O vous, dont si long-temps j'ay chery la presence,
 Lieux à mes vœux si doux, sacrez murs de Balance,
 Palais de mes ayeux où je receus le jour,
 Je me prive à jamais de vôtre heureux séjour,
 Je fuis; mais en partant mon amour vous confie
 Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie;
 Heureux dans vôtre sein de pouvoir l'enfermer,
 Je l'aime, je l'adore, & ne l'ose nommer,

Pour luy plaire , à l'ennuy redoublez tous vos charmes ,

Voyez couler ses jours sans trouble , sans allarmes ,
Et le Ciel sur moy seul épuisant ses rigueurs ,
Puissez-vous n'estre plus les témoins de ses pleurs.
Enfin



SCENE V.

ANDRONIC , MARTIAN.

MARTIAN.

Venez, Seigneur, l'heure nous favorise.
Partez

ANDRONIC.

Allons. O Ciel conduis nôtre entreprise!
Pussions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient, l'Empereur se presente à mes yeux,
Serois-je découvert ?





S C E N E V I.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE,
ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR,
CRISPE, GELAS, Gardes.

L'EMPEREUR.

Gardes , qu'on les saisisse.

A N D R O N I C .

Ah ! du moins par ma mort prevenons sa justice ,
*Il se veut tuer ,
en le desarme.*

L'EMPEREUR.

Mais Princee , songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

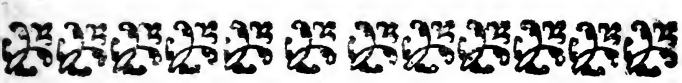
A N D R O N I C .

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de feindre ?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir
M'auroit-on arrêté quand je croiyois partir ?
Oüy ; je suis criminel , vous connoissez mon crime ,
Je voulois à vos coups dérober la victime ,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons ,
Vous épargner le soin de chercher des raisons ;

Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?
Qu'on l'oste de mes yeux , qu'on le garde avec soin ,
Et qu'on fasse expirer au milieu des suplices
Leonce & Martian ses mal-heureux complices ;
Vous, Leon, hâtez-vous, & sans perdre un moment
Suivez le Prince , allez , cherchez exactement ,
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime ,
Et rendre contre luy ma fureur legitime.



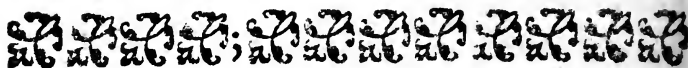
SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE , Gardes.

MARCENE.

Vous l'avez vû, Seigneur , sans nous, sans nos
avis ,
Le perfide Leonce emmenoit vôtre fils ,
Ils s'éloignoient tous deux ; & ce Palais tranquile
Sembloit leur assurer une fuite facile ;
Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus près
A connu leur dessein , & veu tous leurs apprêts ,
Il m'a tout dit, nos soins ont prévenu leur fuite ,
Et de leurs attentats la déplorable suite ;

Par là , n'en doutez point , des peuples revoltez
 Les projets sont trahis , les transports arrestez ;
 Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.



S C E N E V I I I.

L'EMPEREUR , I R E N E , EUDOXE ,
 N A R C E ' E , MARCENE , Gardes.

I R E N E.

QU'ay-ie entendu , Seigneur ? quel bruit quelles
 allarmes ,
 Quel danger impréveu ? quel dessein odieux
 Trouble vôtres repos , vous attire en ces lieux ?
 Tremblante pour vos jours , inquiète , éperdue ,
 Je vous cherche , je cours , rien ne s'offre à ma veüe ,
 Que des pleurs , des soupirs , que des yeux consternez ,
 Des Soldats interdits , des Gardes étonnez ,
 Qui cause dans la Cour ce changement terrible ?

L'EMPEREUR.

Madame , à mes perils vous estes trop sensible ,
 Je les ay détourné , ne craignez rien pour moy ,
 Je puis punir un fils qui me manque de foy ,

I R E N E.

Quoy , Seigneur . . .

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere
 Couroit insolemment s'armer contre son pere ,
 Et malgré ma défense abandonnant ces lieux ,
 Suivre des revoltez les transports furieux ; . .

Mais le Ciel qui toujours me conduit & me guide
A trompé les desseins de ce Prince perfide,
Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix ;
Il est en mon pouvoir , & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple memorable :

I R E N E.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein ?
Seigneur , & seriez-vous à ce point inhumain ?

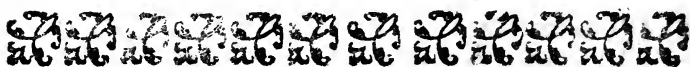
L'EMPEREUR.

Madame....

I R E N E.

A cet excès pousser votre colere ?
Quelle horreur... pardonnez à mon discours sincere ;
Je crains pour vous, Seigneur, l'infailible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour
Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes ;
Je crains pour vous la hôte, & les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux ;
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un eternal supplice ,
La haine se répand sur celui qui punit ,
L'amour & la pitié sur celui qui perit ,
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu meriter qu'ils ayent esté fidelles.
Peut-estre j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'à prevenir un repentir vengeur ,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

Madame , c'est assez , j'auray soin de ma gloire ,
 Je voy ce que pretend le zele officieux
 Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ,
 Je connois vôt're cœur , je sçay tout ce qu'il pense ;
 Allons , ne doutez point de ma reconnoissance.



S C E N E IX.

MARCENE *seul.*

ENfin le Prince est près de perir aujourd'huy ,
 Aigrirons-nous encor l'Empereur contre luy ?
 Où faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?
 Ah ! prenons sans effroy l'occasion offerte ,
 Il nous a menacez , il nous perdroit un jour ,
 N'attendons point du sort ce funeste retour.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEON, ASPAR.

LEON.



Où, c'est vous que je cherche, & je viens vous instruire

D'un ordre nécessaire au salut de l'Empire,

L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prest pour luy plaire à tout sacrifier,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déjà veu la lettre

Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre,

Vous sçavez que celui qui l'avoit entrepris

S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris,

Cependant l'Empereur veut que son fils la voye,

Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoye,

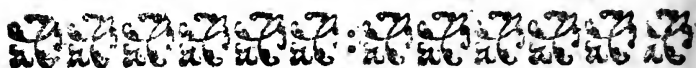
Faites le rendre au Prince, & trompez-le si bien

Que de cét artifice, il ne soupçonne rien.

Seigneur, reposez-vous sur la foy de mon zele.

LEON.

Mais sur tout employez un ministre fidelle ,
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez ,
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.



SCENE II.

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous feray connoître
Qu'Aspar quâd il choisit, ne choisit point un traître;
Mais je vois Andronic , il porte icy ses pas.



SCENE III.

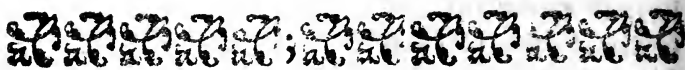
ANDRONIC , ASPAR , Gardes.

ANDRONIC.

Q U'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

Dessains mal concertez , mal-heureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'esperance ,
Douces illusions de mes esprits charmez ,
Projets évanouis aussi-tôt que formez ,

Ne m'entretenez plus de vos vaines chimères ,
 Et laissez-moy sans vous contempler mes misères
 O Ciel ! dans quel état me trouvoy-je réduit ?
 Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit ,
 Sans amis , sans secours , dans ce moment funeste ,
 A quoy dois-je m'attendre , & quel espoir me reste ?
 Leonce & Martian que déjà l'Empereur
 Vient de sacrifier à sa prompte fureur ,
 De moment en moment ma garde redoublée ,
 Le noir pressentiment dont mon ame est troublée ,
 Mille tristes objets me font imaginer
 Où ces commencemens doivent se terminer :
 Oüy , je n'en doute plus , on m'a juré ma perte ,
 Puisque de mes desseins la trame est découverte ,
 Je suis trahy , je meurs , & la rigueur du sort
 Dans les ombres du crime envelope ma mort.
 Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse ,
 Mais aussi , qu'il se juge , & se fasse justice ,
 Qu'il songe à nos destins , & lequel de nous deux
 Est le plus criminel , ou le plus mal-heureux....
 Emporté par le feu d'un imprudent courage
 Je forme un vain projet , je me livre à ma rage ,
 Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter ,
 Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
 Mon pere... mais que dis-je ? il refuse de l'estre ,
 A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
 Il m'oste ma maîtresse , & l'empire & le jour ,
 Voilà tous les presens que m'a fait son amour.
 Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse ,
 Rien ne desarmeroit sa fureur vengeresse ,
 Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir ,
 Mes jours ne valent pas qu'il m'en couste un soupir ;
 Mais que veut-on de moy ?



SCENE IV.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

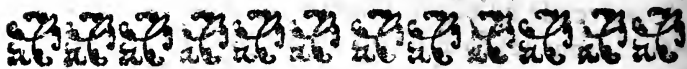
Seigneur, c'est une lettre,
 Qu'en secret dans vos mains j'ay promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire ? & ne puis-je sçavoir...

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ay fait mon devoir.



SCENE V.

ANDRONIC *seul.*

Est-il quelque remede au mal-heur qui m'accable ?

Le Ciel me jette-t'il un regard favorable ?

Qui peut-estre touché de mon sort inhumain ?
Lisons. Je ne sçauois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ay-je porté la veüe,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue,
Je ne sçais quel présage, & quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentoïis pas.

Il lit.

*Par un dernier effort appeaisez vostre pere,
Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver.
Assûrez une vie à l'Etat necessaire,
Et songez qu'en mourant....je ne puis achever.*

Après avoir lû.

O bonté sans exemple, adorable Princesse !
Quoy pour mes jours encor vôtre cœur s'intéresse ?
Oüy, je n'en doute plus, mon cœur est éclaircy,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi,
Je connois vôtre voix, il me semble l'entendre,
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?
Abandonné de tous....ah Prince trop heureux,
Par où merites-tu des soins si genereux ?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere,
Quels bien-faits me vaudroient autant que sa colere ?
Irene, de vos vœux je me fais une loy,
Vous voulez que je vive, & c'est assez pour moy :
A vos moindres desirs je suis prest à me rendre :
Mais hélas ! l'Empereur voudra-t'il bien m'entendre ?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hazarder,
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit ceder ;
Refous-toy donc, mon cœur, à cette violence,
Surmonte ton orgueil, quoy que sans esperance,
Princesse, recevez ce gage de ma foy,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moy :

Mais après cét effort craignez d'en faire d'autres,
 Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres.
 Ne tentez plus pour moy de dangereux secours,
 Et laissez à mon sort son déplorable cours.
 Hola, Gardes, quelqu'un.



SCENE VI.

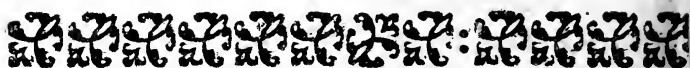
ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sçachez si je pourrois entretenir mon pere?
 Si suspendant le cours de son ressentiment,
 Il daigneroit encor m'écouter un moment?

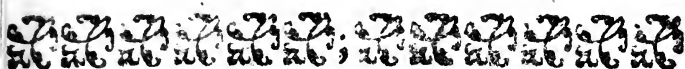


SCENE VII.

ANDRONIC *seul.*

Que vay-je faire? ô Ciel! quelle triste entreveuë?
 Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa veuë?
 Je vais donc lâchement implorer la bonté
 D'un Pere qui me traite avec indignité?

Qui ne me fit jamais ny caresse, ny grace,
 Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,
 Qui fermant toute entrée à l'amour paternel,
 Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel,
 Pourray-je seulement soutenir sa presence ?
 Il ne me répondra qu'avec un froid silence,
 Son front ne m'offrira qu'un severe dédain,
 J'auray le déplaisir de m'abaisser en vain :
 Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
 Plus douloureux pour moy qu'un si dur sacrifice ?
 O rigoureuse loy d'un ascendant vainqueur ?
 Quels terribles assauts tu livres à mon cœur ?



SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

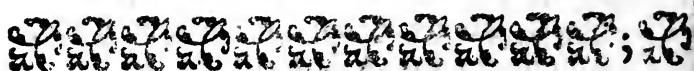
P Reparez-vous, Seigneur, vostre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roy. Quel combat ? quel reproche ?

Je sens plus que jamais mon cœur se revolter.





SCENE IX.

L'EMPEREUR , ANDRONIC.
ASPAR.

L'EMPEREUR.

Qu'on nous laisse. A mes pieds viendra-t'il se
jetter ?

ANDRONIC.

Par où commenceray-je , & qu'est-ce que j'espere ?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obeïssons , & ne balançons plus :
Vous me voyez , Seigneur , interdit & confus....

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moy, Prince, quelle esperance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma presence ?

ANDRONIC.

Ah ! loin de m'accabler , Seigneur , r'assurez-moy,
Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroy,

Mon courage abattu , succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vostre a-t'il tant de foiblesse ?

A N D R O N I C.

Souvenez-vous , Seigneur, que je suis vostre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

A N D R O N I C.

Le croyez-vous , Seigneur ? Ah Ciel ! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

A N D R O N I C.

Que je suis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

A N D R O N I C.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel ?
Serez-vous pour un fils inflexible & sévère ?

Avez-vous donc esté plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Eh quoy c'en est donc fait ? Il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de vostre fils ?
Et cependant hélas ! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste ;
Oùy, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ay reçus de vous,
J'ose dans vostre cœur avec cette deffence
Me promettre toujourns un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux,
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux.
Ingrat, & sans fremir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un
traître.

ANDRONIC.

Seigneur.....

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons,
Nous avons découvert toutes vos trahisons ;
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie,
Soulevez contre moy toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois signalez vostre bras.
D'autres crimes encore.....

ANDRONIC.

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas ,
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoy se rendre le Chef d'un peuple temeraire ,
Traiter secrettement avec des revoltez ,
Sont-ce là , dites-moy , des crimes inventez ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude ?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude ,
Bien-tost en ta faveur je sçaurois m'abuser ,
Et je te deffendrois au lieu de t'accuser ;
Mais de ta propre main j'ay vû le sein parjure ,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature :
A quoy tendroient enfin ces perfides traitez ,
Ces aziles offerts , ces secours acceptez ,
Ces sermens mutuels , cette coupable ligue ,
Qu'au Trône où des long-temps un pere fatigue ?
Répons-moy , si tu peux ? As-tu quelques raisons ?
Ou plutôt , sont-ce là toutes tes trahisons ?
Parle ; ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non , Seigneur , je ne puis ou n'ose vous répondre ,
Je suis moins criminel que je le ne parais ,
Et vous ne sçavez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoy ?

K

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
 Pourroit justifier le dessein de ma fuite,
 Sous le joug importun de leurs severes loix,
 Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois,
 Et l'on doit imputer dans un jeune courage
 De tels égaremens aux foiblesses de l'âge ;
 Mais je ne veux devoir ma deffense qu'à vous :
 Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
 Vostre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
 Quoy loin de m'écouter vous détournez la veüe ?
 Vostre cœur se refuse aux tendres mouvemens,
 Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?
 Regardez-moy , Seigneur , avec des yeux de pere ;
 Mais hélas ! je ne fais qu'aigrir vostre colere.

L'EMPEREUR.

Prince , n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non , d'en avoir tant dit je suis mesme confus :
 Ah ! ce n'est point l'horreur d'un coup qui me menace
 Qui m'a fait mandier une honteuse grace,
 Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
 Après tant de rigueurs un traitement plus doux ;
 Je sçay trop que pour moy vous estes insensible,
 Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible :
 Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort . . .

L'EMPEREUR.

C'est assez , je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort ,

Hâtez le coup fatal d'une lente justice,
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bien-tost de honte & de regret,
De m'estre à vos genoux abaissé sans effet.



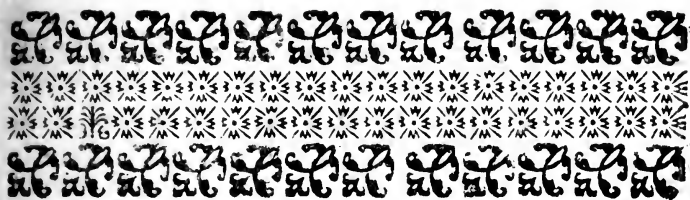
S C E N E X.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence?
C'est trop en sa faveur me faire violence,
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclaircy, l'Imperatrice l'aime:
Non, non, ce ne peut estre une autre qu'elle-même;
Elle a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Elle remblante pour ses jours à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hazardé pour ce fils temeraire,
Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahy;
D'autres loix enfin auroit-il obéi?
Et n'eût esté l'espoir de plaire à ce qu'il aime
Ce fust-il jamais fait cet effort sur luy-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié?
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié,
Il ayvü jusqu'à mes pieds ce superbe courage,
Il se des respects forcez desavouier l'hommage;
Il n'a pü soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahy la fierté de son cœur.
Sans quel temps? au moment que malgré ma colere
Ce traître me faisoit sentir que j'estois pere,

Que toute ma fureur m'alloit abandonner :
Que ſçay-je ? quand mon cœur eût pû luy pardonner
Que cette lettre entre-eux marque d'intelligence ?
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence ,
Traîtres : Mais par quel charme ont-ils pû m'ébloûir
Comment ont-ils oſé ſonger à me trahir ?
Moy , qui par tant de ſoins & de perſeverance
De penetrer les cœurs poſſede la ſcience ,
Qui par l'art que j'employe à cacher mes projets ,
Connois tous les chemins , tous les détours ſecrets ,
Qui par ma politique & mon adreſſe à feindre
Force tous mes voiſins , tous les Rois à me craindre ,
Dans mon propre Palais , au milieu de ma Cour ,
Je me vois le joiët d'un temeraire amour ,
Deux perfides ſans art , & ſans experience ,
Aveuglant ma raiſon , & trompant ma prudence ,
Démentent par des feux mortels à mon honneur ,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Hélas ! ils m'abuiſoient ſans peine & ſans étude ,
Je n'avois de leur part aucune inquietude ,
Mon cœur de noirs ſoupçons n'eſtoit point combattu ,
Et dormoit ſur la foy de leur fauſſe vertu.
O malheureux époux ! ô déplorable pere !
Où dois-tu t'arreſter ? où porter ta colere ?
Leur juſte chaſtiment ne peut eſtre trop prompt ,
Dans leur perfide ſang étouffons cet affront ;
Mais ſur tout ménageons leur mort avec prudence
Par des chemins divers achevons ma vengeance ,
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat ,
Condamnons Andronic en criminel d'Eſtat ;
Par un effort ſecret perdons l'Imperatrice ,
Et caehons à la fois ſon crime , & ſon ſupplice.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ANDRONIC *seul.*

E R A Y-je encor long-temps dans cet
état cruel ?

Pourquoy laisse-t'on vivre un Prince
criminel ?

Cette lenteur funeste , & cette in-
certitude.

M'ont déjà fait souffrir un supplice trop rude ,
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheu-
reux ,

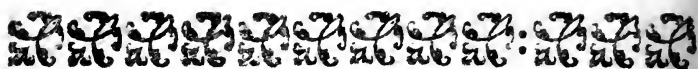
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ay pour eux.
Viendra-t'on ? L'Empereur après nôtre entreveuë ,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë ?

Si par mes attentats il se croit outragé ,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vengé.
Que je souffre ! Je cede à mon impatience ;

Ciel , qui vois mes combats , redouble ma constance ,
Je ne puis résister à tout ce que je sens ,

Mais enfin voicy l'ordre , & la mort que j'attens.

K iij.



S C E N E II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS,
CRISPE.

ASPAR.

Seigneur . . .

ANDRONIC.

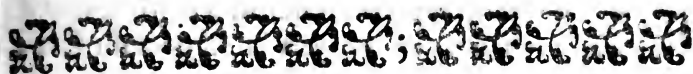
Je vous entens , on veut que je perisse ,
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir vostre supplice ,
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend ,
Je le croyois moins tendre , & mon crime trop grand ,
Je n'abuseray point enfin de cette grace ,
Et le coup de bien près va suivre la menace :
Qu'on me prepare un bain : quand il faudra partir
Vous me trouverez prest , revenez m'avertir.



SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

M Ais hélas ! quel transport , quel mouvement
me presse ?

Quel'on me donne un siege ; * il suffit, qu'on me laisse.
Sortez donc , à mes yeux n'offrez point vos douleurs :
Que servent à mes maux les soupirs , & les pleurs ?

* Crispe luy donne un siege.



SCENE IV.

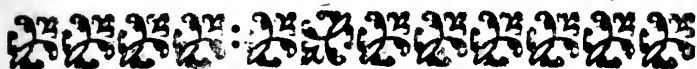
ANDRONIC *seul.*

I L est temps de s'armer d'une noble constance ;
Où se termine , hélas ! toute mon esperance ?
Sorty du plus beau sang qu'adore l'Univers ,
Maistre dès le berceau de cent Peuples divers ,
Quand je croy m'affranchir de l'affreux esclavage ,
Dont le joug si long-temps fit gémir mon courage ,
Quand les biens , les honneurs , la gloire , les
plaisirs

Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs ,

Je meurs , & dans le cours de mes jeunes années ,
Je voy d'un coup fatal trancher mes destinées .
Mais quoy toujours en proye à la rigueur du sort ,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort ;
Il est à mon repos un si puissant obstacle ,
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle ,
Et tant que je vivrois , brûlé des mesmes feux ,
Je serois criminel , ou serois malheureux ;
Furieux sans effet , Amant sans esperance ,
Contraint dans mon amour , contraint dans ma
vangeance ,
Penetré de tendresse , agité de courroux ,
Sans oser signaler ni mes vœux , ni mes coups ;
Ah ! le Ciel me devoit estre un peu moins con-
traire ,
Laisser libre du moins ma flâme , ou ma colere ,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler ,
Ou le sang d'un Rival que je puisse immoler .
Enfin dans ces combats je ne sçaurois plus vivre ,
Et je doy rendre grace au coup qui m'en délivre :
Oùy , je suis resolu : Mais que deviendrez-vous
Irene ? De mon Pere évitez le courroux ,
Ma mort vous coûtera de dangereuse larmes ,
L'Empereur en prendra de terribles allarmes ;
Et que sçay-je ? Peut-estre en ce moment fatal ,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival .
Ah ! penser accablant où mon cœur s'abandonne :
Quel peril pour Irene , ô Ciel ! s'il la soupçonne ?
Princesse , que je crains que ses terribles coups
Après m'avoir frappé ne s'étendent sur vous ?
Voilà ce qui m'étonne , & non pas le supplice ;
Mais je touche au moment du fatal sacrifice ;
Ciel ! je t'offre ma mort , apaise ta rigueur ,
Puisses-tu loin de moy porter ton bras vangeur !

Contre un barbare époux protege l'innocence,
Nete lassé jamais d'embrasser sa deffense.



SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

Pourquoy me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ay dit?

ASPAR.

Oüy, Seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prest?

ASPAR.

Je fremis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prest, allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire!

Gelas, menez le Prince.

K v



SCENE VI.

ASPAR *seul.*

AH dans son triste sort ,
 Je luy cache des maux plus cruels que sa mort ,
 Sinistre événement ! exemple redoutable !
 O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
 De quels coups après toy sommes-nous menacez ?



SCENE VII.

IRENE, NARCEE, ASPAR.

IRENE.

NON, je ne puis me rendre à tes soins empressez,
 Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
 Narcée, & luy donner tout le temps qui me reste :
 Que fait le Prince, Aspar ? l'apprendray-je à mon
 tour ?

ASPAR.

Madame, . . .

IRENE.

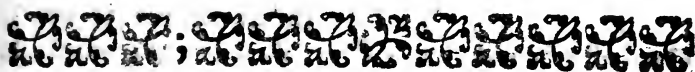
Expliquez-vous, parlez-moy sans détour.

A S P A R.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire ;
Vous sçavez tout.

I R E N E.

Allez , prenez soin de luy dire
Que je suis en ces lieux , enfin que je l'attens ,
Preste à luy reveler des secrets importans.



S C E N E V I I I .

I R E N E , N A R C E E .

N A R C E E .

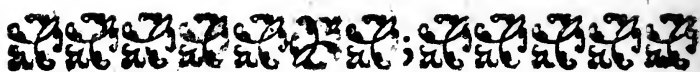
MAis que pretendez - vous , & qu'est-ce que
vous faites ?

Madame songez-vous à l'état où vous estes ?

Helas que je vous plains ! Mon cœur saisi d'effroy

Regarde vôt're sort





SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel ! qu'est-ce que je voy ?
 Quel est vôtre dessein ? vous m'avez donc trompée ?
 Quoy , Madame , à mes bras n'êtes-vous échapée
 Que pour courir icy par d'indignes douleurs
 Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
 Quel succès de mes soins ? Ah ! l'aurois-je pû croire
 Que vous eussiez si mal ménagé vostre gloire ?
 Que dira l'avenir , tout l'Empire , un Epoux ?

I R E N E.

O Ciel ! pour ces conseils quel temps choisissiez-vous ?
 Helas ! en ma faveur soyez plus indulgente ,
 Je vay mourir , Eudoxe , & mourir innocente ,
 Vous m'avez vû toujours si soumise à vos loix ,
 Qu'il doit m'estre permis d'y manquer une fois ;
 Calmez vostre courroux , étouffez vos reproches ,
 Je commence à sentir les fatales aproches ,
 Voilà le prompt effet du breuvage mortel
 Qui consomme l'horreur de mon destin cruel ,
 Vos yeux en sont témoins , avec quelle industrie
 Les traîtres ont voulu me cacher leur furie ?
 Mais tous leurs soins n'ont pû m'abuser un moment
 Et ma main & ma bouche ont pris avidement

Le vase criminel & la liqueur funeste,
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

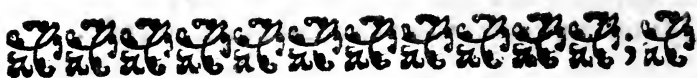
E U D O X E.

Ah ! quittez ce dessein , & cherchez du secours.

I R E N E.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non , non , qu'à l'Empereur je serve de victime ;
Il croit son fils & moy noircis du mesme crime :
Ah ! courons le chercher , il est près de ces lieux ,
Venez mesler vos pleurs à nos tristes adieux ,
Que les derniers regards de ce Prince fidelle
Luy fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ,
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'huy
Qu'Irene un seul moment ne vit pas après luy ,
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la sienne affligée ,
Qu'au mesme instant la mort brisant les mesmes
nœuds ,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux ;
Qui renduë à celui pour qui seul j'estois née ,
J'accomplisse à la fin toute ma destinée.





S C E N E X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E,
GELAS.

GELAS.

M Adame où courez-vous , & qu'allez-vous
chercher ?

Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher,
Evitez un objet qui déchire mon ame.

I R E N E.

Andronic est donc mort ?

G E L A S.

Il ne vit plus , Madame,
Je viens en ce moment de le voir expirer ,
Dans le bain que luy-mesme avoit fait preparer.

I R E N E.

Soutenez-moy : Je cede après ce coup funeste :
Et vous , du sort du Prince apprenez-moy le reste.

G E L A S.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans fremir il entre dans le bain ,

Offre ses bras luy-même , en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bien-tost du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit , & ses yeux s'obscurcissent ,
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler ,
Court au terme fatal. ...

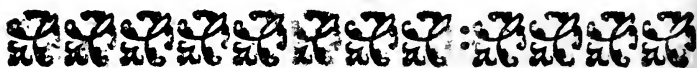
I R E N E.

Je me sens accabler,
Donnez un peu de temps à mon ame abbatuë :
C'est assez : achevez un discours qui me tuë.

G E L A S.

Il leve au Ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
O mort ! des malheureux unique & sûr azile ,
Je verrois ton approche avec un œil tranquille ,
Si du courroux vangeur dont je subis la loy ,
La rigueur aujourd'huy ne tomboit que sur moy :
Je crains ... En cet instant son ame s'est émueë ,
Il promene par tout une inquiète veuë ,
Pere cruel , dit-il , d'un fils infortuné ,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné ,
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage :
Alors de la parole il perd presque l'usage ,
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus ,
Ce ne sont que des mots toujours interrompus ,
Son esprit se confond , le trouble s'en empare ,
En de vagues projets il s'emporte , il s'égare ;

Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
 Paroist tantost tranquile, & tantost en fureur;
 Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe,
 Sateste sur son sein panche, chancelle, tombe;
 Il meurt, & tout son corps sanglant, pâle, glacé,
 Ne nous en offre plus qu'un portait effacé.
 Pour moy, le cœur percé de cette affreuse image,
 De ses persecuteurs je deteste la rage,
 Et craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs
 Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.



SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCEE.

IRENE.

C'En est fait, à ses yeux la lumiere est ravie,
 Eclatez mes sôûpirs, sa mort vous justifie.

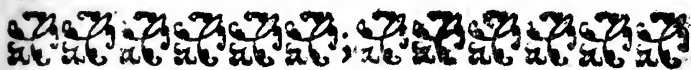
EUDOXE.

Quoy donc...

IRENE.

Regrets, transports jusqu'icy retenus
 Paroissez, il est temps, je ne vous contrains plus.
 Il est mort! Ciel quel sang a-t'on osé répandre?
 Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre.

Cher Prince , vois Irene au bruit de ton malheur ,
 Ne ménager plus rien , expirer de douleur.
 Mais , hélas ! du poison l'atteinte se redouble ,
 Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon trouble ,
 Et le mortel venin par un injuste effort ,
 Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
 Non , non , je me trompois , ils agissent ensemble ,
 Tous deux en même temps . . . L'Empereur vient , je
 tremble ,
 Ma peine à son aspect vient de se redoubler .



SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR , IRENE , EUDOXE ,
 NARCE'E.

IRENE.

S Eigneur , avant ma mort j'ay voulu vous parler ;
 Andronic est puny , je meurs empoisonnée ,
 Vous l'avez soupçonné , vous m'avez soupçonnée ,
 Une lettre aujourd'huy tombée en vostre main
 A sans doute achevé nostre sort inhumain.
 Elle venoit de moy . Je pourrois vous le taire ,
 Puisque les traits estoient d'une main étrangere :
 Sans honte je l'avouë : Eh ! pourquoy le cacher ?
 C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher ,
 J'en atteste le Ciel , ce Ciel dont la puissance ,
 Au poids de nos vertus , punit ou recompense ,

234 **ANDRONIC , TRAGEDIE.**

Ny vostre fils , ny moy , jusqu'au dernier soupir ,
N'avons jamais formé de criminel desir :
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
Mon cœur luy prescrivait une absence eternelle :
C'est dans ce même temps qu'un sacrifice affreux ,
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire ,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire ;
Je ne vous dis plus rien. J'ay consommé mon sort ,
Je passe sans regret dans les bras de la mort ,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous
lie :

Eudoxe , ménageons cet instant de ma vie ,
Ostez-moy de ces lieux , & que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

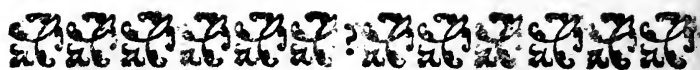
L'EMPEREUR.

Qu'entens-je ? quel effray , quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur , m'épouvante , & me gésne ?
Estoient-ils innocens ou coupables tous deux ?
Je ne sçais : Mais hélas ! que je suis malheureux.

F I N.

ALCIBIADE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

ARTAXERCE,	Roy de Perse.
PALMIS,	filie d'Artaxerce.
ARTEMISE,	Princesse du sang des Roys de Perse.
PHARNABAZE,	Satrape , Favory d'Artaxerce.
ALCIBIADE,	Athenien, banny de sa patrie.
AMESTRIS,	Gouvernante de Palmis-
BARSINE,	Confidente d'Artemise.
AMINTAS,	Athenien , Confident d'Alcibiade.
MEMNON,	Officier de l'armée d'Artaxerce.
GARDES.	

*La Scene est à Sardis , Capitale de
la Lidie.*



ALCIBIADE,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.



ENEZ, Memnon, venez, dans mon impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu de négligence.

MEMNON.

Eh pouvois-je prévoir que vostre prompt réveil,
Seigneur, devanceroit le retour du Soleil,

Que sans estre lassé d'une course rapide ,
 Pharnabaze Fidele à l'ardeur qui le guide ,
 Arrivant à Sardis après mille travaux ,
 Refuseroit d'y prendre un moment de repos ?

PHARNABAZE.

Helas ! depuis le jour où le grand Artaxerce
 Daigna me confier le destin de la Perse ,
 Attaché sans relâche à ce penible employ ,
 J'ay vû que le repos n'estoit plus fait pour moy.

MEMNON.

Quoy , Seigneur ?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je passe ma vie ,
 Je redoute à la fois l'imposture & l'envie ,
 Leurs traits également m'attaquent chaque jour ,
 Et ma fortune en craint un funeste retour.
 Ainsi pour les forcer l'une & l'autre à se taire ,
 J'observe tous mes pas avec un œil severe ,
 Je crains à tous momens qu'un trop vaste pouvoir
 Me porte quelque jour à trahir mon devoir ,
 Ou que persuadé qu'on ne peut me détruire ,
 Je neglige les soins que je dois à l'Empire :
 Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois ,
 Un moment leur suffit pour faire un autre choix ;
 En vain nous pretendons par d'affidus services ,
 D'un Monarque inquiet arrêter les caprices ;
 Un seul mot contre nous à propos avancé ,
 Un seul de nos projets par le sort renversé ,

Détruit dans un instant toute la confiance
 Que nous donnoient trente ans de peine & de prudence ;
 Et souvent pour remplir les emplois les plus grands,
 On y place après nous d'indignes concurrens ,
 Qui pour toute vertu ne possèdent peut-estre
 Que l'art de sçavoir feindre & de flater leur Maître ;
 Mille exemples connus de ces fameux revers
 Sur ce peril pressant tiennent mes yeux ouverts ,
 Et me font redoubler le zele qui m'anime ;
 Mais du bon-heur public je deviens la victime ,
 Et mon cœur accablé des efforts que je fais
 Donne à tous un repos qu'il ne goûte jamais.

M E M N O N .

Eh ! pourquoy vous gêner d'une crainte importune ?
 Seigneur, tant de vertu soutient vôtre fortune ;
 Que personne n'osant y pretendre après vous ,
 Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux ;
 Alcibiade seul pouvoit mieux qu'aucun autre
 Egaler dans l'Estat sa puissance à la vôtre ,
 Et partager du Roy l'estime & la faveur ,
 Mais l'éclat de ce rang n'a point flaté son cœur ,
 Et ce Heros cherchant un séjour plus tranquille
 Dans les murs de Sardis a choisi son azile ,
 Où depuis plus d'un an son sort ensevely
 Demeurerait peut-estre en un profond oubly ,
 Si l'Univers entier occupé de sa gloire
 Pouvoit un seul moment en perdre la memoire.

P H A R N A B A Z E .

Ah ! que n'est-il encor engagé près du Roy ?
 Que ne partage-t'il son cœur & mon employ ?

Ce fut par mes avis que pros crit dans la Grece
 Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vangeresse
 Il vint vers Artaxerce , & sçût trouver en luy
 Un maistre genereux , un salutaire appuy.
 Bien que ce Grec luy seul auteur de nos alarmes
 Eût long-temps arrêté les progrès de nos armes,
 Affoibly nostre Empire , & dans mille combats
 Embrasé nos Vaisseaux , immolé nos soldats ;
 Cependant peu de jours après son arrivée ,
 Je vis au plus haut rang sa fortune élevée ,
 Je vis même le Roy se confier à luy ,
 Artemise à la Cour devenir son appuy ,
 Et Palmis luy marquant une bonté sincere ,
 Applaudir aux bien-faits dont le combloit son pere.
 D'abord voyant tomber cet honneur infiny
 Sur un chef étranger qu'Athenes a banny ,
 J'en sentis , je l'avouë , une secrette peine ,
 Mais bien-tost sa vertu triompha de ma haine ;
 Il m'aima , je l'aimay , chacun avec ardeur
 De l'Etat par ses soins souïtenoit la grandeur ,
 Quand on vit de la Cour partir Alcibiade ,
 On veut le retenir , rien ne le persuade ;
 D'une étroite amitié j'atteste en vain les nœuds ,
 En vain le Roy s'empresse à prévenir ses vœux ,
 Ni ses nouveaux bien-faits , ni les soins des Prin-
 cesses ,
 Ni d'une Cour en pleurs les pressantes caresses
 Me pûrent avec nous l'arrêter un moment ,
 Il s'imposa luy-même un dur bannissement :
 Vous qui depuis un mois le voyez à toute heure ,
 Dites-moy , que fait-il dans sa triste demeure ?
 Quels sont ses sentimens ? que pense-t'il ?

MEMNON

Seigneur ,

Puis-je vous informer de l'estat de son cœur ?
Tous mes efforts n'ont pû le découvrir encore ,
Je ne vous diray point quel chagrin le devore ;
Mais les dehors trompeurs de sa tranquillité
Nous cachent mille soins dont il est agité ;
Ce mépris de la Cour , cet exil volontaire
Fut trop précipité pour être sans mystère.
Il n'en faut point douter , Alcibiade feint ,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint ,
Et dans les sentimens qu'il étale sans cesse ,
Son cœur a moins de part, Seigneur, que son adresse.

PHARNABAZE.

Mais ses yeux & son cœur ne sont-ils point troublez ,
De l'aspect des soldats en ces lieux assemblez ?

MEMNON.

Vous l'apprendrez , Seigneur , & dans vostre entre-
trevue
Il vous découvrira son ame toute nue ,
Son secret avec vous ne peut long-temps durer.

PHARNABAZE.

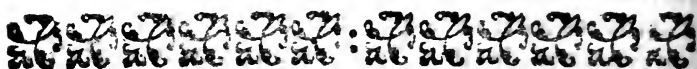
Puissay-je le contraindre à me le déclarer !
Mais allons voir l'armée, il est temps d'y paroître,
Et de la disposer à recevoir son Maître ;
Pour la dernière fois annonçons aux soldats
Qu'il arrive aujourd'huy pour conduire leurs pas ,
Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le devore ,
Et chercher désormais au delà du Bosphore
Confondant avec eux & son rang & son sort
L'honneur de la Victoire, ou celui de la mort.

L

Du bruit de vostre nom l'armée est prévenueë ,
Seigneur, & chaque jour attend vostre venueë.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Camp : mais il faut m'arrester,
Alcibiade vient , je le dois écouter.



SCENE II.

ALCIBIADE, PHARNABAZE,
AMINTAS, MEMNON.

ALCIBIADE.

GRace aux bontez du Ciel , je puis enfin vous
rendre
Seigneur , tous les devoirs que vous pouvez attendre
D'un cœur reconnoissant , d'un amy genereux ,
Persecuté du sort , & toutesfois heureux ,
Si le temps , & les Grecs , dont je suis la victime
N'ont point détruit pour moy vostre premiere
estime.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, ou le tems
Eussent changé pour vous mes justes sentimens ?

C'est moy qui vous doist tout ; sans cesse ma memoir
 Me rappelle ce jour pour vous si plein de gloire ,
 Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux ,
 Vous previnistes la mort présentée à mes yeux.
 Vostre amitié toujourns m'est également chere ,
 Mais pour moy vostre cœur est-il encor sincere ?
 Quand je vous vois icy soigneux de vous cacher ,
 Vous montrant à regret à qui vient vous chercher ,
 Et me celant encore avec un soin extrême
 Vos maux que je voudrois sentir cōme vous-même :
 Car ne pretendez plus par de foibles raisons ,
 Satisfaire mon cœur , & calmer mes soupçons.
 Un Heros tel que vous nourry dans les alarmes ,
 Dans les soins de la paix , dans la gloire des armes ,
 Qui reglant des Estats confiez en ses mains
 Pouvoit encor suffire à de nouveaux desseins ,
 Dont l'ame à la grandeur dès l'enfance enchainée ,
 Par de moindres objets ne peut estre bornée ;
 Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir
 Dans un desert affreux peut-il s'ensevelir ?
 Abandonner un Roy qui l'estime , qui l'aime ,
 Si quelquel coup du sort ne l'arrache à luy-même ,
 Ou si quelque autre soin plus fort que ses desirs
 De grands interests n'immole ses plaisirs :
 Au nom d'une amitié si rare & si parfaite ,
 Quel chagrin dans ces lieux cause vostre retraite ?
 Qui vous rend insensible aux faveurs d'un grād Roy ?
 Parlez , Seigneur , parlez , fiez-vous à ma foy.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer ? la fureur de la Grece ,
 La colere d'Agis qui me poursuit sans cesse ,
 Le peuple Athenien l'injuste cruauté ,
 Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté :

L ij

Mais pourquoy rappeler la douloureuse Histoire
 Des maux dont Artaxerce efface la memoire ?
 Ce genereux Monarque à mes soupirs rendu
 M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu :
 Par son heureux secours j'ay pû braver l'envie ,
 Rétablir ma fortune , & conserver ma vie ,
 C'en est assez pour moy. Si j'ay quitté la Cour ,
 Dans le cœur des humains chaque chose à son tour :
 Tantost l'ambition y regne en souveraine ,
 Et dans un autre temps trop de grandeur le gêne ,
 Selon que le destin réglant nos passions
 Par un secret pouvoir conduit nos actions.
 Je l'éprouve , Seigneur , & mon ame changée
 De ses premiers desirs se trouve dégagée ,
 Loin de l'éclat pompeux que j'ay tant recherché :
 Je ne demande plus qu'un azile caché ,
 J'y joiis d'un repos qu'aucun soin ne traverse ,
 Les Dieux me l'ont donné par la main d'Artaxerce ,
 Puissent ces mêmes Dieux prevenant ses souhaits
 Au succès attendu conduire ses projets ,
 Au comble du bon-heur porter ses destinées ,
 Et prolonger ses jours , au prix de mes années.

P H A R N A B A Z E.

Je le voy bien , Seigneur , je deviens indiscret ,
 Je ne vous presse plus , gardez vostre secret ,
 Mais ne m'abusez point par une indigne feinte.

A L C I B I A D E.

Eh bien , Seigneur , s'il faut m'expliquer sans con-
 trainte ,
 J'ay crû que je devois estre éloigné du Roy ,
 Tandis que dans la Grece il va porter l'effroy :

Peut-estre le succès trompant son espérance ,
 Artaxerce eût sur moy fixé sa défiance ,
 Et crû que j'aurois pû par des avis secrets
 Pour sauver mon païs trahir ses interêts :
 Voila quelle pensée à m'éloigner m'engage.

PHARNABAZE.

Eh ! surquoy fondez-vous un si triste presage ?
 Vous offensez le Roy , vous connoissez son cœur ;
 Magnanime , constant.

ALCIBIADE.

Je le connois , Seigneur ,
 Il a mille vertus dignes du Diadème ,
 Mais avec ces vertus , je le sçais de vous-même ;
 Superbe , soupçonneux , & prompt à s'irriter ,
 Dans ses premiers transports rien ne peut l'arrester ,
 Enfin pour confirmer ma conduite passée ,
 Themistocle est toujours présent à ma pensée ,
 Ce Grec persécuté vint chercher un appuy
 Dans les mêmes climats où je suis aujourd'huy ;
 Xerxes en sa faveur prodigua sa puissance ,
 L'honora de ses soins & de sa confiance :
 Mais Dieux ! qu'il paya cher ces honneurs éclatans ,
 Pour les avoir voulu conserver trop long-temps ;
 Les Courtisans de Perse ardens à sa ruine ,
 Rappelèrent si haut l'affront de Salamine ,
 Que Xerxes animé par leurs cris éternels
 Prit insensiblement leurs sentimens cruels ,
 Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
 Contraindre Themistocle à terminer sa vie.
 Son sort, Seigneur, sembloit m'annoncer mon destin.
 Je ne crains point la mort , mais s'il faut qu'à la fin

Aux yeux de l'Univers je m'immole moy-même ,
 Je veux pouvoir goûter cette douceur extrême ,
 Que mon trépas alors soit au moins imputé
 A ma vertu plutôt qu'à la nécessité.

P H A R N A B A Z E .

Artaxerce , Seigneur , domptera ce caprice ,
 Et vous deviez luy rendre un peu plus de justice ;
 Il vient , vous le verrez : mon zele & mon devoir
 Me pressent à l'envy de l'aller recevoir.

A L C I B I A D E .

Je vous suivray, Seigneur , j'allois pour vous le dire
 Vous chercher

P H A R N A B A Z E .

C'est assez , Seigneur , je me retire ,
 On m'attend dans le Camp , soyez prest à partir ,
 Memnon dans un moment viendra vous avertir.





SCENE III.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

A Prés un tel aveu nous vous verrons reprendre
Le rang dont vos soupçons vous avoient fait
décendre,

Artaxerce, Seigneur, entendra vos discours,

Et d'un scrupule vain arrêtera le cours :

Allez, & qu'une fois encor la Grece admire

Le pouvoir d'un proscrit dans cet auguste Empire ;

Qu'à son tour vostre Nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin voicy le jour qui me doit accabler,

Où malgré mes efforts, ma fuite, & mon adresse

L'Univers apprendra ma dernière foiblesse.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roy vient, Amintas ;

Artemise, Palmis accompagnent ses pas.

L iij

J'avois fuy de la Cour , leur approche m'étonne ,
 A de nouveaux transports mon ame s'abandonne ,
 Tu connois mon penchât, tu vois couler mes pleurs,
 Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs.

A M I N T A S.

Je vous entends , Seigneur j'en penetre la cause ,
 Faut-il que de vos jours encor l'amour dispose ?
 Après tant de perils avec peine évitez
 Osez-vous vous lier au joug dont vous sortez ?
 Ne vous souvient-il plus , quelle suite cruelle
 D'embarras , de remords , de contrainte mortelle ,
 Quel funeste poison a versé sur vos jours
 De vos attachemens le déplorable cours ?
 Pardonnez-moy, Seigneur , je ne sçaurois me taire,
 Et je vous trahirois si j'estois moins sincere ,
 De vos travaux l'amour vous a ravy le fruit ,
 Et de vostre nom même a profané le bruit.
 Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire
 Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire ?
 Quel Heros avec vous auroit-on comparé ?
 Si vostre cœur jamais ne se fust égaré ,
 Et n'eût fait voir souvent par un mélange injuste ,
 Des foibleffes d'amour dans une vie auguste :
 Ah ! Seigneur , rappelez ce fatal souvenir.

A L C I B I A D E.

Helas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?
 Mon penchant à l'amour , je l'avouïray sans peine ,
 Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine ;
 Mais bien qu'il m'ait coûté des chagrins, des soupirs,
 Je n'ay pû refuser mon ame à ses plaisirs ;

Car enfin , Amintas , quoy qu'on en puisse dire ,
 Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire ;
 Où trouve-t'on ailleurs cette vive douceur
 Capable d'enlever & de charmer un cœur ?
 Ah ! lors que pénétré d'un amour véritable ,
 Et gemissant aux pieds d'un objet adorable
 J'ay connu dans ses yeux timides ou distraits
 Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix ;
 Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
 La mienne a pris encore une force nouvelle ;
 Dans ses tendres instants j'ay toujours éprouvé
 Qu'un mortel peut sentir un bon-heur achevé.

AMINTAS.

Ah ! quel indigne aveu , Seigneur , osez-vous faire !

ALCIBIADE.

Je le fais Amintas , sans honte & sans mystere ;
 Ah ! si j'ay succombé dans mes premiers transports ,
 Toute la Grece a vû les fruits de mes remords ;
 J'aurois lieu de rougir si sans aucun scrupule
 J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brûle ;
 Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs
 Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs ;
 Mais sur moy ma raison a pris assez d'empire
 Pour m'arracher cent fois au panchant qui m'attire ,
 Toy-même tu m'as vû confus de mes erreurs ,
 Changeant de lâches feux en de nobles fureurs ,
 Pour effacer des traits honteux à ma memoire ,
 D'un pas plus assuré courir après la gloire.
 Enfin si de ma vie on observe le cours ,
 On y pourra compter quelques-uns de mes jours.

Passez dans le repos , perdus dans la mollesse ;
 Mais pour un de ces jours marquez par ma foiblesse ,
 On y verra dix ans l'un à l'autre enchaînez ,
 Par mille exploits fameux justement couronnez :
 Tu vois que sans chercher d'excuse à mes caprices
 J'avouë également mes vertus & mes vices ;
 Je te découvre icy mes sentimens secrets ,
 Mais sçache qu'un grand cœur ne se cache jamais ;
 Et veut sans se parer d'un indigne artifice ,
 Qu'à son nom l'Univers puisse rendre justice.

A M I N T A S .

Par tant d'illustres faits vostre nom consacré
 Seigneur , dans l'avenir doit estre reveré ;
 Nos neveux ;

A L C I B I A D E .

Est-il temps de tenir ce langage
 Quand mon dernier malheur aecable mon courage ?
 Par tes sages conseils aide à le r'animer ,
 Et modere l'ardeur qui me va consumer ;
 Je reverray Palmis : quelle approche terrible ?
 Et brûlant à ses yeux , paroistray-je insensible ?
 Pourray-je encor garder ce silence obstiné ,
 Où par un juste effort je m'estois condamné ?
 En te nommant , Palmis , sans te dire autre chose ,
 Je t'apprens tous les maux où le destin m'expose ;
 Persecuté proscrit , fugitif en ces lieux ,
 Vers elle j'ay porté mes vœux audacieux ,
 En vain mille beautez dans la Perse adorées
 Contre ma liberté paroïssoient conjurées ;
 En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur
 Prés d'elles m'annonçoient un facile bon-heur ;

En vain par mille soins la Princesse Artemise
 Sembloit sur mon repos former quelque entreprise,
 Et m'accorder l'honneur de vivre sous ses loix;
 Honneur que son orgueil refuse à tant de Rois
 Elle qui par le sang unie aux Rois de Perse,
 S'est acquis l'amitié, l'estime d'Artaxerce,
 Que l'on voit chaque jour par de nouveaux bienfaits
 Assurer sa fortune, & combler ses souhaits.
 Je fus aveugle à tout, mon ame trop blessée,
 De la seule Palmis occupa ma pensée,
 Luy consacra mes vœux, & ferma pour jamais
 Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets;
 Et que peut-on aimer, justes Dieux auprès d'elle?
 Ses beautés, ses vertus n'ont rien d'une mortelle:
 Le Ciel en la formant épuisa ses faveurs,
 Et sa présence embrasée ou trouble tous les cœurs:
 Un mélange confus de louanges secretes,
 De cris, d'étonnement, de plaintes inquietes;
 De soupirs étouffez d'inutiles souhaits
 Luy marquent chaque jour l'effet de ses attraits.
 Si-tôt qu'elle paroît tout murmure autour d'elle,
 Aux suprêmes grandeurs sa fortune l'appelle:
 Que de justes raisons d'enfler sa vanité?
 Cependant de son cœur la modeste fierté
 Semble de ses appas ignorer la puissance,
 Et jouïst sans orgueil des droits de sa naissance.

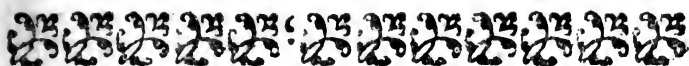
A M I N T A S.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis;
 Seigneur, tout l'Univers en celebre le prix;
 Mais de les adorer, il falloit vous deffendre,
 D'un amour si fatal que pouvez-vous attendre?

A L C I B I A D E .

Le sort le plus cruel , mille tourmens affreux ,
Et que sçay-je , peut-estre , un trépas rigoureux ;
Car enfin malgré moy quelque éclat de ma flâme
Découvrira ma feinte , & l'état de mon ame :
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix ,
Luy le moins indulgent & le plus fier des Rois ,
Trop jaloux du respect qu'on doit à sa famille ,
D'un temeraire amour voudra venger sa fille ;
S'immolera ma vie , ou pour mieux me punir
De la Perse avec honte il me fera bannir ;
Je le voy , je perdray par cette ardeur funeste
L'azile le plus sûr , & le seul qui me reste :
Telle est ma destinée , un autre amour jadis
Me fist chasser de Sparte & de la Cour d'Agis ;
De mes feux pour Palmis j'avois prévu la fuite ,
Mes terreurs de la Cour avoient hâté ma fuite :
Je courus vers ces lieux , mais j'ay beau m'y cacher ,
Jusques dans ses deserts Palmis vient me chercher ,
Contre-elle désormais quel party dois-je prendre ?
Je ne puis fuir plus loin , & je n'ose l'attendre :
Ciel de cet embarras ne pourray-je sortir ?





S C E N E I V.

ALCIBIADE , MEMNON.
AMINTAS.

MEMNON.

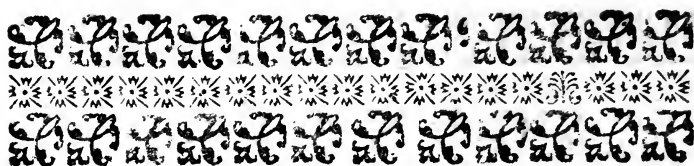
P Harnabaze , Seigneur , vous attend pour
partir.

ALCIBIADE.

Allons donc , suspendons une crainte importune ;
Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE , AMINTAS.

AMINTAS.



U courez-vous , Seigneur ; quoy, fuyez-vous le Roy ?

ALCIBIADE.

Je ne sçais où j'en suis , Amintas laisse-moy,
 Je suis tous les objets dans ma douleur extrême ;
 Et je voudrois pouvoir me cacher à moy-même :
 Dieux j'ay reveü Palmis , mon amour redoublé
 Par ma foible raison ne peut estre réglé :
 Je ne voy plus le rang où le Ciel la fist naistre ,
 Je ne me souviés plus qu' Artaxerce est mon maistre :
 Que mon honneur, mes jours sont soumis à ses loix,
 Je ne me souviens plus de ce que je luy dois ;
 Je songe seulement à mon sort déplorable ,
 Je songe à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable,
 A rompre ce silence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel ! quel dessein ? contraignez-vous Seigneur,
De ce fatal secret vous sçavez l'importance ,
Souffrez plutôt encore en gardant le silence ,
Que de vous exposer à des malheurs plus grands.

ALCIBIADE.

Qu'est-il de plus affreux que les maux que je sens ?
J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeste
Pour accabler un cœur la colère celeste ;
Moy qu'un sort favorable avoit accoutumé
Aux transports les plus doux , au plaisir d'être aimé ;
Quel changement grands Dieux ! quels efforts pour
mon ame ,

J'aime plus que jamais , & tout plein de ma flamme
Je contrains mes desirs , je devore mes pleurs ;
Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs ?
C'en est trop , finissons & mon trouble & mes
craintes ,

Courons chercher Palmis , qu'elle entende mes
plaintes ;

Je ne balance plus , l'Amour au désespoir
N'écoute ny conseil , ny raison ny devoir :
Eh quelle est la beauté qu'un tendre amour offense ?
Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnoi-
sance ?

Allons , redoutons moins un téméraire aveu ,
Il peut m'être permis de me flater un peu.

Que dis-je , malheureux , que pensay-je où m'entraîne
L'eslor impetueux de mon audace vaine ?

Ah ! mon cœur , que tu vas payer cher ta fierté ,
Toujours bien loin de toy tes vœux t'ont emporté

Enflé de tes succès, & du bruit de ta gloire
 Tu ne t'es plus connu, tes lauriers l'ont fait croire ;
 Qu'après avoir souvent humilié des Rois,
 L'Univers n'avoit rien au dessus de ton choix.
 La Grece t'a nourri dans cette erreur fatal ;
 Mais dans la Perse, à moins d'une naissance égale,
 Pour la fille d'un Roytu ne peux soupirer,
 Apprens que ce défaut ne se peut reparer ;
 C'est une loy receüe ; ô Ciel qu'elle est injuste ?
 Quoy dépend-il de nous d'estre d'un sang auguste ?
 Enfin est-il des prix qu'on puisse souhaiter
 Que la seule vertu ne doive meriter ?

A M I N T A S.

Dans la Grece, Seigneur, la vertu toute nue
 Par son merite seul est assez soutenue,
 Et sans parer son nom de titres fastueux,
 On est grand parmy nous quand on est vertueux :
 Mais icy nos decrets, nos mœurs & nos maximes,
 Perdent toute leur force, & passent pour des crimes.
 Une crainte servile est le premier devoir,
 Qu'imprime dans les cœurs un absolu pouvoir :
 Tout tremble, tout fléchit sous la grandeur suprême,
 Heureux dans ces climats qui porte un Diadème ;
 Ou qui peut se vanter d'estre sorty d'un sang,
 Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
 Cessez donc de poursuivre un projet inutile,
 Ne perdez point en vain vostre dernier azile ;
 Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas ;
 Qui luy font un tribut d'armes & de soldats :
 Les Princes ses voisins, & ceux de sa famille
 Ont des yeux comme vous, & brûlent pour sa
 fille ;

Sans doute quelqu'un d'eux s'est déjà déclaré ,
Et du cœur de Palmis s'est peut-estre emparé ;
Vostre amour fait luy seul les maux qui vous arri-
vent :

Cessez mais le Roy vient, les Princesses le sui-
vent.



SCENE II.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE;
ALCIBIADE, PHARNABAZE,
MEMNON, AMINTAS, AMESTRIS,
BARSINE, Gardes.

ARTAXERCE.

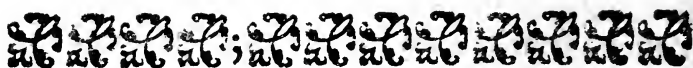
ENfin, graces aux Dieux, nous sommes dans
Sardis,
Ma fille mille soins occupent mes esprits;
Souffrez que de ces soins la suite nécessaire
Pour quelque temps icy vous cache vostre pere,
Allez vous reposer dans vostre appartement,
Je veux entretenir Artemise un moment,
L'instruire d'un secret où son cœur s'interesse.

ARTEMISE.

Moy Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oùy Madame, & vous que l'on nous laisse



S C E N E I I I.

A R T A X E R C E , A R T E M I S E .

A R T A X E R C E .

VOicy le jour fatal que j'ay tant souhaité ,
 Madame, où ce dessein si long-temps concerté
 D'emporter sur la Grece une entiere victoire
 Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire ,
 Mes soldats sont tout prests , & les vents & les eaux
 Semblent pour me conduire attendre mes vaisseaux ;
 Un mouvement secret vers la Grece m'appelle ,
 Mais parmy tous les soins que ce jour renouvelle ,
 Alcibiade seul fait mon plus grand ennuy ,
 Prés de moy dans ma Cour vous fûtes son appuy ;
 C'est par cette raison que j'ay voulu , Madame ,
 Vous confier son sort , & vous ouvrir mon ame.

A R T E M I S E .

Eh quoy ! n'avez-vous pas assuré son destin ?
 Par vous de ses malheurs n'a-t'il pas vû la fin ?
 C'est vous qui dans ses lieux reparant sa misere.

A R T A X E R C E .

Jé n'ay rien fait alors que ce que j'ay dû faire ,

La Perse jouyssoit d'une profonde paix ,
 Mais la guerre aujourd'huy change tous mes projets ;
 Sera-t'il dans ces murs l'espion de la Grece ?
 Lorsqu'elle sentira ma fureur vengeresse
 Que j'iray l'attaquer , laisseray-je à Sardis
 Un Grec pour luy donner mille secrets avis ?
 Ne nous assurons point sur le sanglant outrage
 Dont les Atheniens ont payé son courage ,
 Nous voyons tous les cœurs que la Grece a nourris
 Du soin de sa grandeur si vivement épris ,
 Que bannis de son sein , accablez d'injustices
 Ils luy font chaque jour de nouveaux sacrifices ,
 Trop heureux de pouvoir par tout leur sang versé
 Servir un seul moment leur païs menacé.

ARTEMISE.

Ah ! Seigneur , à ce Grec vous faites trop d'injure
 Contre ces sentimens sa vertu vous rassure ,
 Sa fuite de la Cour , & l'éclat de son nom
 Le mettent à couvert de ce honteux soupçon ,
 Les Grecs ne l'ont-il pas chassé de sa patrie ?
 Il conserve contre-eux une juste furie ;
 Mais qu'il aille avec vous , vous ne craindrez plus
 rien ,
 Seigneur , & sa valeur le justifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah ! s'il le faut avec moy le mener dans la Grece ,
 Ne sentira-t'il point encor quelque tendresse ,
 A l'aspect de ces lieux de sa gloire témoins ,
 Qui furent si long-temps l'objet de tous ses soins ;
 Insensible & fidelle à nos mortelles haines ,
 Verra-t'il d'un œil sec tomber les murs d'Athenes ,

Et refufera-t'il fon bras victorieux,
 A la Grece mourante , & mourante à fes yeux ?
 Ah ! fans trop l'accufer d'une humeur inconstante,
 La haine cederait à la pitié prefente ;
 Ainfi foit qu'il demeure , ou qu'il vienne avec moy ,
 Il me gêne par tout , par tout je crains fa foy ;
 Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeufe Ambaffade
 N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

A R T E M I S E .

La mort d'Alcibiade ? ah ! pouvez-vous , Seigneur
 Souffrir qu'on vous propofe un projet plein d'hor-
 reur ?

Ce Heros fur la foy de ce fameux azile
 A crû pouvoir compter fur un deftin tranquille ,
 Et que par vos bontez , plus heureux deformais
 Il jouyroit icy d'une cternelle paix ,
 Quoy ! la mort par vos mains luy feroit d'ôc offerte ?

A R T A X E R C E .

Non , je n'ay point Madame, encor conclu fa perte ;
 Et puifque de fon fort je confere avec vous ,
 Croyez que je luy garde un traitement plus doux ;
 J'estime fa valeur , fa gloire me fut chere ,
 Il a mille vertus que mon ame revere ;
 J'ay confervé fa vie , & veux même aujourd'huy
 S'il le fort y confent , faire encor plus pour luy ;
 Mais il faut que l'état , que la raifon confpire
 Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'attire ;
 Et que la Politique approuvant fa grandeur
 Me mette en liberté d'augmenter fa faveur.
 Si ces Ambaffadeurs que la Grece m'envoye
 Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proye ,

La Grece cede Ephese , & demandela paix ;
 Mais si par un refus je confonds leurs projets ,
 Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les presse ,
 Pour calmer ses chagrins & l'attirer en Grece
 Un homme tel que luy n'est pas à dédaigner ,
 Il faut absolument le perdre ou le gagner ,
 Vous-même concevez par la pressante envie
 Que marquent tous les Grecs de s'immoler sa vie
 Par les soins dont leur haine achete son trépas.
 Combien ils craignent tous les efforts de son bras ?

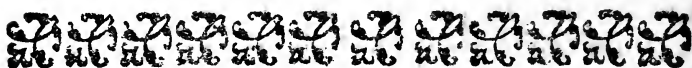
ARTEMISE.

Aux horreurs de son sort dérobez donc sa reste ,
 Avec luy de la Grece achevez la conquête ,
 Contre tant d'ennemis sûr de vostre secours
 Ne l'engagez-vous pas à vous servir toujours ?
 Ira-t'il vous devant & l'honneur & la vie
 De ses persecuteurs tenter encor l'envie ,
 Et se deshonorant par un retour ingrat
 De tant d'exploits fameux diminuer l'éclat :
 Oüy si vous l'engagez à la reconnoissance ,
 Seigneur je vous répons de son obéissance.

ARTAXERCE.

Faites donc plus, Madame, & puisque dans ma Cour
 Vous m'assurez pour luy d'un éternel séjour ,
 Rendez-luy pour jamais ce séjour nécessaire ,
 En redoublant des Grecs la haine & la colere ,
 Et joignez de si près Alcibiade à moy ,
 Qu'ils ne puissent jamais se fier à sa foy ;
 Pour luy vous avez pris une si forte estime ,
 A conserver ses jours tant d'ardeur vous anime ;

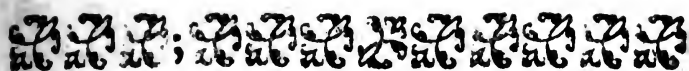
Ah ! s'il faut sans détour m'expliquer avec vous
 Je serois sûr de luy s'il estoit vostre époux ,
 Je ne vous prescris point encor cet hymenée ,
 Il pourroit seul pourtant fixer sa destinée
 Faire taire les Grecs , venger tous ses malheurs ,
 Assûrer sa fortune , & finir mes frayeurs ;
 Sur tout ne croyez point qu'icy ma politique
 Immole vostre sort à la grandeur publique ,
 En vous faisant pour nous cet effort glorieux ,
 Vous ne descendrez point du rang de vos ayeux :
 Vous verrez vostre époux si chery d'Artaxerce ,
 Qu'il sera le premier après moy dans la Perse ,
 Et que toute ma Cour tombant à vos genoux ,
 Partagera ses soins & son zele entre nous ;
 Adieu je ne veux point presser vostre réponse ,
 Consultez à loisir ce que je vous annonce :
 Je vous verray dans peu , songez qu'en vostre main
 De ce fameux proselit vous tenez le destin.



S C E N E I V.

A R T E M I S E *seul.*

Q Uel trouble me saisit , & me rend si timide ?
 Aux tendresses du Roy je demeure stupide ?
 Il m'assure un hymen où je n'osois penser ,
 Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer ?
 Inévitable effet d'une joye impréveuë !
 Transports impetueux dont mon ame est émuë ,
 Espoir flateur ! je cede à vos efforts puissans.



S C E N E V.

ARTEMISE , BARSINE.

ARTEMISE.

A H ! Barsine, prens part au plaisir que je sens,
 Artaxerce s'appreste à couronner ma flâme ,
 A remplir ses desirs il exhorte mon ame ,
 Et me demande enfin comme un effort heureux
 De souffrir qu'il m'unisse à l'objet de mes vœux.

B A R S I N E.

Quoy , Madame , le Roy vous propose luy-même ?

ARTEMISE.

Oüy , Barsine , le Roy me donne à ce que j'aime.
 Cet amour si long-temps dans mon cœur retenu ,
 Nourry de tant de pleurs , à toy seule connu ,
 Que l'orgueil de mon sang regardoit comme un
 crime,
 Peut paroistre sans honte & devient legitime ,
 Ou plustost il arrive au comble de ses vœux ,
 Au moment qu'il n'attend qu'un succès malheureux ;
 Et pour croître la joye où mon cœur s'abandonne
 Barsine , mon bon-heur n'est connu de personne.



S C E N E V I.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE.

P A L M I S.

JE vous cherche , Madame , un desir curieux
Precipite mes pas & m'amene en ces lieux ;
Sans offenser le Roy , me pourrez-vous apprendre
Les desseins , les secrets qu'il vous a fait entendre ?
Madame , osez-vous les fier à ma foy ?

A R T E M I S E.

Madame , ces secrets ne regardent que moy :
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire ;
Cependant je rougis ;

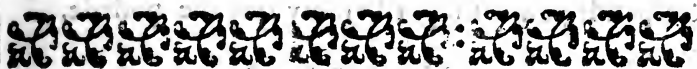
P A L M I S.

Qu'a-t'il donc pû vous dire ?

A R T E M I S E.

Le Roy d'Alcibiade a réglé le destin ,
Il veut que dès ce jour j'eluy donne la main ;
Je ne vous cele point que mon cœur le prefere
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eut pû faire ,
Et

Et j'ose me flater qu'une tendre amitié
 Vous fait de mon bonheur ressentir la moitié :
 Madame pardonnez , je vous laisse avec peine ,
 Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne ,
 Je vous quitte un moment pour le faire avertir.



SCENE VII.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

NOn, non , à son bon-heur je ne puis consentir.

AMESTRIS.

Ciel !

PALMIS.

Je ne pretens point vous cacher ma surprise ;
 Ni mes chagrins secrets sur l'hymen d'Artemise ,
 Dès mes plus jeunes ans soumise à vos a vis ,
 Je ne me repens point de les avoir suivis ;
 Mais je sens qu'aujourd'huy toute vostre sagesse
 Aura peine à calmer la douleur qui me presse.

AMESTRIS.

Madame au nom des Dieux finissez ce discours ,
 Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours ,
 Et ne m'affligez point par une confidence
 Indigne de mes soins & de vostre naissance.

M

PALMIS.

Cependant c'est vous seule, ô ma chere Amestris,
 Qui pouvez redonner le calme à mes esprits,
 Et par ces mêmes soins à qui ma douleur cede,
 Suspendre ou soulager l'ennuy qui me possède,

AMESTRIS.

C'en est donc fait, grands Dieux, vostre esprit
 confondu

D'un poison dangereux ne s'est point deffendu ;
 Insensible au bonheur qui goûte un cœur tranquille
 Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile
 Pour un vil étranger la fille d'un grand Roy
 Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroy.

PALMIS.

Je ne sçay si l'on doit donner le nom de flâme
 Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame ;
 Mais je ne puis souffrir les traits injurieux
 Dont vous osez noircir un Heros glorieux,
 Pouvez-vous ignorer la gloire de sa vie ?
 Ah ! ce vil étranger digne objet de l'envie,
 Cebanny, ce proscriit que vous me reprochez,
 Du monde entier tient sur luy les yeux attachez ;
 C'est luy dont la valeur tant de fois couronnée
 Ranima la vertu de la Grece étonnée,
 Qui forçant la fortune à seconder son bras,
 Vainquist autant de fois qu'il donna de combats ;
 C'est luy dont les regards, & dont le front auguste
 Font naître une tendresse aussi prompte que juste,

Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur
Luy seule a pû troubler le repos de mon cœur.

A M E S T R I S.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible ?
Luy qui dans ses devoirs paroïssoit inflexible,
Qui les remplissoit tous sans trouble & sans regret.

P A L M I S.

Pouvez-vous ignorer ce funeste secret ?
Je ne vous celay point ma première surprise,
Je l'a sens réveiller par l'espoir d'Artemise,
Il me trouble, il me gêne, il déchire mon cœur,
Et ses heureux transports irritent ma douleur.

A M E S T R I S.

Ah ! que me dites-vous, quoy vostre ame agitée
Partant d'égards pressans ne peut estre arrestée ?
D'Artemise en secret vous condamnez l'espoir ?
Et quel projet contre-elle osez-vous concevoir ?
Quoy ! vous flatteriez-vous qu'un honteux hymenée.

P A L M I S.

Je n'ay point oublié le rang où je suis née ;
Je sçay combien du sang l'imperieuse loy
A mis de différence entre Artemise & moy,
Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle,
Qu'à l'hymen d'un grand Roy ma naissance m'appelle,
Je le sçais. Mais ces loix & ces pompeux discours,
Contre un charme puissant sont d'un foible secours :

M ij

Lors qu'on trouve un Heros d'un merite supreme,
 Qu'il fait en sa faveur parler la vertu même,
 Qu'il paroist seul aimable & seul digne de vous,
 Dans ces occasions que le penchant est doux ?
 Qu'un cœur en cet estat qui se fait violence
 Pleure souvent l'honneur d'une illustre naissance ?

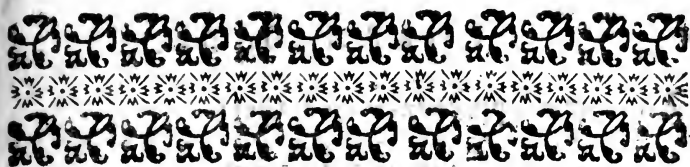
A M E S T R I S.

Madame, c'en est trop, redoublez vos efforts,
 Etouffez ou calmez ces indignes transports,
 Je crains pour vostre gloire, & que sur vostre vie.

P A L M I S.

Non j'ose défier tous les traits de l'envie,
 Plus par ces mouvemens mon cœur est combattu,
 Et plus vous connoistrez ce que peut ma vertu.
 Quand même ce Guerrier n'eut cherché qu'à me
 plaire ;
 Il eut reçu de moy des mépris pour salaire ;
 Cependant, & telle est l'injustice d'un cœur
 Dont l'amour en secret s'est rendu le vainqueur,
 Je ne scaurois souffrir qu'un autre ait l'avantage
 D'arrêter dans ses fers ce superbe courage ;
 Mais c'est trop prolonger d'inutiles discours,
 Observons avec soin leur sort & leurs amours,
 Puisque je perds ce cœur à qui ma fierté cede
 Dieux puissans, empeschez qu'un autre le possede.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE,
BARSINE.

ARTEMISE.



U y du plus grand peril vostre amy
menacé

Ignore comme vous tout ce qui s'est
passé ;

La Grece s'humilie, & par son ambas-

sade

Nous demande aujourd'huy la mort d'Alcibiade :
Artaxerce remply des soins de sa grandeur
De ce Grec malheureux honore la valeur ,
Estime sa vertu , mais craignant pour la Grece
Quelque jour dans son cœur un retour de tendresse,
Sans pouvoir démeler si ses vrais interests
Demandoient qu'à ce prix il conclust cette paix ,
Sur tout ne croyant point sa perte legitime ,
Mais des plus noirs soupçons malgré luy la victime
Il m'a fait voir les soins qui troubloient son repos
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Heros !

M iij

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

A R T E M I S E .

Ecoutez le reste ,
 Il est enfin fortý de ce trouble funeste ;
 L'amour d'Alcibiade a repris le dessus ,
 Et la Grece bien-tost entendra ses refus .
 Aux horreurs de son sort , aux rigueurs de l'envie ,
 Il dérobe à jamais une si belle vie ;
 Mais il veut l'attacher au destin des Persans ,
 Par des droits si sacrez , par des nœuds si puissans ,
 Qu'assurez desormais , & contents l'un de l'autre ,
 Le bonheur de ses jours soit fondé sur le nostre :
 Enfin pour s'assurer de luy le croirez-vous ?

P H A R N A B A Z E .

Quoy ! Madame.

A R T E M I S E .

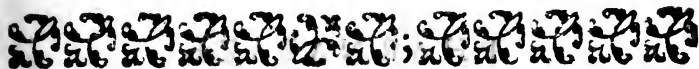
En ce jour il en fait mon époux ,
 Il ne m'a point pourtant prescrit cet hymenée ,
 Et mesme ma réponse encor n'est pas donnée ;
 C'est vous que j'ay choisi pour la porter au Roy ,
 Vous serez plus tranquille & plus libre que moy ;
 Dites-luy que mon ame à ses loix est soumise ,
 Et qu'il peut à son gré disposer d'Artemise .

PHARNABAZE.

Qu'Alcibiade icy trouve un sort glorieux !
Il l'ignore, Madame; ah! souffrez qu'en ces lieux
Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire.

ARTEMISE.

On vient. Parles au Roy: Seigneur je me retire.



SCÈNE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE,
MEMNON.

ARTAXERCE.

Artemise m'évite & s'éloigne d'icy.

PHARNABAZE.

De ses desseins par moy vous serez éclaircy,
A vos ordres, Seigneur, elle est presté à se rendre.

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade, il faut luy faire entendre
Quels bien-faits, quels honneurs l'attendent en ces
lieux,

J'ay caché mes soupçons & son sort à vos yeux.

Pharnabaze , j'ay craint vostre amitié fidelle ,
 Et je n'ay pas voulu commettre vostre zele
 Avec les interets d'un amy tel que luy ;
 Mais enfin ses malheurs finiront aujourd'huy ,
 J'espere que charmé du prix dont je l'honore ,
 Il sera le premier à passer le Bosphore ,
 Et qu'au bruit de son nom tous les Grecs étonnez
 Livreront aux Persans leurs Ports abandonnez ;
 Mais cependant parlez , vous avez vû l'armée ,
 A remplir mes desirs paroît-elle animée ?

PHARNABAZE.

Instruire de l'approche & des vœux de son Roy ,
 Elle n'épargne rien pour luy prouver sa foy ,
 Déjà chaque soldat s'applaudit & s'empresse
 De redoubler encor sa force & son adresse ;
 On voit au gré des vents voler les étendarts ,
 Le fer étincellant brille de toutes parts ,
 Sans attendre des Chefs l'ordre ny la menace ,
 Chacun cherche son rang , le démêle & s'y place
 Parmi tant de guerriers nés sous tant de climats ,
 Il n'est soupçons jaloux , trahisons ny débats ,
 Opposez dans leurs mœurs , ils semblent ne plus
 l'estre

Pour répondre encor mieux à l'espoir de leur maître ,
 Enflammez & remplis de pareils mouvemens ,
 Ils ont mêmes desirs & mêmes sentimens ,
 Et d'instant en instant chacun d'eux renouvelle
 Le serment de voler où son Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous versez dans mon cœur les plaisirs les plus
 doux ,
 J'iray dans un moment , mais on vient , laissez-nous.

SCÈNE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

A Pprochez, il est temps de finir l'un & l'autre
 Les importuns soupçons de mon cœur & du
 vostre,
 Oublions les raisons qui vous firent quitter
 Des lieux où tout sembloit vous devoir arrêter,
 Je ne m'attendois pas de vous voir disparaître
 Dans un temps....mais enfin vous en estiez le maître
 Par votre éloignement vous n'aurez rien perdu,
 Reprenez près de moy le rang qui vous est dû.

ALCIBIADE.

Ah ! puis-je :

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle,
 Il ne faut que vos soins, vos conseils, vostre zele,
 Enfin j'en ay besoin encor plus que jamais,
 Et pour les obtenir j'y joints vos interests :
 Vous sçavez qu'en ces lieux une nombreuse armée
 Sous moy depuis long-temps à vaincre accoutumée
 Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
 Et ne sçait de quel sang ses traits doivent rougir :

M. v.

C'est du sang de la Grece. Oüy , c'est vostre patrie
 Qui doit de cette armée éprouver la furie ,
 Les Grecs vous ont banny , nous sommes outragés ,
 Mais j'ose me flater que nous serons vangez.

A L C I B I A D E .

Rien ne peut résister à l'effort de vos armes ,
 Toute l'Europe en tremble , & la Grece en alarmes
 Croit déjà ;

A R T A X E R C E .

Finissez un discours trop flatteur ,
 Et ne présumez pas que plein de ma grandeur
 Ebloui de l'éclat de cet Empire immense ,
 Dont cent peuples divers composent la puissance ,
 Je pense sans peril dompter des ennemis
 Que tant d'illustres Rois n'ont jamais vû soumis ;
 Ainsi sans me flater avec toute la terre ,
 Parlez ? comment faut-il conduire cette guerre ?
 Quel succès croyez-vous que j'en doive espérer ?
 En quels lieux, en quel temps, par où faut-il entrer ?

A L C I B I A D E .

Puisque vous l'ordonnez , & que sans vous déplaire ,
 Puissant Roy désormais je ne puis plus me taire ,
 Je parleray du moins avec la liberté
 D'un Grec qui ne doit point cacher la vérité !
 Vous allez attaquer des peuples indomptables
 Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redouta-
 bles ,
 Qui ne content pour rien les caprices du sort ,
 Toujours certains de vaincre ou de braver la mort ;

Des peuples élevez dès leur plus tendre enfance
 Dans l'amour du travail & de l'obeïssance,
 Qui pour braver la honte & le joug étranger
 Chercheront à l'envy la gloire & le danger,
 Tout vostre or ne sçauroit y faire un infidelle,
 Nés tous pour la patrie, & pleins du même zele;
 Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,
 Deffendre constamment leurs païs & leurs loix;
 Sur tout ne croyez pas pour vous faire un passage
 Choisir quelqu'endroit foible en prendre l'avantage;
 Les Grecs sur leur valeur fondant tout leur espoir,
 De l'assiette des lieux n'osent se prevaloir,
 Tout est égal pour eux. Quand le peril commence,
 Ils volent vers l'endroit où l'ennemy s'avance;
 De leur seule vertu jusqu'au bout soutenus,
 Toûjours fiers, toûjours prests, & jamais prevenus;
 Ce n'est pas tout encore. Ah! si dans ces contrées
 Par de si vastes mers des vostres séparées
 Affoibly de soldats & privé de secours,
 Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,
 Soutiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante?
 Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante;
 Ils ont terny l'éclat de cet Empire heureux,
 Darius & Xerxes ont-ils rien pû contre-eux?
 L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse,
 Les seuls Atheniens y vangerent la Grece;
 Xerces qui le suivit dépeupla ses Etats,
 Il fit gemir les mers du poids de ses soldats,
 Des monts les plus affreux il perça les barrières;
 Et son immenses Camp fit tarir les rivières.
 Que produisit enfin l'amas prodigieux
 D'hommes & de vaisseaux qu'il tira de ces lieux?
 Trois cens Grecs retranchez au pas de Thermopiles,
 Rendirent en un jour ses efforts inutiles,

Et les Atheniens aimèrent mieux cent fois
 Abandonner leurs murs, que d'attendre ses loix :
 J'ignore le succès que le Ciel vous destine ;
 Mais, Seigneur, regardez Platée & Salamine.

ARTAXERCE.

Je ne m'attendois pas à ce libre discours,
 Cependant sans chagrin j'en ay permis le cours :
 Vous honorez les Grecs d'une trop haute estime,
 De ma juste colere ils seront la victime ;
 Non que je les méprise, & veuille me cacher,
 Que la pure vertu chez eux se doit chercher ;
 Mais il est chez ces Grecs des brigues & des haines ;
 Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athènes ;
 Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs
 ports,
 Ils viendront avec joye appuyer mes efforts,
 Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
 Et les faire sous moy succomber les premières ;
 D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puissent m'arrester ?
 Si jadis à Xerxes on les vit résister ;
 Ils avoient Themistocle ; ils avoient Miltiade,
 Plus que tous ces guerriers j'ay craint Alcibiade ;
 Mais il est parmi nous, & ces peuples ingrats
 Ont engagé son cœur à me prêter son bras ;
 Ouy j'attens de vous seul cette illustre conquête,
 Ah ! lorsque mes soldats vous verront à leur teste,
 Que n'oseront-ils point sous un Chef tel que vous ?
 Vangez donc vostre exil en servant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moy, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oùy vous-même, il est temps que la Grece
 Ressente par vos mains ma fureur vangeresse,
 N'allez point m'opposer par un subtil détour
 Que ce païs ingrat vous a donné le jour,
 Qu'il est toujours honteux d'accabler sa patrie;
 Enfin souvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
 Ou plutôt qu'il commande, & c'est assez pour vous;
 Mais pour vous engager par des moyens plus doux
 Avant que de tenter cette grande entreprise
 Je vous offre le cœur & la main d'Artemise;
 Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer,
 J'ay fait ce choix, son cœur l'a daigné confirmer;
 Epousez-là. Voyez quel honneur vous prepare
 Malgré les Grecs jaloux une faveur si rare,
 Hâtez-vous d'y répondre, allez sur nos Autels
 Pour témoins de vos feux prenant les immortels
 Jurer en même temps la perte de la Grece,
 Confondre des sermens de haine & de tendresse,
 Et sans vous arrêter à de communs succès
 Portez vostre valeur plus loin que mes souhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoy, la politique & la saine prudence
 Peuvent-elles souffrir qu'un Grec...

ARTAXERCE.

Oùy ma vengeance
 Ne peut estre remise en de meilleurs mains
 Qu'en celles d'un Guerrier que mille affreux dédains

Mille sanglants affronts ont chassé de la Grece ;
 Mais je voy dans vos yeux des marques de tristesse ;
 Vous recevez mes dons avec tant de froideur ?

A L C I B I A D E .

Ah ! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur ?

A R T A X E R C E .

Vous ne répondez rien ? quel trouble ?

A L C I B I A D E .

Mon silence ,

Seigneur vous dit assez tout ce que mon cœur pense ,
 De vos dons les plus chers vous voulez m'accabler ?
 Mais mon ambition ne sçauroit m'aveugler ,
 Accepter vos presens , c'est me charger d'un crime ,
 La Princesse Artemise en seroit la victime ,
 Si je pouvois souffrir qu'un hymen odieux
 Liât mon sort funeste à ses jours glorieux ,
 Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la de-
 mandent ,

Ne luy dérobez point les honneurs qui l'attendent ,
 Et ne la forcez pas par une austère loy
 D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roy.
 Ce seroit trop , Seigneur , je dois encor vous dire
 Que pour la dignité de cet auguste Empire
 Ce sont des Chefs Persans qui traversant les mers
 Doivent perdre les Grecs ou les charger de fers :
 Choississant pour les vaincre une main étrangere ,
 Vous honorez la Grece & la rendez plus fiere ,
 Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir ,
 Qu'il vous falût un Grec , Seigneur , pour la punir ,

Et qu'elle auroit jouï d'une gloire immortelle
 Si l'un de ses enfans n'eust conspiré contre-elle ?

ARTAXERCE.

Foibles déguisemens , impuissantes raisons !
 Je sens plus que jamais renaitre mes soupçons ,
 Je sçais ce qu'il faut croire , & toute vostre adresse
 Ne sçauroit me cacher vostre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Eh bien , Seigneur , eh bien je ne le cele pas ,
 J'aurois peine contre-elle à vous offrir mon bras ,
 Pouvez-vous condamner un amour legitime
 Qu'un instinct noble & saint dans tous nos cœurs
 imprime ?

ARTAXERCE.

Mais vous souvenez-vous qu'abandonné proscrié,
 Enfin c'est par moy seul qu'Alcibiade vit ?

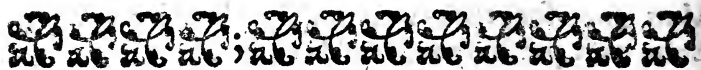
ALCIBIADE.

Oüy je ne dois qu'à vous le jour que l'on me laisse ,
 Ce souvenir m'occupe & m'anime sans cesse ,
 Et j'atteste les Dieux que mes vœux les plus doux
 Seroient que tout mon Sang fust répandu pour vous ;
 Mais Seigneur voulez-vous ?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien perfide,
 Je connois ta pensée & le soin qui te guide ,

C'en est fait. Indigné de tes lâches refus.
 A protéger tes jours rien ne m'engage plus ;
 Apprends donc que les Grecs me demandent ta teste ;
 Qu'elle leur tiendra lieu d'une illustre conquête ,
 Que leurs Ambassadeurs arrivent sur mes pas ,
 Prests à tout m'accorder pour hâter ton trépas ,
 Aux yeux de l'Univers tu seras leur victime ;
 Je pourrois dans leurs mains te remettre sans crime ;
 Cependant fuy leurs coups, sauve-toy malheureux ,
 Cours loin de mes Etats te cacher si tu peux ;
 Mais graces au destin tu vois toute la terre
 Attachée à te faire une mortelle guerre ,
 Entouré d'ennemis & de persecuteurs
 Si tu fors de mes mains tu tombes dans les leurs ,
 Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage ,
 Ingrat , dans ce moment rappelle ton courage ,
 Ton cœur en a besoin, ne t'en prens point à moy ,
 Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toy.

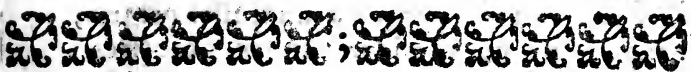


S C E N E IV.

ALCIBIADE *seul.*

Q U'a-t'il dit ! qu'ay-je fait , & quelle est ma
 disgrâce ?
 Justes Dieux ! quel peril , quel destin me menace ?
 Helas ! qui l'auroit crû qu'après tous mes malheurs
 La Grece encor sur moy déployât ses fureurs ?
 Où fuir ? De tous costez la fuite est inutile ,
 Et pour moy désormais je vois au lieu d'azile

Par tout des ennemis, par tout des envieux,
 Ah ! puisqu'il faut perir perissons en ces lieux,
 Je ne tenteray point une retraite vaine,
 Déjà mes tristes jours m'ont coûté trop de peine,
 Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit,
 Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me suit,
 Je n'avois pas prévu qu'un châtiment severe
 Dût suivre le refus que mon cœur vient de faire,
 Je me flatois toujours qu'il me seroit permis
 De vivre icy caché, d'y penser à Palmis,
 Cette foible douceur par le sort m'est ravie,
 Avec quel soin funeste il termine ma vie,
 En me donnant la mort sa barbare fureur
 La presente à mes yeux dans toute son horreur,
 Je perds le jour, banni des lieux de ma naissance,
 Suspect à tous les Grecs, ingrat en apparence,
 Je meurs pour mon païs qui poursuit mon trépas,
 Et je meurs pour Palmis qui ne le sçaura pas.



SCÈNE V.

ALCIBIADE, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

QU'avez-vous fait, Seigneur ! quel est vostre caprice ?
 De la rage des Grecs vous rendez-vous complice ?
 Pourquoi par des refus offensez-vous le Roy ?
 Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroy,

Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere,
Dieux ! à quoy pensiez-vous ?

A L C I B I A D E.

Eh que pouvois-je faire ?

Je ne m'attendois pas à recevoir la mort ;
Mais quand j'aurois prévu la rigueur de mon sort ,
Esclave malheureux d'une injuste puissance
Aurois-je sur la Grece exercé ma vengeance ,
Et conduisant les coups qui luy sont destinez ,
Moy-même ravagé les climats fortunez ?
Voilà ce que j'ay craint, ce que ma prévoyance
Fit l'objet d'une sage & juste défiance ,
Voilà ce qui m'avoit banni de vostre Cour ,
Et lorsque par vos soins avancé chaque jour
Accablé de faveurs je vis toute la Perse
Applaudir aux bontez du prodigue Artaxerce ,
Je prévis que pour prix de ses rares bien-faits
On voudroit m'engager à d'injustes projets ,
Que contre ma patrie irritant mes caprices
On pretendroit de moy de criminels services ,
Non , on ne dira point dans la posterité
Que la Grece par moy perdit sa liberté.

P H A R N A B A Z E.

Mais falloit-il , Seigneur , pour cette ingrate Grece
Accabler de mépris une illustre Princeesse ? -
Ah ! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager.

A L C I B I A D E.

Quoy Pharnabaze encor conspire à m'affliger ?

seigneur depuis long-temps vous devez me con-
noître ,

J'ay fait ce que j'ay pû , le Ciel le sçait. Peut-estre

si je vous decouvrois mes déplaisirs secrets

et vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets :

Mais, allez , laissez-moy. Vostre pitié m'accable ,

C'est trop s'interesser au sort d'un miserable ,

chargé de tant de haine & du courroux du Roy

C'est faire mal sa Cour que de parler pour moy ,

Adieu. Que pour jamais ce moment nous separe ,

je vais attendre seul la mort qu'on me prepare.

P H A R N A B A Z E.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennuy

et s'il se peut sauvons ce Heros malgré luy.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS
BARSINE.

ARTEMISE.



A D A M E c'en est fait. Qu'il vive ou
qu'il perisse,
Que de son sang aux Grecs on fasse
un sacrifice;

Je ne m'informe plus de l'état de son
sort,

Je verray d'un même œil ou sa vie ou sa mort.

P A L M I S.

Je voy malgré vos soins qu'en secret agitée,
Vous sentez les transports d'une Amante irritée,
L'indifference enfin que vous me faites voir
Est l'infailible effet d'un mortel desespoir,
Que dis-je, de vos yeux le trouble vous accuse.

ARTEMISE.

Eh bien, Madame, il faut que je vous desabuse,

our rétablir ma gloire & finir vostre erreur
es Ambassadeurs Grecs j'appuieray la fureur ;
ls arrivent , le Roy s'appreste à les entendre ,
vais luy faire voir le party qu'il doit prendre ,
e vais le disposer à servir leurs desseins ,
livrer la victime à leurs barbares mains ,
voir perir l'ingrat que j'ay sauvé moy-même ,
Madame , après cela croirez-vous que je l'aime ?

P A L M I S.

ous ne l'aimez donc plus ? mais vous l'avez aimé ,
e penchant par vos soins nous fut trop confirmé ;
ourrez-vous sans fremir vous faire une victime
d'un cœur qui vous parut digne de vostre estime ?
our moy , vous le sçavez , insensible à l'amour
Mon cœur est libre encor , mais s'il aimoit un jour ,
quelque injuste que fut l'auteur de mes alarmes ,
e sens que contre luy je n'aurois que des larmes ,
Quand il me haïroit je l'aimerois toujours ,
ans ses moindres perils ardente à son secours
y veillerois sans cesse , & ma plus chere envie
eroit de le sauver aux dépens de ma vie :
Ah ! quand vers quelque objet on a porté ses vœux
est-il rien de plus bas que d'éteindre ses feux ?
Mais qu'il est peu d'amours longues & violentes ?
urtout que l'on voit peu de ces femmes constantes ,
Qui jusques au tombeau fidelles à leur choix ,
N'ont aimé , n'ont brûlé , ne l'ont dit qu'une fois ,
Madame écarterez-vous de la route commune ,
D'Alcibiade enfin détournez l'infortune ,
Ne vous assurez point sur un dépit trompeur ,
Et craignez un retour mortel à vostre cœur ,

Non, non, je ne crains point ce retour de tendresse
Des infidelles cœurs cruelle vangeresse,
Lorsqu'à ce Grec enfin j'ay conservé le jour,
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour,
Du bruit de sa vertu mon ame fut séduite,
De ses persecuteurs j'arrestay la poursuite,
Je fus d'un malheureux l'inébranlable appuy,
Je prodiguay mes soins. J'ay fait plus aujourd'huy
Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece,
J'ay presque de mon sang oublié la noblesse,
Je n'ay pas dédaigné de l'unir à mon sort,
Le Roy l'a sçû, c'estoit un assez grand effort;
Mais après son refus à luy seul trop funeste,
La seule indifférence est tout ce qui me reste,
De ses perils mon cœur ne sent aucun effroy,
Et croit que la colere est indigne de moy,
Pour vous convaincre mieux de tout ce que je pense
Je voudrois que soigneux d'expier son offense
Prodigue de soupirs, de pleurs & de sermens
Il vint me consacrer ses vœux, tous ses momens,
Je voudrois qu'inspiré par l'amour le plus tendre
Mais il vient, que veut-il ? quel party dois-j
prendre ?

Daignez nous écouter, & par cet entretien,
Madame, connoissez & son cœur & le mien.





S C E N E II.

PALMIS , ARTEMISE , ALCIBIADE ,
PHARNABAZE , AMESTRIS ,
BARSINE.

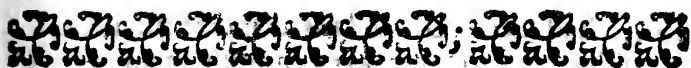
ALCIBIADE.

Que vois-je juste Ciel ! que faut-il que je fasse ?
Où m'avez-vous conduit ?

PHARNABAZE.

Obtenez vostre grace.

N'épargnez ni sôûpirs , ni prieres , ni pleurs ,
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.



S C E N E III.

PALMIS , ARTEMISE , ALCIBIADE ,
AMESTRIS , BARSINE.

ALCIBIADE.

IL fuit , dans quel estat cette fuite me laisse ;
Parlons , puisqu'il le faut , surmontons ma foi-
blesse

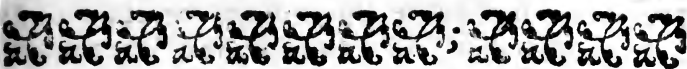
Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
 Je sçay que vostre cœur m'a déjà condamné,
 Que brulant contre moy d'une vive colere,
 A peine tout mon sang vous pourroit satisfaire;
 Mais si pour un moment vostre esprit adoucy
 Sur tout ce que j'ay fait vouloit estre éclaircy,
 S'il pouvoit sans chagrin consentir à m'entendre,
 Peut-estre par mes soins :

A R T E M I S E .

Je ne veux rien apprendre,
 J'aurois trop de regret si ma lâche bonté
 Un seul moment encor vous avoit écouté,
 Pour un indigne cœur ce seroit trop de gloire,
 De vos égaremens j'ay perdu la memoire,
 Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus souvenir,
 Que de me voir enfin forcée à les punir;
 Vous ne verrez en moy ni fureur ni foiblesse,
 Mais cependant songez au peril qui vous presse;
 Les Ambassadeurs Grecs dans ce même moment
 Pour suivent vostre mort avec empressement,
 Tout seconde aujourd'huy leur cruelle entreprise,
 Et vous avez perdu le secours d'Artemise:
 Adieu.



SCENE



SCÈNE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS.

ALCIBIADE.

Quelle fierté, j'ay dû la pressentir ;
 Mais Palmis suit ses pas, & je la voy sortir.
 Avec le même honneur vous me voyez Madame :
 Juste Ciel ! n'est-il plus de pitié dans vostre ame ?
 Ne verray-je personne en ces momens aff'eux
 Prendre quelque intérêt au sort d'un malheureux ?

PALMIS.

Que me demandez-vous, que pouvez-vous attendre
 D'une foible pitié qui ne peut vous deffendre ?
 Artemise & le Roy brûlent d'un fier courroux.
 Contre eux, vous le sçavez, je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Voilà, vous ne pouvez rien contre-elle, & contre un
 pere,
 Moy-même je ne puis condamner leur colere ;
 Elle est juste, Madame, & bien-tost l'Univers
 Apprenant quels honneurs icy m'étoient offerts,
 Qu'il n'a tenu qu'à moy d'en jouir & de vivre
 Approuvera la mort où ce refus me livre ;

N

Mais aussi l'Univers instruit de mon secret ,
Honoreroit mon sort d'un éternel regret ,
S'il sçavoit qu'insensible aux soupirs d'Artemise
D'une plus noble ardeur mon ame estoit éprise ,
Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs mains
Pour attirer luy seul tous les vœux des humains ,
Qui confond d'un regard la raison , la prudence
Que tant d'infortunés aiment sans espérance
Me contraint de mourir pour ses divins appas.
Madame en cet estat ne me plaiguez-vous pas ?
Vous détournez vos yeux, je commence à cōprendre
Que vous feignez encor de ne me point entendre
D'un criminel amour vostre cœur irrité
Cherche à pouvoir douter de ma temerité :
Non , non , n'en doutez point , j'ose le dire encore
Alcibiade meurt parce qu'il vous adore ,
Et de ses ennemis ne craint plus le courroux ,
Puisqu'au moins vous sçavez qu'il s'immole pour
vous ;

Je prevoy quelle horreur va fondre sur ma teste ,
Je voy qu'à m'accabler vostre bouche s'appreste
Mais attendez, Madame , & pour quelques momens
Daignez suspendre encor vos premiers sentimens.
Portez du moins vos yeux sur toute ma conduite :
Forcé de vous aimer je m'imposay la fuite ,
Je m'éloignay du Roy , j'abandonnay la Cour ,
Trop content pour tout bien d'emporter mon
amour ;

Vous venez , je vous voy , je ne puis plus me taire
De mon bizarre sort j'explique le mystere ;
Mais je ne parle , hélas , par un dernier effort
Que dans le même instant où je cours à la mort
Où je n'ay plus d'espoir , où rien ne peut deffendre
Ce sang infortuné que les Grecs vont répandre ;

Je vous le sacrifie avec la même ardeur,
Dont les autres amans recherchent leur bonheur,
Mon cœur en vous aimant n'eût jamais d'autre
envie,
Et se plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

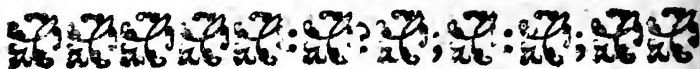
PALMIS.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu,
Quel discours ? quelle audace ? ay-je bien entendu ?
Un banny de la Grece à mes yeux se declare ?
Il ne se souvient plus du rang qui nous separe ?
Et sans aucun égard trahissant ma bonté
Abuse lâchement de ma credulité ?
Comment pretendez-vous expier cette offense ?
Un autre avec éclat marqueroit sa vengeance,
Mais un juste mépris vous en punira mieux,
C'est une peine deuë aux cœurs audacieux ;
Il me suffit des maux où le destin vous livre,
Sans que je prenne encor le soin de vous poursuivre.
Allez donc , étouffez des soupirs indiscrets,
Et sur tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non , j'atteste des Dieux la grandeur souveraine
Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gene ,
Il faut vous le cacher , je vais prendre ce soin
Dieux cruels ! mon malheur ne peut aller plus loin,
Je ne vous parle plus de ma funeste flamme ;
L'en est fait ; cependant souvenez-vous Ma lame
Que si dans mes ayeux je ne voy point de Rois
J'ay fait connoître au moins mon nom par mes
exploits :
Que si pour vous aimer il faut une Couronne
Ce n'est pas la vertu , c'est le sort qui la donne ;

Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
 Je ne doy point rougir des fautes du destin ;
 Je vous laisse, il est temps de remplir vôt're attente,
 Jamais ma passion ne fut si violente ;
 Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est épris,
 Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des mépris.



S C E N E V.

PALMIS , AMESTRIS.

A M E S T R I S.

J'Admire cet effort, il me charme Madame,
 Achevez, triomphez d'une honteuse flâme ;
 Mais quoy vous soupirez, faut-il vous attendrir ?

P A L M I S.

Alcibiade hélas ! me quitte & va mourir ;
 O gloire de mon sang ! ô devoir trop barbare !
 Que de maux ! que de pleurs ta rigueur me prepare !
 Qu'il m'en coutera cher d'avoir crû ma fierté ?
 Mais n'ay-je pas trop loin poussé la cruauté ?
 Injuste que je suis ! ma bouche desespere
 Un cœur que l'amour même a choisi pour me plaire
 Quand le mien s'applaudit & triomphe en secret
 Je feins de m'offencer de l'aveu qu'on me fait,
 Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,
 La peur de me trahir me rend plus inhumaine,

C'est à vos seuls conseils trop barbare Amestris,
 Qu'Alcibiade doit un si funeste prix,
 Sans vos cruels avis, loin de vostre présence
 J'aurois eu moins de force & moins de violence,
 Avez-vous remarqué lorsque je luy parlois,
 Quel desespoir ? Mais quoy si je le rappellois ?
 Si par des mots plus doux je luy faisois compren-
 dre....

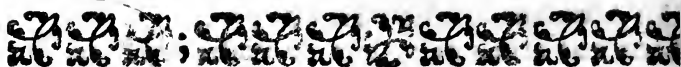
AMESTRIS.

Madame...

PALMIS.

Laissez-moy, je ne veux rien entendre,
 Ne vous opposez plus au penchant de mon cœur,
 Je veux de ce Heros prevenir le malheur ;
 Rompons, rompons le cours de son destin funeste,
 Qu'il vive, c'est assez, que m'importe du reste,
 Sauvons-le, s'il se peut, qu'il apprenne du moins
 Par mes tristes soupirs, par mes plus tendres soins,
 Qu'en le desesperant je m'immole moy-même,
 Qu'enfin s'il meurt pour moy, s'il m'adore, je l'aime,
 Pensez-vous qu'un amour que soutient la vertu,
 Avec tant de rigueur doive estre combattu,
 Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime
 Puisse estre avec raison regardé comme un crime ?
 Ah ! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
 Qu'il seroit glorieux s'il estoit eternal.
 Si...





S C E N E VI.

PALMIS, AMESTRIS, PHARNABAZE

P H A R N A B A Z E .

Daignez pardonner à l'ardeur qui m'enflâme
 Je cherche Alcibiade, il est sorti Madame,
 Quel chemin a-t'il pris ? il estoit en ces lieux.

P A L M I S .

Je ne sçay, mais quel trouble éclate dans vos yeux
 Pourquoi le cherchez-vous ? enfin de quelle crainte
 De quel fremissement vostre ame est-elle atteinte ?

P H A R N A B A Z E .

Madame, il va perir. Dans ce moment le Roy
 Aux Ambassadeurs Grecs vient de donner sa Foy
 Il vient de leur livrer le sang qu'ils luy demandent
 Prêtes à le verser leurs mains déjà l'attendent :
 Ces cruels ennemis par tout vont le chercher,
 Et contre leur fureur rien ne peut le cacher,
 Jusques dans ce Palais, sans attentat, sans crime
 Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victime
 Madame, c'en est fait.

PALMIS.

Ah ! courrons le trouver ;
Suivez-moy , Pharnabaze , il faut....

PHARNABAZE.

Quoy !

PALMIS.

Le sauver.

PHARNABAZE.

Vont le sauver Madame ? ô Ciel.

PALMIS.

C'est trop attendre ,
Craignez-vous avec moy d'oser trop entreprendre ?
L'abandonnez-vous à ces Grecs furieux ?

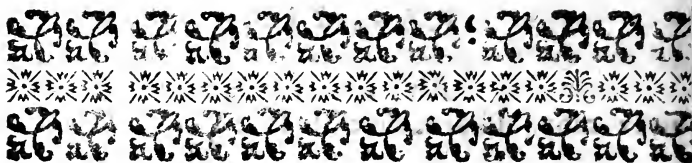
PHARNABAZE.

Moy, Madame , ah ! plutôt que j'expire à vos yeux.

PALMIS.

Finissons les perils d'un cœur si magnanime ,
Regarde qui voudra mon dessein comme un crime ,
Si je puis arracher ce Heros du trépas ,
De mon empressement je ne rougiray pas.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

A L C I B I A D E *seul.*

E pourray - je assouvir la fureur qui
m'entraîne ?

Je cours de tous costez, & ma recherche
est vaine :

Où sont-ils les cruels contre moy con-
jurez ,

Ces Grecs, ces traitres Grecs de mon sang alterez ?

On dit que dans ces lieux leur troupe divisée

A me donner la mort est enfin disposée ,

Que d'une ardeur égale on les voit me chercher

Qu'ils viennent , mon dessein n'est pas de me cacher ,

Mon desespoir répond à leur impatience ,

Les traîtres pourront-ils soutenir ma présence ?

Et sera-t-il que qu'un parmy ces inhumains ,

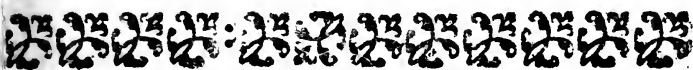
Qui ne tiennent la vie , ou l'honneur de mes mains ,

Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage ,

Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?

Quels degrez, quels chemins m'ont cōduit à la mort?
Justes Dieux! de quels traits marquâtes-vous mon
sort ?

Quelle diversité de bon-heur , d'infortune ?
De pleine confiance , ou de crainte importune ?
Tantost comblé d'honneur , & par tout adoré ,
Tantost chargé de honte , & par tout abhorré
Jadis de tous les Grecs le Demon tutelaire ,
Aujourd'huy triste objet de toute leur colere.
Mais , que dis-je , hay , méprisé de Palmis ,
Dont j'ay craint les dédains plus que mes ennemis ,
Qui croira que du Ciel l'arrest irrevocable ,
Ait fait pour un seul homme un sort si peu semblable ?
Mais que veut Amintas ?



SCENE II.

ALCIBIADE , AMINTAS.

AMINTAS.

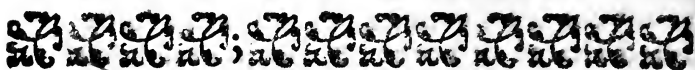
JE vous trouve en cès lieux ;
Je vous revois enfin , j'en rends graces aux Dieux ,
Nous vous cherchions , Seigneur , avec un soin ex-
trême ,
Pharnabaze me suit , & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis ! qu'entens-je : ah Ciel !

N V

Seigneur dans un moment,
Vos yeux seront témoins de son empressement ;
Mais la voicy.



S C E N E I I I.

ALCIBIADE, PALMIS, PHANABAZE,
AMESTRIS, AMINTAS.

P A L M I S.

JE viens assurer vôtre vie,
Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie,
Cet amy genereux s'intresse pour vous,
Jusqu'à braver du Roy l'inflexible courroux,
Ne vous informez point quel mouvement m'inspire ;
Adieu suyez, Palmis n'a plus rien à vous dire.

A L C I B I A D E.

Moy fuir ? ah ! je ne puis pour de malheureux jours
D'une fuite honteuse emprunter le secours ;
Laissez-moy près de vous malgré le sort contraire
M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere,
Quel transport impreveu succede à mon effroy ?
Je puis vous voir sans crime ; ah ! ç'en est trop pour
moy ?

P A L M I S.

Obeïssiez, craignez de m'irriter encore.

A L C I B I A D E.

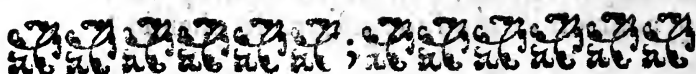
Cet ordre m'est sacré, Madame je l'adore ;

Mais ne pressez plus, c'est un secours trop vain
Qui pourroit de ma fuite assurer le chemin ?

PHARNABAZE.

Moy, Seigneur, je le puis du moins pour cet ouvrage,
Quels que soient mes perils, j'ay tout mis en usage,
Déjà sur le Pactole un vaisseau préparé,
Vous offre sur les eaux un chemin assuré,
Confiez vostre vie au vent qui vous appelle,
Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle,
Sans chercher un azile auprès d'un autre Roy,
Que les Grecs forceroient de vous manquer de foy,
Cachez leur vôtre sort, nos soins dans vostre absence
Agiront près du Roy, prendront vostre deffence,
Et peut-estre qu'un jour vous reverrez ces lieux
Triomphant & chargé de noms plus glorieux ;
Vous sçavez vers le Port une secrete issue
Dont la route à vos Grecs n'est pas encore connue,
Je vais vous devancer, vous suivy d'Amintas,
Secondez mon projet, & marchez sur mes pas,
Ne vous étonnez point si l'on vient vous surprendre,
Vous me verrez bien-tost voler pour vous deffendre.





S C E N E I V.

PALMIS , ALCIBIADE , AMESTRIS ,
AMINTAS.

ALCIBIADE.

A Rrestez , il me laisse , amy trop genereux ,
Pourquoy vous chargez - vous du sort d'un
malheureux ?

Madame , permettez que je désobeïsse ,
Voulez-vous que pour moy Pharnabaze perisse ,
Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang ?
Ah ! puissay-je plutôt voir couler tout mon sang ?
Aussi bien pensez-vous que je puisse survivre
A l'absence mortelle où la fuite me livre ?
A souffrir le trépas mon cœur s'est préparé ;
Mais , Madame , ce cœur triste , désespéré
Ne peut porter ailleurs le feu qui le devore ,
Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore ?
Que sans cesse vers vous tous mes vœux emportez.

P A L M I S.

Finissez ce discours. On vous attend : Partez ,
Contraignez un amour qu'il faut que je deteste ,
Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste ,
Ma gloire m'en prescrit l'indispensable Loy ,
Artaxerce est mon pere , & vous n'estes pas Roy ;
Ce vous doit estre assez dans ce moment terrible
De voir qu'à vos perils je me montre sensible ;

Je vous diray bien plus, pour flater vos douleurs.
L'état où je vous voy me coûtera des pleurs,
Et malgré les efforts de ma gloire offensée,
J'en garderay long-temps la funeste pensée.

ALCIBIADE.

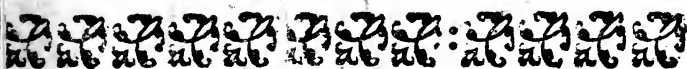
Madame,

PALMIS.

Rassurez mes esprits allarmez,
Ne me répliquez point, fuyez si vous m'aimez.

ALCIBIADE.

Helas !



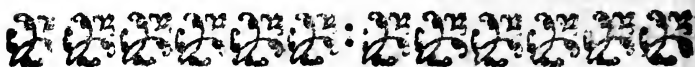
SCÈNE V.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Ciel prends-en soin ! où me vois-je réduite ?
Je ne puis partager les perils de la fuite,
Cruel devoir ! je suis tels ordres absolus.
Magnanime Heros je ne te verray plus ;
Tu cours au gré du sort des flots & de Neptune
Traîner l'affreux débris d'une illustre fortune,
Les vents vont pour jamais t'emporter loin de moy,
Je te jure du moins de ne penser qu'à toy,

Fatigué de la Cour du plus grand Roy du monde
 Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde ,
 Mes soupirs enflammez après toy vont voler
 Jusqu'à l'heureux instant , ou prompte à m'accabler
 Une mort favorable à mes desirs offerte
 Arrestra les pleurs que je donne à ta perte.



S C E N E V I.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
 BARSINE.

ARTEMISE à Barsine.

JE la voy , penetrons les secrets de son cœur ,
 Puis-je vous demander quelle injuste douleur,
 Quel transport imprevû , quelles vives alarmes
 Madame , de vos yeux ont fait couler des larmes ?
 Fille du plus puissant , du plus juste des Rois ,
 Cent Monarques jaloux attendent vostre choix ;
 Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere ,
 Une superbe Cour vous sert & vous revere ,
 Quand tout conspire ensemble à vos vœux les plus
 doux ,

Est-il quelque chagrin qui passe jusqu'à vous ?

P A L M I S.

Madame , je n'ay point de sujet de tristesse.

A R T E M I S E.

Pourquoy me cachez-vous la douleur qui vous pres-
 se ?

Jusques à ce moment vous ne me cèliez rien ,
 Et l'amitié joignoit vostre sort & le mien ;
 Aujourd' huy de vos pleurs vous faites un mystere ,
 Je ne vous presse plus , c'est à moy de me taire ;
 Mais , Madame , souffrez que j'ose m'informer
 D'un proscriit dont le sort peut encor m'allarmer ?
 Tantost quand je l'ay fuy vous estes demeurée ,
 Comment vous estes-vous d'avec luy séparée ?
 Quels estoient ses discours ? A-t'il justifié
 Les criminels refus qui l'ont sacrifié ?
 On dit même qu'icy vous venez de l'entendre ;
 Vous vous troublez : Voila ce que je veux apprendre ,
 Et sans chercher encor de nouvelles raisons
 Ce trouble où je vous vois éclaircit mes soupçons.
 De l'orgueil de mon sang reprenons les maximes ,
 D'un perfide Etranger punissons tous les crimes :
 C'en est un que sa mort ne sçauroit reparer ,
 D'avoir pû sans amour me faire soupïrer ,
 Que me sert qu'à la Grece Artaxerce le livre ?
 C'est pour mes interets qu'il doit cesser de vivre ;
 Vous , Madame , craignez l'impatient courroux
 D'un pere justement irrité contre vous.

P A L M I S.

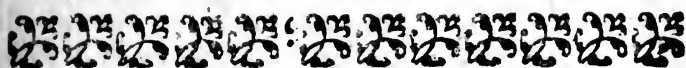
Moy , Madame :

A R T E M I S E.

Courons. O Ciel que vais-je faire ?
 Quoy donc en un moment à moy-même contraire
 Je vais perdre un Heros que j'ay tant protégé
 De tant d'autres malheurs par le sort affligé ?
 Par un motif honteux je deviens inhumaine ,
 Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine ,

S'ils n'ont pû résister au penchant de leur cœur ;
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur ?
Et quoy qu'un fol amour encor me persuade ,
M'estoit-il plus permis d'aimer Alcibiade ?
Ouvre les yeux enfin foible Artemise , voy
Quel opprobre à jamais va rejallir sur toy ?
Hier encor tes jours couloient dans l'innocence ;
Ton cœur ne connoissoit ny courroux ny vengeance ,
Tu n'aurois pû former sans tressaillir d'horreur
Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur ,
Regarde où te conduit l'ardeur d'estre vengée ,
Malheureuse , & combien un jour seul ta changée ?
Madame pardonnez à mon égarement ,
Ma honte , ma douleur suffit pour mon tourment :
Et toy perfide amour qu'à jamais je deteste ,
Terrible passion , penchant vraiment funeste !
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poison
Pour bannir la vertu , pour troubler la raison ?
Laisse-moy. Je reprends l'empire de mon ame ;
Si j'ay pû m'égarer par une indigne flâme ,
Je montreray bien-tôt par des soins éclatans
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-temps.





SCÈNE VII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE,
AMESTRIS, BARSINE.

ARTAXERCE à *Artemise*.

J'ay prononcé, Madame, & vous serez vengée
A punir un ingrat ma gloire est engagée,
Ma pitié désormais ne sçauroit l'épargner
Sans rompre le traité que je viens de signer,
Ce jour éclairera cette mort legitime,
Les Grecs impatiens poursuivent leur victime,
Et dans ces mêmes lieux témoins de ses mépris
Cet infidèle cœur en recevra le prix,
Son adresse ne peut le cacher à leur veüe,
Icy de tous costez leur troupe est répandüe,
Il n'est point de passage, il n'est point de détour
Que leurs yeux irrités n'observent tour à tour.
Jamais contre un tyran des peuples en furie
N'ont montré tant de haine, & tant de barbarie,
Que contre ce proscrit autrefois leur appuy,
Ces mortels ennemis en font voir aujourd'huy:
Mais quoy vous fremissez, craignez-vous de m'en-
tendre?

ARTEMISE.

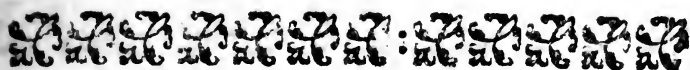
Au prix de tout mon sang je voudrois le deffendre.

Oüy , Seigneur , revoquez un ordre trop cruel ,
 Sauvez Alcibiade , il n'est point criminel ,
 Vous apprendrez un jour toute sa destinée ,
 Elle est , n'en doutez point , assez infortunée
 Pour mériter de vous un reste de pitié ,
 Au nom de mes Ayeux , & de vostre amitié ,
 Hâtez-vous & des Grecs prevenez la vengeance.

A R T A X E R C E .

O Ciel ; de ce discours que faut-il que je pense ?
 J'ay crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs ,
 Cependant je n'y voy que les plus tendres pleurs.
 Un banny de la Grece ose braver la Perse ;
 Il méprise les dons , l'amitié d'Artaxerce ,
 Il refuse la main que vous luy presentez ,
 Et pour ses jours encor vous vous inquietez ?
 Quel mouvement secret, quelle force invincible
 A tant d'affronts reçûs peut vous rendre insensible ?
 Avez-vous oublié l'orgueil de vostre sang,
 Et tous les fiers devoirs qu'exige vostre rang ?
 Mais quoy tous mes efforts , tant de raisons pres-
 santes
 Contre un lâche ennemy deviennent impuissantes ?





SCÈNE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE,
AMESTRIS, BARSINE,
MEMNON.

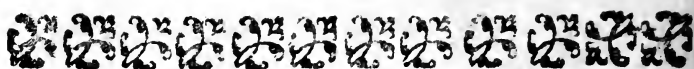
MEMNON.

S Eigneur, Alcibiade attend près de ces lieux,
Il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entends-je ? justes Dieux,
Qu'il entre. Que mon ame est icy combatuë !
Puis-je ? Mais quel objet se présente à ma veüe ?





S C E N E IX.

ARTAXERCE, ALCIBIADE, PALMIS,
ARTEMISE , PHARNABAZE,
AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

A L C I B I A D E .

L Aaissez-moy, Pharnabaze, en vain vous me priez ,
Je veux voir Artaxerce , & mourir à ses pieds,
Ah ! Seigneur , vous voyez au gré de vostre envie
Qu'une sanglante mort va terminer ma vie ,
Je fuyois de ces lieux , les Grecs l'ont remarqué ,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué ,
Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage ,
Le fidele Amintas victime de leur rage
Est mort en combattant. Par tout enveloppé ,
Et dans ce même instant d'un trait mortel frappé
Je tombois dans leurs mains sans le bras secourable.
D'un Amy trop soigneux des jours d'un misérable.
Pharnabaze , Seigneur , près de nous arrivé ,
Avec quelques soldats de leurs mains ma sauvé:
Daignes lu y pardonner sa genereuse audace ,
Je viens à vos genoux vous demander sa grace ,
Ne la refusez pas à mes soupirs mourans ,
Et jugez de mon cœur par ce soin que je prens ,
Madame, c'est à vous qu'en mourant je m'adresse ,
Voyez quel est le prix qu'a reçu ma tendresse ,

D'un amour sans espoir le tyrannique effort
A plus fait contre moy que les Grecs ni le sort.

ARTAXERCE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

ALCIBIADE.

Je parlay. Sa colere
Fut le prix malheureux d'un amour temeraire,
Si je n'ay pû pretendre à recevoir sa foy,
Quels biens possédez-vous qui soient dignes de moy :
Et que peut pour un Grec le plus grand Roy du
monde,

Quand sur la liberté nostre bon-heur se fonde ?
Je meurs enfin. La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur,
De voir la Grece un jour troublée, ou soumise,
Et sur tout d'estre ingrat aux bontez d'Artemise ;

Pharnabaze le soutient.

C'en est fait, je succombe, & mon sort est trop beau,
La gloire m'a suivy jusques dans le tombeau ;
Je triomphe, & pour moy le trépas a des charmes,
Puisque je voy vos yeux me donner quelques larmes,
Et m'honorer enfin d'une noble pitié,
Vous pour dernier effet d'une illustre amitié,

à Pharnabaze.

Ostez-moy de ces lieux pour sauver ma constance,
Elle craint ces objets, & cede à leur presence.
Pour remplir mon destin sans en estre abattu,
Je sens que j'ay besoin de toute ma vertu.

310 ALCIBIADE, TRAGÉDIE.

ARTEMISE.

Quel malheur, justes Dieux !

PALMIS.

Fortune impitoyable !

Il expire.

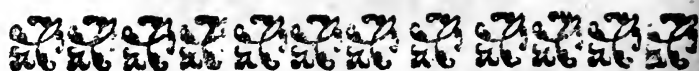
ARTAXERCE.

Je voy que ce coup vous accable,
Mais loin de condamner de si justes douleurs,
Je suis prest avec vous de répandre des pleurs.

FIN.

PHOCION,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

PHOCION,	General des Atheniens.
AGNONIDE,	autre General d'Athenes.
CHRISIS,	fille de Phocion.
ALCINOVS,	fil, d'Agnonide Amant de Chrisis.
DIONE,	Confidente de Chrisis.
LICAS,	Gouverneur d'AlcinoVS.
CLITUS,	Capitaine Athenien.
AREAS,	autre Capitaine Athenien.
GARDES.	

La Scene est à Athenes , dans le Palais de la Republique.

PHOCION,



PHOCION,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.



H bien Licas, eh bien, puis-je voir
Agnonide,

L'avez-vous informé du dessein qui
me guide ?

Sçait-il que pour mon Pere une juste

terreur

Accable mes esprits & déchire mon cœur,
Et qu'un ordre cruel m'empeschant de le suivre,
Au comble des horreurs son absence me livre.

O

Madame , par mes soins Agnonide est instruit
 De l'état déplorable où le sort vous réduit ;
 Vôte douleur le touche , & prest à vous entendre ,
 Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'attendre.



S C E N E II.

C H R I S I S , D I O N E .

C H R I S I S .

Quel accueil, quel discours, quel changement
 grands Dieux !
 Puis-je me méconnoître ? & suis-je dans ces lieux
 Où mon Pere en ses mains tenant le sort d'Athene
 Signala l'équité de ses loix souveraines :
 Sont-ce ces mesmes murs & ce mesme Palais ,
 Où l'heureux Phocion méditoit ses projets ;
 Qui marquant chaque jour son zele & sa sagesse ,
 Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece.

D I O N E .

Madame

C H R I S I S

Tu le vois , mille objets menaçans ,
 Confirment à l'envy les chagrins que je sens ;

Ces indignes enfans de nostre Republique,
 Que mon Pere toujourns éloigna de l'Attique,
 Amas presque infiny d'esclaves, d'étrangers,
 Ne m'exposent-ils pas à de nouveaux dangers :
 Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon passage,
 Me rendoient en tremblant un legitime hommage,
 Aujourd'hny ne m'offrant que des yeux ennemis,
 Après de longs efforts m'ont à peine permis
 De venir jusqu'icy faire parler mes larmes,
 Pour fléchir un Tyran, trop impuissantes armes.

D I O N E.

C'est ce Tyran luy seul dont les lâches projets
 Ont troublé de vos jours le bonheur & la Paix,
 Jaloux de Phocion, sa parricide envie,
 Attaque également & sa gloire & sa vie ;
 Il poursuit un Heros jusqu'icy tant vanté,
 Un Heros que la guerre a toujourns respecté.
 Un Heros.....

C H R I S I S.

Ah ! finis cet éloge inutile,
 Reserve ces discours pour un temps plus tranquille ;
 Et join de retracer sa gloire & ses vertus ,
 Songe que ce Heros peut-estre ne vit plus :
 Que Cassander aigry par les Tyrans d'Athenes,
 Ou le livre à la mort, ou le charge de chaînes.
 Ingrats Atheniens, pourrez-vous le souffrir ?
 Ah ! marchez sur ses pas, & pour le secourir
 Dans les murs de Pellé, hastez-vous de répandre
 Vostre sang, que son bras scût tant de fois défendre ;
 Et toy barbare auteur de nos communs malheurs,
 Toy dont l'ambition fait couler tous nos pleurs,

O ij

Agnonide , prévient les maux de ta patrie ,
 En sa faveur du moins calme ta barbarie ,
 Souviens-toy que ce Chef dont tu proscriis les jours ,
 Contre tout l'Univers nous deffendit toujours ,
 Qu'Athenes va tomber , si ta haine l'opprime ,
 Et vanger en tombant cette grande victime.

D I O N E.

Et qui peut se flater que ce tyran plus doux ,
 Reconnoistra son crime , & suspendra ses coups :
 Madame , à ce retour je voy peu d'aparence ;
 Esclave de son rang , & fier de sa puissance ,
 Nous le verrons plutôt par de nouveaux forfaits
 Achever chaque jour ses infames projets :
 Mais tandis que sa haine injuste & sanguinaire ,
 Détruit la Republique , & poursuit vostre Pere ,
 Son fils , du moins , son fils le jeune Alcinoüs ,
 Vous force en mesme temps d'admirer ses vertus.
 Jene puis oublier avec quelle assurance
 Du fidelle Licas trompant la vigilance ,
 Il suivit Phocion , & courut partager ,
 De son sort incertain la gloire & le danger ,
 Pouvez-vous !

C H R I S I S.

Sa vertu digne d'estre estimée ,
 Par ce noble dessein me fut trop confirmée ;
 Il vint dans le moment que mes premiers malheurs
 Livroient mon ame en proye aux plus vives douleurs
 Madame , me dit-il , la fortune contraire
 Au plus grand des perils expose vostre Pere ,
 C'est le mien qui le livre aux mains de Cassander
 Dont la haine barbare ose le demander ;

Je ne viens point icy par un lâche artifice,
De cet ordre funeste excuser l'injustice;
Non, je viens en meslant mes pleurs à vos soupirs;
Du moins par quelque espoir flater vos déplaisirs;
Je pars malgré la loy du peuple & de mon Pere,
Je me dérobe aux soins d'un Gouverneur severe :
On poursuit Phocion , je vole à son secours;
Au destin qui l'attend j'exposeray mes jours,
Trop heureux si mon sang versé pour sa querelle ;
Le rend à vostre amour , & vous prouve mon zele.
Tels furent ses discours , & ses derniers adieux ,
Et dans le mesme instant s'éloignant de mes yeux ,
Il me fit concevoir une foible esperance ,
Et partit assuré de ma reconnoissance.

D I O N E.

Mais, Madame, est-ce assez , & ne croyez-vous pas
Qu'adulateur secret de vos divins appas ,
Quand pour vos interets il court tout entreprendre,
Il se propose un prix qu'il a droit de pretendre.

C H R I S I S.

Dione que dis-tu ?

D I O N E.

Que son amour pour vous
Merite en sa faveur des sentimens plus doux.

C H R I S I S.

Helas ! crois-tu qu'il m'aime ?

O nj

D I O N E .

En doutez-vous encore,
 Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous adore,
 Ses regards , ses soupirs au deffaut de sa voix ,
 Du feu qui le consume ont parlé mille fois ?
 Vous l'avez vû vous-mesme , avouëz-le Madame ;

C H R I S I S .

Faut-il te faire voir jusqu'au fond de mon ame ?
 J'ay crû m'apercevoir dans tous nos entretiens ,
 Que ses timides yeux trembloient devant les miens ,
 Que son esprit confus & sa bouche incertaine ,
 Tandis qu'il me parloit ne s'exprimoient qu'à peine ,
 J'ay mesme , le voyant interdit , inquiet ,
 Senty , je l'avouïray , quelque trouble secret :
 Dione , je ne puis t'en dire davantage ;
 J'ignore des amans les soins & le langage ,
 Sur ce que j'ay crû voir je n'ose m'arrester ,
 Quoy qu'il en soit enfin j'en veux toujours douter ;
 Eloignons ces objets de ma triste pensée ,
 Grands Dieux ! preservez-moy d'une ardeur in-
 sensée ,
 Mon cœur d'assez de maux est troublé chaque jour ,
 Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

D I O N E .

Pourquoy vous formez-vous de si tristes allarmes ?

C H R I S I S .

Non ces plaisirs parfaits , ces doux transports , ces
 charmes ,

Que l'amour fait sentir aux cœurs qu'il a choisis ,
Ne sont point destinez à celuy de Chrisis ;
Le sort me persecute avec trop de constance ,
Pour permettre . . . mais Dieux ! nostre ennemy
s'avance.



S C E N E III.

CHRISIS , AGNONIDE , DIONE ,
CLITUS.

CHRISIS.

ENfin pour vous parler j'obtiens quelques mo-
mens ,
Vos Gardes sont touchez de mes gemissemens ,
Ils ne m'opposent plus de funeste barriere :
Mais aucun ne m'apprend le destin de mon Pere ;
Que fait-il , où plûtost par quelle injuste loy ,
Soumettez-vous sa vie aux caprices d'un Roy ,
Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique ,
N'eurent jamais de droit sur cette Republique.
Quel crime a donc commis ce Chef infortuné ,
De quelles trahisons l'avez-vous soupçonné ?
A-t-il sacrifié par de secretes haines
Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?
Comptez , examinez les jours de ce Heros ,
Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;
Qu'une vertu sans cesse à nos yeux confirmée ,
Et dont la pureté passe la renommée.

O iiij

Madame je le vois, vostre aveugle douleur,
 Du sort de Phocion m'impute le malheur,
 J'oubliroy toute fois cette cruelle injure,
 En faveur des transports qu'inspire la nature.
 Il ne faut qu'un moment pour vous desabuser,
 Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuser,
 Madame, ay-je trahy la severe justice?
 Ay-je seul ordonné que Phocion perisse?
 Tout le Peuple en fureur a conspiré sa mort,
 Et nommé Cassander arbitre de son sort;
 Vous sçavez que ce Roy successeur d'Alexandre,
 Contre la Republique alloit tout entreprendre.
 Deux fois loin de ces murs Nicanor repoussé,
 Et du Port de Pirée avec honte chassé;
 De ce Roy contre nous alluma la colere,
 Il impute sa fuite aux soins de vostre Pere:
 Athenes toute fois l'accuse hautement
 D'avoir pour sa deffence agy trop lentement;
 Ainsi livré tout seul à la haine commune
 Ay-je pû l'arracher à sa triste infortune?
 Ay-je dû le sauver & prévenir vos pleurs?
 Pour faire sur l'Etat tomber tous ses malheurs.
 Non, Madame, & mon fils Alcinoüs luy-mesme,
 Ce fils qui m'est si cher par sa vertu suprême,
 Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'huy,
 S'il falloit prononcer entre Athenes & luy.

C H R I S I S.

Puissent les Dieux vangeurs me prendre pour victime,
 Si j'ose condamner cette noble maxime;

J'en connois la justice , & Phocion cent fois
M'en fit dans ses leçons la plus sainte des loix ;
Si sa mort à l'Etat eut esté nécessaire ,
Vous deviez quelque temps la laisser volontaire ;
Et voir si son grand cœur lâchement démenty ,
Auroit pû balancer à prendre son party.
Ah ! que dans cet état sa victoire dernière ,
Eust dignement finy son illustre carrière ,
Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler ;
Heureux pour son país de pouvoir s'immoler ,
Et moy de sa vertu cherissant la memoire ,
Consolant ma douleur par l'excès de sa gloire ;
Voyant son nom par tout à jamais reveré ,
En pleurant son trépas je l'aurois admiré.
Mais que sans l'avertir du coup qu'on luy prepare ,
On le livre avec joye aux mains d'un Roy barbare !
Car je ne conte plus parmy nos Nations
Tous ces Chefs séparéz par leurs divisions ,
Ces Grecs qui trop long-temps éloignez de la Grece
Ont succé des Persans la haine & la mollesse ,
Ces Grecs qui sous un Roy le plus grand des Heros ,
Jusqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux ,
Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait connoistre
Que toute leur grandeur estoit duë à leur maistre :
Indignes du haut rang où sa main les a mis ,
Et de donner des loix à ceux qu'il a soumis ;
Sur tout ce Cassander , ce monstre dont l'envie
De ce vainqueur du monde a terminé la vie ;
Et qui par le poison

A G N O N I D E.

Ah ! Madame , arrestez ,
N'outragez plus ce Prince , & du moins respectez

O v

De son nom , de son rang , l'auguste caractère ;

C H R I S I S .

Eh quoy! s'il le profane, est-ce à moy de m'en taire?

A G N O N I D E .

Oùy l'on doit ces égards au sacré nom de Roy.

C H R I S I S .

Ce nom dans un tyran n'est plus sacré pour moy.

A G N O N I D E .

Appellez-vous tyran un Prince legitime ?

C H R I S I S .

J'appelle un Roy tyran quand il aime le crime.

A G N O N I D E .

Et quels crimes, Madame , a commis Cassander.

C H R I S I S .

Celuy qui les sôtient peut-il les demander ?

A G N O N I D E .

Si nous sommes tous deux tels que vous l'osez dire,
Vous flattez-vous encor que Phocion respire ?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le préserver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu , leur bras la pû sauver ;
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obstacles.

AGNONIDE.

Nous apprendrons bien-tost qui de nous s'est trompé.

CHRISIS.

Helas ! je cede au coup dont mon cœur est frappé ;
Ma fierté ne peut plus soutenir la pensée
Du parricide affreux dont je suis menacée.
Poursuy tyran , poursuy tes barbares desirs ,
De l'excès de nos maux fay tes plus doux plaisirs ;
Je voy quelle raison t'intéresse à deffendre ,
Contre tout l'Univers , l'assassin d'Alexandre :
Les jours de Phocion détruisoient tes projets ,
Ils vont estre le prix de ta servile paix :
Peut-estre à mes soupirs le Ciel encor propice ,
Malgré tes soins cruels confondra l'injustice ;
S'il me refuse enfin le secours de son bras ,
Le secours des Mortels ne me manquera pas :
Je ne m'explique point , mais si mon Pere expire ,
Il ne mourra pas seul , & j'ose te predire ,

O vj

Qu'après l'avoir conduit aux horreurs de son sort,
Peut-estre autant que moy tu pleureras sa mort;
Adieu.



SCENE IV.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Queme dit-elle, & quelle est son attente?
Mais non, je ne crains point sa menace impuissante,
Et la foudre aujourd'huy dût-elle m'accabler,
Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
Il est temps de cueillir l'heureux fruit de mes peines,
Accablons, cher Clitus la liberté d'Athenes,
Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
Faisons-nous dans ces murs un trône & des sujets,
Et renversant les loix de cette Republique,
Rappelons la splendeur des premiers Rois d'At-
tique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, songez-vous.

AGNONIDE.

J'ay tout examiné
Je sçay que mon projet peut estre condamné ;

Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
Sous le nom de vertu déguise sa foiblesse,
Qui n'osant s'occuper des soins ambitieux,
Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux;
Ces cœurs, dis-je, ennemis de mes desseins sublimes,
Leur donneront les noms qu'on donne aux plus
grands crimes,

Mais aussi que diront ceux dont la noble ardeur,
Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur,
Qui loin de contracter de basse servitude,
Du soin de commander font toute leur étude;
Et ne pouvant souffrir de maître ny d'égal,
Gardent l'ambition jusqu'au terme fatal.
Ces superbes mortels me prenant pour exemple,
Dans le fond de leur cœur m'élèveront un temple,
Et soit que le destin me favorise ou non,
Parmy les noms fameux ils compteront mon nom;
Je t'avoueray pourtant quelque espoir qui m'anime:
Que j'eus quelque terreur en commençant le crime,
D'un violent remords mon cœur fut combattu,
Lors que de Phocion j'attaquay la vertu:
Mais voulant sur mon front placer le Diadème,
Il falloit ou le perdre ou me perdre moy-même;
Pour m'éloigner du rang que je me suis promis,
Je le crains plus luy seul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins, dont le nombre l'accable,
Un seul homme, Seigneur, est-il si redoutable?
Et se peut-il enfin

AGNONIDE.

Eh ! ne conçois-tu pas,
Qu'un homme tel que luy fait le sort des états ?

Quoy que mille raisons à sa perte m'attachent ,
 Je luy dois un aveu que ses vertus m'arrachent :
 C'est un de ces mortels que le Ciel quelquefois
 Fait naître pour deffendre ou rétablir les Loix ,
 Un de ces cœurs choisis , des ces heureux genies ,
 Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies ,
 Que de leur feu divin ils ont soin d'éclairer ,
 Et qu'un ennemy même est contraint d'admirer.

C L I T U S .

Eh ! faut-il donc , Seigneur , attenter à sa vie ?

A G N O N I D E .

Triste effet , cher Clitus , des fureurs de l'envie ;
 Avec moins de vertus Phocion sans secours ,
 Tranquille dans ces murs eut vû couler ses jours ,
 Et passé sans peril les plus longues années ,
 Qu'à son obscur destin la parque auroit données .
 Mais loin de rapeller les pressantes raisons ,
 Qui le font immoler à mes justes soupçons ,
 Etouffons les remords que me cause sa perte ,
 En songeant quelle gloire à mon fils est offerte ;
 Car Clitus c'est pour luy cét fois plus que pour moy ;
 Que j'aspire à ranger ce peuple sous ma loy :
 C'est l'amour de ce fils digne d'une couronne ,
 Qui r'assure mon cœur quand le crime l'étonne ,
 Qui sur tous mes perils me fait fermer les yeux ,
 Et braver le courroux des hommes & des Dieux .

C L I T U S .

Mais , Seigneur , vostre fils par sa fuite impréveuë .

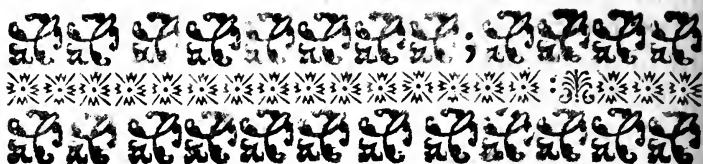
A G N O N I D E .

Ah ! ne m'en parle plus , ce souvenir me tue ;

Finissons un discours qui me glace d'effroy ,
J'ignore quel dessein peut l'éloigner de moy ;
Il a surpris Licas , il m'a surpris moy-mesme ,
Et le sort secondant son fatal stratagème ,
Je n'ay pû découvrir le chemin qu'il pris ,
En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris ;
Mais mon cœur affligé reprend quelque espérance ;
L'ingrat ne peut long-temps tromper la diligence ,
Des fidelles amis qui vont de Cour en Cour ,
Le chercher , l'avertir & presser son retour ;
Allons donc pour luy seul consommer mon ouvrage ,
Des cœurs que j'ay gagnez ranimer le courage ,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort ,
Par l'espoir du salaire ou la peur de la mort ,
Et m'instruire sur tout , si , selon mon envie ,
Dans Pellé Phocion a vû trancher sa vie.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.



PROCHE, vien Clitus, mes chagrins
sont passez,

Je voy mes vœux secrets par le Ciel
exaucez;

Dieux ! avec quels transports mon
cœur s'ouvre à la joye.

CLITUS.

Eh ! quel est le bon-heur que le Ciel vous envoie ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils.

CLITUS.

Ah ! se peut-il ?

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire ?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encor , on n'a pû m'en instruire ;
Ce n'est que par les soins d'un esclave inconnu
Que cet heureux écrit jusqu'à nous est venu ;
Mais mon fils vit enfin , & bien-tost sa presence
Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperance ;
Vous me l'avez sauvé , grands Dieux , c'en est assez ;
Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez .

Il lit.

Ne me regardez point comme un enfant rebelle ;
Seigneur , un soin pressant loin d'Athenes m'appelle ,
La gloire l'autorise. Excusez un dessein ,
Que l'Univers entier voudroit combattre en vain :
Si contre moy ma fuite arme vostre colere ,
Bien-tost par mon retour j'iray vous satisfaire ,
Et chercher sans vouloir forcer vos sentimens ,
La peine de mon crime ou vos embrassemens.

Il continuë.

Tu vois par son respect , tu vois par sa promesse ,
Que son empressement répond à ma tendresse ,
Pendant croiras-tu qu'en ce mesme moment
Je rends graces aux Dieux de son éloignement :

Autant que son depart m'a fait sentir d'allarmes ,
 Autant son prompt retour peut me coûter de larmes ;
 N'en doute point , je crains qu'un destin malheu-
 reux

Ne le rameine icy plutôt que je ne veux.

C L I T U S .

D'un pareil sentiment je cherche en vain la cause.

A G N O N I D E .

Clitus dans le dessein que mon cœur se propose ,
 Prés d'opprimer l'Attique & de donner des loix ,
 A des peuples nourris dans la haine des Rois.
 Avant que d'exercer un pouvoir legitime ,
 Il faudra l'assurer par plus d'une victime ,
 Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté ,
 Contre les ennemis de mon autorité ;
 Proscrire , sans égard ny de vertu ny d'âge ,
 Des Citoyens trop fiers pour souffrir l'esclavage ,
 Dont le bras à toute heure armé pour me punir ,
 Si je ne les perdois pourroit me prévenir.
 Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes ,
 Dans ces proscriptions , ces combats , ces allarmes ?
 Mon fils pourroit tomber , & je perdrois en luy
 Le bon-heur de mes iours , mon espoir , mon appuy .
 Je ne veux point enfin que le sceptre d'Athenes
 Le rende comme moy l'objet de tant de haines ,
 Chargé seul des forfaits qu'il me coûte à gagner ,
 A ce fils innocent je les dois épargner ,
 Et le faire passer dans ses mains vertueuses ,
 Tel que jadis sortant de ses courses fameuses ;
 L'invincible Thesée arrivé dans ces lieux ,
 Le reçût de son Pere à la face des Dieux ,

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos soins & vos tendresses ;
Mais Cassander , Seigneur , tiendra-t'il ses promesses ?

Estes-vous assuré d'obtenir son secours ?

Enfin , de Phocion tranchera-t'il les jours ?

Je crains que la pitié malgré vous ne l'arreste.

AGNONIDE.

Non , son appuy m'est sûr & ma victime est presté ;

Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis ,

A d'autres deffenseurs mon destin est remis ;

Demetrius , Cratere , Antigonus , Eumene ,

Hazarderont pour moy leur grandeur souveraine

Constans à soutenir mes droits & mon dessein ,

Ils paroîtront bien-tost les armes à la main ,

Et porteront icy cette sanglante guerre ,

Dont leur bras fait rougir la moitié de la terre :

Pour Phocion , ses jours ne sçauroient m'échaper ;

Si Cassander l'épargne & craint de le fraper ,

J'espere que le peuple armé contre sa vie

Viendra me demander qu'elle luy soit ravie.

J'excite contre luy ses fureurs chaque jour ;

Je luy rendray fatal l'instant de son retour ,

Pour aigrir contre luy ce peuple impitoyable ,

Je le fais souvenir de ce jour déplorable ,

Où Nicanor fut prest de nous assujettir ,

Tandis que Phocion , loin de nous avertir ,

Condamnant nos soupçons contre ce temeraire ,

De ses trompeurs sermens vanitoit la foy sincere ;

Et luy donnant le temps d'avancer ses projets ,

Craignoit en l'attaquant de violer la paix.

Voilà par quels chemins je prepare sa perte ;
 Et si j'en puis saisir l'occasion offerte ,
 Quel comble à mon bon-heur de le voir expirer !
 Dans cette mesme place où prompt à l'honorer ,
 Nos Citoyens jadis par des cris de victoire ,
 Celebroient à l'envy ses vertus & sa gloire.
 Mais sa fille paroist. Je crains de luy parler ,
 De nouveaux déplaisirs je n'ose l'accabler ;
 Laissons-la de ses maux accuser la Fortune ,
 Sortons , & prévenons une plainte importune.



S C E N E II.

C H R I S I S , D I O N E .

C H R I S I S .

A Rrestez. Il me fuit , & ne m'écoute pas ,
 Je ne sçay quel dessein precipite ses pas ;
 Quel trouble me saisit ? que faut-il que je pense ,
 De ce soin qu'il a pris d'éviter ma presence ?
 Juste Ciel ! de mon Pere a-t'il appris le sort ,
 Et ne s'éloigne-t'il que pour cacher sa mort ?
 Dione , c'en est fait leur rage est assouvie ,

D I O N E .

Non , Madame , l'amour vous répond de sa vie ;
 Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient-il plus
 Du depart , des sermens du jeune Alcinoüs ,

Sa valeur vous promet un succès moins contraire.

C H R I S I S.

Ah Dieux ! sur quelle foy me dis-tu que j'espère,
Alcinoüs peut-il en de barbares lieux
S'opposer aux desseins d'un Roy victorieux ?
Et renverser les loix de son pouvoir suprême
Qu'en hazardant ses jours & se perdant luy-même ;
Hélas ! il a pery sans sauver Phocion ,
Et pour redoublement à mon affliction
Athènes par leur mort est à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conservée ,

D I O N E.

Mais songez . . .

C H R I S I S.

Mon destin ne peut estre adoucy.

D I O N E.

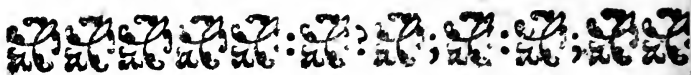
Alcinoüs . . .

C H R I S I S.

Eh bien ?

D I O N E.

Madame le voicy.



S C E N E I I I .

ALCINOUS , CHRISIS , DIONE

C H R I S I S .

DE quel étonnement , grands Dieux , suis-je
 frappée,
 Est-ce vous que je vois , ne suis-je point trompée ?
 Ah , Seigneur , dissipez le trouble de mon cœur
 Venez-vous augmenter ou finir mon mal-heur ,
 Découvrez-moy mon sort , reverray-je mon Pere
 A-t'il d'un Roy barbare évité la colere ?
 Puis-je enfin me flater de son heureux retour.

A L C I N O U S .

Madame , en doutez-vous , puis que je vois le jour
 Croyez-vous que soigneux de garantir ma teste ,
 J'auray vû sur luy seul éclater la tempeste ;
 Et son sang à mes yeux lâchement répandu ,
 Sans que parmy les flots le mien fust confondu ?
 Non , Madame , jaloux de deffendre sa vie ,
 Sa perte , de la mienne auroit esté suivie :
 Et du moins vous contant son déplorable sort ,
 On vous auroit conté l'histoire de ma mort :
 Mais grace à sa vertu , grace aux Dieux tutelaires
 Mes soins pour le sauver n'estoient pas necessaires
 Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux ,
 Vangé des noirs desseins de tous ses envieux.

CHRISIS.

Ce changement soudain, cette joye impreveuë
 Jette un trouble nouveau dans mon ame éperduë,
 Et ma foible raison, mes esprits languissans
 Ne sçauroient résister au plaisir que je sens;
 Quoy vos soins genereux n'ont point trouvé d'obsta-
 cle !

Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle
 Mon Pere m'est rendu, qui me l'a conservé ?

ALCINOUS.

Je vous l'ay déjà dit. Sa vertu l'a sauvé :
 Sa fierté, sa sagesse & l'éclat de sa vie,
 Ont désarmé le bras qu'avoit armé l'envie ;
 Vous devez à luy-mesme un si parfait Heros,
 Et luy seul s'est donné la vie & le repos.
 O Ciel ! que ne peut point sur le cœur le moins
 juste,
 L'intrepide regard, & la présence auguste
 D'un mortel dont les jours ménagent par les Dieux,
 Sont pleins de nobles soins & de faits glorieux :
 Madame, Cassander enflâmé de colere,
 Au milieu de sa cour fit traîner vostre Pere ;
 Le supplice estoit prest. De barbares Soldats
 Attendoient le signal, marqué pour son trépas
 Devant ce Tribunal Phocion se presente,
 Et loin de faire entendre une voix suppliante,
 Tel que dans les perils se montrent les Heros,
 A ce Prince superbe il adresse ces mots :
 Cassander, je ne sçay quelle fureur t'anime,
 Par quel droit pretens-tu me choisir pour victime ?

Mon pays par mes soins s'est long-temps deffendu ;
 J'ay reculé sa chute autant que je l'ay dû ;
 Loin de me repentir de ce fameux ouvrage ,
 Que n'ay-je pour sa gloire encor fait davantage ,
 Qu'en'ay-je pû ranger la Grece sous ses loix ,
 Et détruire l'orgueil & l'Empire des Rois.
 Voilà mes sentimens, je ne veux point lestaire,
 Et ne m'attache point à calmer ta colere ;
 Verse pour me punir, si je t'ose offenser ,
 Ce reste de mon sang que l'âge alloit glacer ;
 Mais songe pour le moins quand tu vas le répandre ,
 Qu'il fut jadis sacré pour le grand Alexandre ;
 Que ce Roy, qui du monde a conquis la moitié ,
 Après m'avoir connu m'offrit son amitié ,
 Et m'en fit confirmer les premiers témoignages ,
 Par d'honorables soins & de précieux gages ;
 Je ne te dis plus rien. Frappe, perce ce cœur
 Remply pour ses devoirs de la plus vive ardeur
 Et donne à l'Univers par ce noir sacrifice
 Un exemple éclatant d'horreur & d'injustice ,
 Tandis que par les miens trahy, persécuté,
 J'en donne un de constance & de fidélité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine ! O merveilleux courage

ALCINOUS.

Cassander étonné d'entendre ce langage ,
 De mouvemens divers en secret combatu ,
 Est forcé malgré luy d'admirer sa vertu ;
 Va, luy dit-il, reçois le jour que je te laisse ,
 Soistoûjours l'ornement & l'honneur de la Grece

Plus pénétré d'estime encor que de pitié ,
 Je me fais un bon-heur d'avoir ton amitié ,
 Ne la refuse pas. C'est un Roy qui te prie ,
 Et libre , va revoir & servir ta patrie.

C H R I S I S.

Ainsi de mes ennuis le cours est terminé.

A L C I N O U S.

Et moy plus que jamais à souffrir condamné ,
 Je fremis des mal-heurs que le sort me présente ,
 Votre infortune cesse & la mienne s'augmente ,
 Trop digne d'exciter vostre compassion ,
 Je suis plus mal-heureux que n'estoit Phocion.

C H R I S I S.

Vous , Seigneur , quel mal-heur peut troubler votre
 vie ?

A L C I N O U S.

Helas , Madame , hélas ! faut-il que je le die ?
 Cet aveu dangereux loin de me soulager ,
 Dans un gouffre nouveau peut encor me plonger ;
 Toutefois, dût ma peine en devenir plus rude ,
 Elle me plaira mieux que mon incertitude ,
 Mais quoy , près d'expliquer le mal-heur de mon
 fort ,

Mon courage abatu succombe à cet effort ;
 Je commence un discours qu'après je desavouë ,
 Et ma langue interdite à regret se dénouë ,
 C'est vous en dire assez : Mes esprits éperdus ,

P

Mes regards incertains , mes soupirs confondus ,
 Ce long saisissement , ma surprise soudaine ,
 Cette source de pleurs que je retiens à peine ,
 Et la crainte sur tout d'aigrir vostre courroux ;
 Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

C H R I S I S.

Ah , Seigneur !

A L C I N O U S.

Cet aveu ne doit point vous surprendre
 Madame , & de long-temps vous devez vous a-
 rendre

A voir un jour enfin éclater cette ardeur ,
 Que jusqu'à ce moment j'ay caché dans mon cœur
 Mais que déjà cent fois vous auriez dû connoître
 Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux fo-
 naître ;

J'ay veu le premier jour sans vouloir me flatter ,
 Quelles difficultez j'avois à surmonter ,
 Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles ,
 L'amour en ma faveur me promet des miracles :
 Si je ne trouve pas par un dernier malheur ,
 L'obstacle le plus grand au fond de vostre cœur
 Sur tout , je ne veux point que la reconnoissance
 Vous force malgré vous à quelque complaisance :
 Si ma flâme vous gêne , ou ne vous touche pas ,
 Prononcez sans remords l'arrêt de mon trépas :
 J'ay servy Phocion par égard pour luy-même ,
 Et ne l'ay point servy parce que je vous aime
 Ce seroit me traiter avec indignité
 Qu'imputer à l'amour ma generosité.

J'aimay de Phocion la vertu consommée ;
 Dans un autre que luy je l'aurois estimée,
 Et pour un inconnu lâchement opprimé
 Avec la mesme ardeur mon bras se fust armé ;
 Vous ne me devez rien. N'écoutez donc Madame,
 Que les seuls mouvemens que vous dicte v^{otre} ame,
 Parlez, parlez sans crainte, & ne voyez en moy
 Que mon cœur, mon respect, mon amour & ma foy.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Acheyez.

CHRISIS.

Ciel !

ALCINOUS.

Ah ! c'est trop vous contraindre,
 Quel seroit mon bonheur si vous pouviez me
 plaindre ?
 Montrez-moy par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je sors de ce Palais,
 Je suy les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

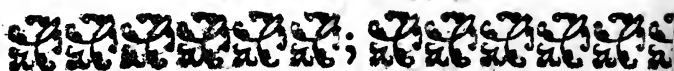
Eh quoy ! vous me laissez sans me vouloir rien dire ;

P ij

PHOCION,
Vous refusez un mot à mon empressement.

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclaircissement :
Voyez-vous dans mes yeux ny mépris ny colere,
Faut-il de ma pitié de marque plus sincere
Que ce triste soupir qui vient de m'échaper,
Et le cœur d'un amant s'y devoit-il tromper ?



SCENE IV.

ALCINOUS, CHRISIS, LICAS,
DIONE.

LICAS.

MAdame, Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !
Raison ; devoir amour precipitez mes pas ?
Adieu , Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais...

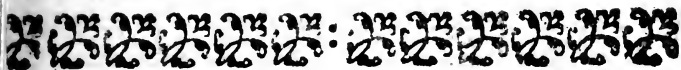
CHRISIS.

Non, ne me suivez pas.

Demeurez.

A L C I N O U S.

J'obeïs après vostre deffence ,
 Mais que je vay souffrir de mon obeïffance !



S C E N E V.

A L C I N O U S , L I C A S.

L I C A S.

Que vois-je ? quel adieu ? quel discours ? ah !
 Seigneur ,
 Vos regards, vos transports, ont trahy vostre cœur ;
 Vous aimez , juste Ciel ! que dira vostre Pere ?

A L C I N O U S.

Ah Dieux ! luy voudras-tu reveler ce mystere ;
 Qu'il l'ignore à jamais. Eh quoy mon cher Licas ;
 Pourrois-tu me trahir !

L I C A S.

Non ne le craignez pas ,
 Dans les soins que de moy demandoit vostre enfance
 Vous avez trop souvent senty ma complaisance ,
 Et c'est encor l'effet de la mesme amitié
 Qui m'inspire pour vous une juste pitié ;

P üj

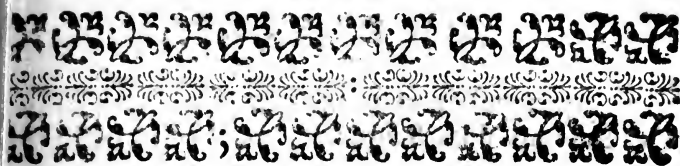
Mais prevoyez , Seigneur , quelle suite funeste.
Vostre amour

A L C I N O U S.

C'est assez , épargnez-moy le reste ;
Dans cet heureux instant je ne veux rien prévoir
Qui puisse traverser ma joye & mon espoir.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, & DIONE.

PHOCION.



NEIN nous sommes seuls. Embrassez-
moy ma fille,

Le Ciel me fait revoir ces murs & ma
famille;

Seuls objets où mon cœur porta tou-
jours ses vœux,

Et que malgré mes soins le sort rend malheureux,
Je ne le cele point, à cette chere veuë,
D'un transport si charmant mon ame s'est émue;
Qu'il a pû balancer pendant quelques momens
De mes profonds ennuis les cruels mouvemens!
Pour vous, ce tendre amour, & ce respect sincere
Que vous avez toujours senty pour vostre Pere,
Vous ont fait, je le sçay, partager mes malheurs,
Nos barbares tyrans ont joiuy de vos pleurs
Contre-eux, vostre douleur n'avoit point d'autres
armes.

P iij

Pourquoy rappelez-vous ces mortelles allarmes ?
N'y songeons plus Seigneur , mais vivez , je vous
voy ,

Quelle gloire pour vous , & quel plaisir pour moy ,
De pouvoir embrasser un Pere que j'adore ?
Juste Ciel ! qu'il m'est doux de vous revoir encore ;
Tranquille & respecté chez les Atheniens.

P H O C I O N .

Ah ! que tu connois mal quels sont nos Citoyens ;
Des Peuples inconstans , l'ame basse & commune
Regle leurs sentimens au gré de la fortune ,
Et tel qu'ils adoroient dans la prospérité ,
Devient leur ennemy par son adversité :
Ils avancement sa perte injuste ou legitime ,
Et joignent leur secours au destin qui l'opprime ,
Je viens de l'éprouver. Tout le peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits ;
Quand suivy de captifs gemissans sous nos chaînes
Triomphât j'approchois des sacrez murs d'Athenes
Et je voy qu'aujourd'huy ce Peuple furieux
Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux :
Et d'un Tyran barbare aimant les injustices ,
La haine est le seul prix qu'il donne à mes services

C H R I S I S .

Eh ! laissez-le , Seigneur ce Peuple criminel ,
Il merite de vous un mépris éternel ;
Ne vous permettez plus la moindre inquietude ,
Pour des cœurs sans justice , & pleins d'ingratitude

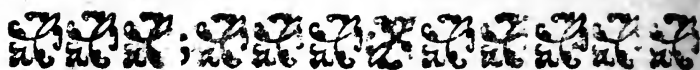
A leur propre conduite abandonnez leur sort,
 Et bien-tôt l'infortune ou les fers, ou la mort
 Vangeront vos bontez trop mal récompensées;
 Portez, portez ailleurs vos vœux & vos pensées,
 A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens,
 Inspirez à son cœur vos nobles sentimens;
 Que vos soins désormais soient pour votre famille,
 Que vivant avec vous . . .

PHOCION.

Que dites-vous ma fille,
 Nos soins les plus pressans, nostre premier amour,
 Sont dûs aux lieux sacrez où nous venons au jour,
 Athenes plus que tout m'est precieuse & chere,
 J'en estois Citoyen avant que d'estre Pere,
 Son salut me tient lieu de tous les autres biens,
 Et vos droits sur mon cœur sont moins forts que les
 siens;
 Mais puisque de ma foy l'ingrate se défie,
 Et méprise ces soins que je luy sacrifie,
 Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
 Au panchant naturel qui m'entraîne vers vous;
 Oüy, ma fille, mes vœux & mon bon-heur
 suprême,
 Se bornent à jouir de vous & de moy-même;
 Vostre vertu me charme. Approchez. Justes Dieux!
 Conservez cherement ce tresor precieux,
 Et jusques à l'instant, qui doit finir ma vie,
 Sauvez nôtre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah quel bonheur! grands Dieux! que mon sort est
 charmant;
 Mais Ciel! Cleon vous cherche avec empressement.



SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON,
DIONE.

CLEON.

JE n'ay pû découvrir les desseins d'Agnonide,
Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame perfide;
Il assemble avec soin les Chefs & les Soldats,
Tout le peuple en tumulte accompagne ses pas;
Il triomphe, & j'ay veu briller sur son visage
Du plaisir de son cœur l'assuré témoignage:
Ses funestes apprests peuvent vous menacer.

PHOCION.

Ce seroit trop, Cleon, je ne le puis penser,
Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie,
Est-ce un malheur pour moy qu'elle me soit ravie,
Et dois-je par la fuite en plonger le cours,
Non, grands Dieux ! pour le peu qu'il me reste de
jours,
Je ne veux point survivre à la chute d'Athenes,
Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

CHRISIS.

Quel étrange dessein, Seigneur, quittez ces lieux
Eloignez-vous.

PHOCION.

Cachez cette crainte à mes yeux ;
Ma fille , cet avis devroit moins vous surprendre ,
Quel que soit mon destin je dois icy l'attendre.

CHRISIS.

Rendez-vous à mes soins , songez à vous Seigneur ,
Quoy mes pleurs ne sçauroient émouvoir vôtres
cœur.

PHOCION.

Non , & ces lâches pleurs font honte à ma famille ,
Mes yeux n'osent en vous reconnoître ma fille ;
J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
Contraire à mon devoir ou funeste à l'Etat ,
Voyant mon nom chargé d'une indigne memoire ,
Vous devriez pleurer la perte de ma gloire ,
Et voir avec douleur vôtres pere privé
D'un honneur si long-temps par son sang conservé ;
Mais puisque grace au Ciel la plus injuste envie
Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie ,
Ne pleurez point pour moy , pleurez d'autres mal-
heurs
Plus cruels que mon sort , plus dignes de vos pleurs ;
Pleurez la liberté , sur tout pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je suis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaisirs je l'avouërây , Seigneur ,
Vos genereux discours flatent encor mon cœur ;
J'admire la vertu que vous faites paroître ,
Et je rends grace aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait
naître
D'un Heros dont la gloire est égale à la leur ,
Et dont la fermeté passe encor la valeur.

P vj



SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS,
CLEON, DIONE.

ALCINOUS.

Seigneur, ma raison cede au coup qu'on vous
prepare,
Je fremis au seul bruit d'un projet si barbare;
Le Peuple à haute voix demande vostre mort.

CHRISIS.

Juste Ciel;

ALCINOUS.

Prevenez leur criminel effort;
A leurs perfides coups dérobez vostre teste;
Fuyez, Seigneur, fuyez évitez la tempeste:
Vous me voyez icy prest à guider vos pas,
Je viens pour vous offrir le secours de mon bras;
Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous convie,
Devous rendre à mes vœux, d'assurer vôtre vie,
Mais ne differez point. Secondez mes transports,
Seigneur, si vous joignez vos soins à mes efforts;
J'ose attester des Dieux la majesté suprême,
Qu'Athenes, que la Grece & Cassander luy-même
Contre vos jours sacrez conspireroient en vain.
Je jure . . .

PHOCION.

Je conçois quel est vôtre dessein ,
 Je sçay pour dérober ma teste à cet orage
 A combien de perils l'amitié vous engage ;
 Je le juge aisément par tous vos soins passés ,
 Mais il n'en est plus temps , Seigneur , c'en est assez.

ALCINOUS.

Ah ! que medites-vous ? quelle funeste envie ?
 Vous fait abandonner le soin de vôtre vie.
 Suivez-moy

PHOCION.

Môderez cette bouillante ardeur ;
 Et du moins un moment écoutez-moy , Seigneur :
 Ne vous opposez point au peuple qui m'opprime ,
 Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
 Abandonnez ma vie , il veut me la ravir ,
 Et conservez la vôtre encor pour le servir :
 Vous estes dans un âge où par d'heureuses peines ,
 Vous pouvez rétablir la puissance d'Athenes ;
 C'est là l'unique gloire où vous devez penser ,
 C'est là que vos vertus se doivent exercer ;
 Pour moy qui gemissant sous le poids des années ,
 Ne dois plus espérer de belles destinées ,
 Qui cedant aux efforts que je voudrois tenter ,
 Ne me sens plus de bras pour les executer ;
 Loin d'aller à genoux mandier des aziles ,
 Je méprise mes jours puis qu'ils sont inutiles.

ALCINOUS.

O Ciel !

Je voy Clitus , & je n'ignore pas
 Quel funeste dessein conduit icy ses pas.



S C E N E I V .

PHOCION , ALCINOUS , CHRISIS ,
 CLITUS , DIONE , Gardes.

C L I T U S .

Seigneur , je suis chargé d'un ordre

A L C I N O U S .

Temeraire !

P H O C I O N .

Arrestez. Où vous porte une aveugle colere ?

A L C I N O U S .

Laissez-moy

P H O C I O N .

L'immoler ce seroit me trahir !
 Aux decrets de l'Etat j'ay juré d'obeïr ;

Je me suis fait toujours de cette obéissance
 Un austère devoir dont rien ne me dispense ,
 J'en ay prescrit au peuple une severe loy ,
 Pourrois-je sans rougir la violer pour moy :
 Je n'examine point au moment qu'on m'accable
 Si je suis en effet innocent ou coupable ,
 Si celuy qui m'opprime observe l'équité ,
 Je songe seulement à son autorité ;
 Puisqu'il la tient du Peuple elle est juste & suprême ,
 Je la respecte en luy comme dans Solon même ;
 J'obeïs sans murmure , & s'il faut me vanger ,
 Je ne voy que les Dieux qui s'en doivent charger.

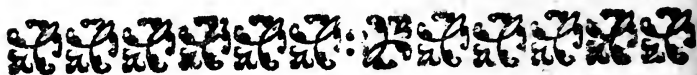
C H R I S I S.

Ah Ciel !

P H O C I O N.

Ne craignez rien : Je vous suivray sans peine ,
 Clitus ; j'assouviray la fureur inhumaine
 De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort ,
 Seigneur , ne tentez plus de criminel effort ,
 Pour prolonger des jours dont le cours m'importune ,
 D'Athenes s'il se peut relevez la fortune ;
 Versez tout vostre sang pour maintenir ses droits ,
 Et pour la garantir de l'Empire des Rois :
 Vous, ma fille, armez-vous d'un genereux courage ,
 Laissez par vos vertus le sort qui nous outrage ,
 Si je meurs aujourd'huy n'accusez point les Dieux ,
 Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux ;
 De vos tristes foyers faites vostre retraite ,
 Ne montrez de ma mort qu'une douleur discrete ,
 Rappelez les-conseils que je vous ay donnez ,
 Envoyez les malheurs qui vous sont destinez ,

Du même œil dont je voy ceux où le Ciel me livre;
 Sur tout, si vous m'aimez gardez-vous de me suivre.
 Adieu.



SCENE V.

CHRISIS, ALCINOUS, DIONE.

ALCINOUS.

Quel cœur, grands Dieux, dans cette
 extrémité
 Porta jamais si loin son intrepidité?
 Je l'envie & le plains. Je le pleure & l'admire.

CHRISIS.

Et moy, Seigneur, & moy je ne puis vous rien dire,
 Vous sçavez mes mal-heurs, vous les connoissez
 tous,
 Et je dois seulement embrasser vos genoux.

ALCINOUS.

Ah ! Madam

CHRISIS.

Seigneur, soulagez ma misere,
 Je meurs, j'ay tout perdu quand j'ay perdu mon
 pere ;
 Rendez-le moy, vous seul pouvez nous secourir

A L C I N O U S.

Pour vous le rendre , hélas ! ne faut-il que mourir ?
J'y voleray , Madame , & vous serez servie.
J'exige seulement pour le prix de ma vie ,
Que vostre cœur separe en ces momens affreux ,
D'un Pere criminel un fils trop mal-heureux ;
Et qu'au moins si je meurs où mon amour m'en-
traîne ,
Mourant je ne sois point l'objet de vôtre haine.

C H R I S I S.

Que me demandez-vous ? Allez , Seigneur , allez,
Mes yeux par mes mal-heurs ne sont point aveuglez ;
Ils ne confondent point l'innocence & le crime,
L'un a toute ma haine , & l'autre mon estime.

A L C I N O U S.

Après un tel aveu trop content de mon sort ,
Je cours pour Phocion faire un dernier effort ,
Je vay trouver mon Pere , & pour toucher son ame ,
Luy peindre avec transport tout l'excès de ma flâme ;
Madame , j'aime trop pour ne pas triompher
De l'injuste courroux que je veux étouffer :
Je suis cher à mon Pere , & mon respect , mes larmes ,
De ses cruelles mains feront tomber les armes ;
Où contre sa fureur , par l'amour affermy ,
Ne ne le regardant plus qu'en mortel ennemy :
Mon cœur désespéré trouvera tout facile ,
Phocion par mes soins sera libre & tranquile ;
Mon bras le sauvera du Peuple & de ses Loix ,
Où je vous dis adieu pour la dernière fois.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.



'Ay peine j'en l'avouë, à te croire sincere,
Mes vœux sont traversez par un fils te-
meraire ?

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur, enflâmé de
courroux,
Ce fils impetueux s'est armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut estre la cause ?
Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose ?
Mais pourquoy l'accuser, un panchant genereux
Le pressoit de servir Phocion mal-heureux ;
Il ignore le prix que sa mort luy destine,
Et ne soupçonne point que c'est sur la ruine
De ce Chef redouté qu'il a voulu sauver,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever :

Ah ! quand j'e l'instruiray de la gloire immortelle,
Des suprêmes honneurs où sa perte l'appelle,
Je le verray superbe , & plus ardent que moy
Devorer la Couronne , & l'heureux sort d'un Roy ;
Renoncer au vain nom d'une vertu sterile,
Pour jouir avec moy d'un crime plus utile ;
Quoy qu'il en soit enfin je répons de mon fils.

CLITUS.

C'en est donc fait. Vos soins vont recevoir leur prix.

AGNONIDE.

Je n'en sçaurois douter , mon triomphe s'avance,
Le succès de mes vœux passe mon esperance :
Tout le peuple assemblé condamnant Phocion ,
Vient d'ouvrir la Barrière à mon ambition ;
Voicy le jour fatal de ce grand sacrifice ,
Je dois luy prononcer l'Arrest de son supplice ;
Va , ma garde t'attend pour le conduire icy.

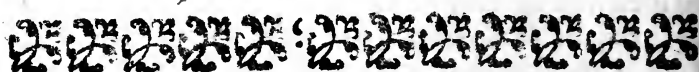
SCENE II.

AGNONIDE *seul.*

Jusques à ce moment mes soins ont réüssi :
Fortune , à mes desseins , sois encore favorable,
Ton retour ordinaire , & presque inévitable ,
Par moy-même , à mon tour doit-il estre éprouvé ?

Et si près du succès l'aurois-tu réservé ?
 Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence ,
 Attens à me montrer ta fatale inconstance ,
 Que ce peuple superbe ayant reçu mes loix ,
 Puisse placer mon nom parmy ceux de ses Rois ,
 Et qu'au moins un seul jour joüissant de ma gloire ,
 Par ce titre éclatant j'assure ma memoire ;
 Mais Phocion paroît, declarons-luy son sort ,
 Commençons, il est temps, mon bon-heur par sa
 mort ;

Sortez donc de mon cœur, devoir, pitié, tendresse.
 Je ne vous connois plus que pour une foiblesse ,
 Je renonce aux conseils que vous pouvez donner ,
 Et je me livre à ceux qui me vont couronner.



S C E N E I I I.

AGNONIDE , PHOCION , CLITUS ,
 G A R D E S .

P H O C I O N .

A Rbitres de mon sort, Dieux que vostre puis-
 sance
 Avec facilité confond nôtre prudence !
 Qui l'eut crû qu'on verroit par un fatal retour
 Phocion dans ces lieux accusé quelque jour ,
 Traîné honteusement par un peuple perfide ,
 Et pour comble d'horreur jugé par Agnonide.

AGNONIDE.

Ce mépris offensant ces transports de courroux ,
Démentent le grand nom d'un homme tel que vous ,
Mais loin de prolonger un discours inutile ,
Songez que désormais vous n'avez plus d'azile :
Que je viens en ces lieux maître de vôtre sort.

PHOCION.

C'en est donc fait. Ce jour est celui de ma mort ;
Car ne presume pas qu'une telle menace
Que ta fureur me porte à te demander grace ,
Ma vertu rougiroit de ces indignes soins ,
Et ne veut que mon cœur & les Dieux pour témoins :
Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie ,
Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie ,
J'attens ferme & constant à remplir mon destin ,
Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin ;
Mais pour me dérober au peril qui me presse
Je ne sçaurois descendre à la moindre foiblesse ;
Un homme tel que moy loin de s'humilier ,
Conte ce qu'il a fait pour se justifier :
Ose toy-mesme icy rappeler mon histoire ,
Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
Chaque instant est marqué par un exploit fameux ,
Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement
honteux ?

Est-ce à moy de conter la gloire de ma vie ?
D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie :
J'en rougis : Je suis prest à me desavoüer ;
Prononce , j'aime mieux mourir que me louer.

Et ne contez-vous point parmy vos faits augustes ,
 Pour un traître ennemy vos foiblesses injustes ?
 Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
 Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
 Que dis-je ? sous le joug , Athenes opprimée ,
 Serviroit de retraite à sa barbare armée ;
 Si malgré vos avis le Peuple furieux
 Ne l'eut surpris , deffait & chassé de ces lieux.

P H O C I O N .

Il est vray , prevenu de la plus forte estime ,
 Je n'ay pû soupçonner Nicanor d'un tel crime ;
 Mais punit-on jamais avec severité
 L'excès de confiance & de fidelité ;
 Cet ennemy funeste a senty ma colere ,
 Quand je l'ay deffendu je le croyois sincere ;
 Trompé par ses sermens , & guarant de sa foy ,
 Je voulois que le Peuple en jugeât comme moy ,
 Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes ,
 Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

A G N O N I D E .

On vous eut applaudy si son noir attentat
 N'eut menacé que vous & non pas tout l'Etat ;
 Mais puisque vos conseils & vôtres negligence
 Laissoient nos murs , nos biens , & nos jours sans
 deffence ,
 Le peuple justement irrité contre vous ,
 Aux plus sanglans effets a porté son courroux.

Ses tributs ont réglé ce que je vous annonce ,
 Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce ,
 On veut que de vos jours le cours soit terminé ,
 Par le honteux supplice aux traîtres destiné.
 Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

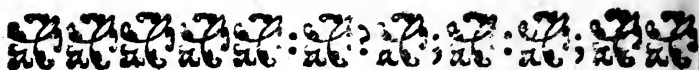
AGNONIDE.

Mais la haine publique
 Refuse à vostre cendre un tombeau dans l'Attique ;
 Cette terre ne peut le garder dans son sein.

PHOCION.

Dieux avez-vous permis cet horrible dessein !
 Que dira l'Univers instruit de ma fortune ?
 Livré, quoy qu'innocent , à la haine commune ;
 Je meurs, & mon païs sauvé par mes exploits ,
 Pour qui l'on vit mon sang répandu tant de fois ,
 Refuse après ma mort de recevoir ma cendre ;
 Enfin par une loy qu'on ne pourra comprendre ,
 Il faut loin des honneurs que je m'estois promis
 Que je cherche un tombeau parmy mes ennemis.

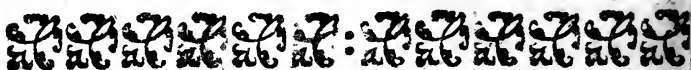




S C E N E I V.

AGNONIDE *seul.*

JE ne le cele point, quand ma haine l'accable
 J'admire malgré moy ce cœur inébranlable,
 Qui touïjours préparé contre les coups du sort,
 Me fait presque envier la gloire de sa mort;
 Mais loin que sa vertu m'inspire la clemence,
 Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offense:
 Et c'est enfin pour luy le plus grand des forfaits
 D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.



S C E N E V.

AGNONIDE, ALCINOUS.

A L C I N O U S.

AH, Seigneur! qu'a-t'on fait, qu'ose-ton en-
 treprendre?
 Phocion dans les fers, quel sort doit-il attendre:
 Quoy Cassander en vain a respecté ses jours,
 Puisqu'un peuple barbare en veut trancher le cours
 Et vous-même, Seigneur, précipitez sa chute.

AGNONIDE

A G N O N I D E.

l'accable un mal-heureux que le Ciel persecute.

A L C I N O U S.

Ah ! loin de l'accabler protegez sa vertu.

A G N O N I D E.

Aveugle Alcinoüs que me demandes-tu,
Apprens que c'est moy seul qui l'entraîne au suplice,
Que je joins contre luy l'audace à l'artifice ;
Mais que c'est pour toy seul fils ingrat qu'il perit,

A L C I N O U S.

Pour moy grands Dieux ! quel trouble agite mon
esprit.

A G N O N I D E.

Düy pour toy , fils ingrat je le repete encore ,
Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;
Ce tyrannique amour étouffant mon devoir ,
Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir ;
Appliqué sans relâche à te soumettre Athenes ,
J'immoie le seul Chef qui peut tromper mes peines ,
Tu recueilliras seul tout le fruit de sa mort ;
Mal-heureux , est-ce toy qui doit plaindre son sort.

A L C I N O U S.

Quoy vous avez conduit cette injuste entreprise ,
Chaque mot , chaque instant ajoûte à ma surprise .

Q

Helas ! que n'avez-vous grands Dieux dans mon
berceau

De mes funestes jours consumé le flambeau ?

Quand vous avez prévu qu'une plus longue vie
D'un semblable attentat devoit estre suivie.

A G N O N I D E .

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prévenu.

A L C I N O U S .

Je le voy bien , ce cœur ne vous est pas connu :

Helas ! y pensez-vous ? quel funeste heritage

Pretendez-vous, Seigneur me laisser en partage ;

Tyran de ma patrie ? est-il quelque grandeur

Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?

Du Trône & de ses soins mon cœur se sent capable

Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point coupable

Sans violer des droits dans Athenes sacrez ,

Je voudrois par mon sang m'en tracer les degrez

Du Peuple en ma faveur réunir les suffrages ,

Et meriter de luy les plus justes hommages ;

Ou plutôt sans changer les Loix de nos Ayeux ,

Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux :

Posseder leurs vertus si dignes de nos Temples ,

Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples

Jaloux de ce Heros que l'on veut immoler ,

Pour mourir comme luy je voudrois l'égal.

A G N O N I D E .

Quel discours !

ALCINOÛS.

Dans un fils peut-estre il vous offense ;
 Mais c'est le fruit des soins donnez à mon enfance :
 J'ose vous rappeler ce respect pour les Loix ,
 Que vos sages conseils m'ont prescrit autrefois ;
 Et je dois reconnoître en sauvant vôtre gloire
 L'amour qui de vôtre ame en bannit la memoire :
 Triomphez donc Seigneur , de vôtre ambition ,
 Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
 Permettez

AGNONIDE.

Laisse-moy poursuivre mon ouvrage ;
 Vainement voudrois-tu me presser davantage ;
 Tu n'auras point de part à ces coups inhumains
 Qui mettront aujourd'huy le Sceptre dans tes mains ;
 Du Trône à mes perils je vay t'ouvrir la route ,
 Vuy-la sans t'informer des crimes qu'il me coûte.

ALCINOÛS.

Seigneur , abandonnez cet horrible dessein
 Où vous m'allez plonger un poignard dans le sein ;
 Si vôtre cœur pour moy devenu moins severe ,
 Peut encore s'ouvrir aux tendresses d'un Pere ;
 Du triste Alcinoüs sçachez tous les secrets ,
 Et concevez par-là Seigneur à quels regrets
 La mort de Phocion

Que pourras-tu m'apprendre,
 Quel aveu, quels secrets

ALCINOUS.

Que je vay vous surprendre ;
 Je n'ose qu'en tremblant lever les yeux sur vous ,
 Vous m'allez accabler de tout vôtre courroux ;
 Mais duffay-je à jamais meriter vôtre haine . . .

AGNONIDE.

Parle, c'est trop tenir mon esprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce mal-heureux fils,
 Un Amant enchanté des beautez de Chrisis.

AGNONIDE.

O Ciel !

ALCINOUS.

Je ne veux point, Seigneur, pour ma deffence
 Des Astres sur les cœurs rappeler la puissance ;
 D'un ascendant secret l'effort imperieux ,
 A tiré son pouvoir de l'éclat de ses yeux :
 Dés long-temps je l'adore, & je sens que mon am
 Ne peut jusqu'au tombeau brûler d'une autre flâme
 C'est de ce tendre amour le genereux transport,
 Qui m'a de Phocion fait partager le sort ;

Et qui chez Cassander m'a pressé de le suivre ,
 Résolu s'il mourroit de ne le point survivre :
 Les Dieux ont relevé ce Heros abatu ,
 Son mal-heur m'a fait voir jusqu'où va sa vertu ;
 Je brûlois du desir d'entrer dans sa famille ,
 J'ay peint en arrivant ma tendresse à sa fille ;
 J'ay crû voir dans ses yeux quelque retour pour moy ;
 Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroy ;
 Pour son Pere enchaîné de nouvelles allarmes ,
 Avec plus d'abondance ont fait couler ses larmes ;
 A l'excès de ses maux presse de succomber ,
 J'ay veu presque à mes pieds cette beauté tomber :
 Jugez en ce moment de ma tristesse extrême ,
 Cet affligeant objet vous eust touché vous-même :
 Si dans ce jour fatal Phocion doit perir ,
 D'un si sensible coup on le verra mourir ;
 Je ne vous diray point qu'une douleur mortelle
 Me fera dans l'instant expirer avec elle :
 On pourroit imputer à de vains mouvemens ,
 Un discours si commun aux vulgaires Amans ;
 N'en faites point d'épreuve à vôtre fils funeste ;
 Seigneur si pour ce fils quelque bonté vous reste ;
 Ce n'est point à regner que je mets mon bon-heur ;
 Chrisis & ma vertu suffisent à mon cœur.

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il , Seigneur , que ma priere
 Ait enfin obtenu la grace de son Pere ?

AGNONIDE.

Que j'expire plutôt. Tes soins & ton amour ;
 M'animent encor plus à luy ravir le jour ;

Q^{uij}

Sa mort me va vanger de ta perfide flâme ,
 Un fils qui me trahit ne peut rien sur mon ame :
 Cesse donc de tenter des efforts superflus.
 Va.

A L C I N O U S.

Mon Pere

A G N O N I D E.

Obeïs je ne t'écoute plus.

A L C I N O U S.

Et moy j'oseray tout puisqu'on me desesperé ,
 Mais non , je garde encor du respect pour mon
 Pere ;
 Il cesse de m'aimer , & je voy que son cœur
 Sans trouble , & sans combat acheve mon mal-
 heur :

Mais ce jour finira mon sort & mon supplice ,
 Et puisque Phocion meurt par vôtre injustice ,
 Dans mon sang innocent vous me verrez laver
 La honte que je souffre à ne le point sauver.

A G N O N I D E.

Meurs. Tes jours ne sont plus précieux à ton Pere ;
 Mais tu caches en vain ta fureur temeraire ,
 Au travers du respect que tu veux affecter ,
 Je voy ta perfidie & ta haine éclater ;
 Mais de tes vains projets je previeudray la suite ,
 Et je sçay le moyen de regler ta conduite ;
 Hola , Gardes à moy. Répondez-m'en , Licas,
 Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.



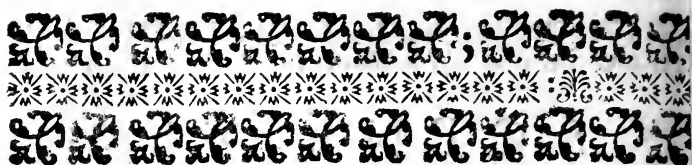
S C E N E VI.

ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

Ciel que vois-je ? Ah ! rends-moy la liberté
 ravie,
 Pere injuste & cruel, ou m'arraches la vie.
 L'espoir seul de la mort m'est offert aujourd'huy,
 Si mes Gardes ne sont moins barbares que luy.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

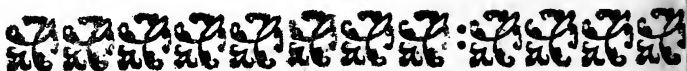
SCENE PREMIERE.

ALCINOUS *seul.*

Rcas ne revient point. Ciel ! quelle
impatience ?

De mes maux chaque instant aigrit la
violence.

Il vient.



SCENE II.

ALCINOUS, ARCAS.

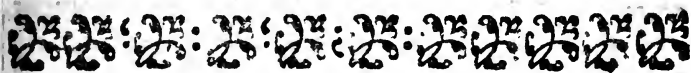
ALCINOUS.

Licas tient-il tout ce qu'il a promis ?
A-t'il à me servir préparé mes amis ?

Pour sauver Phocion , sont-ils prests à me suivre ?
 Dans le trouble où je suis je ne sçaurois plus vivre.

A R C A S.

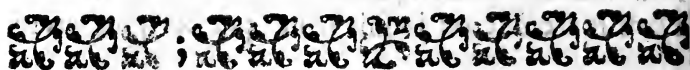
Oüy , Seigneur , ils sont prests à seconder vos vœux ,
 Ils brûlent comme vous d'un courroux genereux :
 Licas a tout conduit , sa prudence & son zele ,
 Ont bien-tost assemblé cette troupe fidelle ;
 Dès le premier signal ils sont prests à partir ,
 Je vous laisse , & dans peu je viens vous avertir.



S C E N E III.

A L C I N O U S *seul.*

HElas ! quelle infortune à la mienne est égale ?
 Ordre injuste & cruel ! contrainte trop fatale !
 Déplorable Chrisis , peut-estre en ces momens
 Ton cœur soupçonne-t'il la foy de mes sermens :
 O Ciel ! de mon dessein seconde la justice ,
 Empesche par mes soins que Phocion perisse :
 Differe de sa mort les apprests inhumains ,
 Et fais que je l'arrache à de barbares mains ;
 Sa vertu t'intresse à prendre sa deffence ,
 A soutenir un bras armé pour l'innocence ;
 Que mon sort seroit doux si je pouvois , grands
 Dieux ,
 Rendre un Pere à Chrisis , & mourant à ses yeux ,
 Imprimer dans son cœur la memoire éternelle ,
 D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle.



S C E N E I V.

ALCINOUS , ARCAS.

A R C A S.

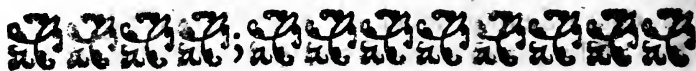
Venez Seigneur, venez, voicy l'heureux moment,
Où vous pourrez sortir de cet appartement ;
Ne perdons point de temps, le poison se prepare.

A L C I N O U S.

Mourons, ou prevenons cet attentat barbare.

A R C A S.

Fuyez, Seigneur, fuyez, vôtre Pere paroist.



S C E N E V.

AGNONIDE, CLITUS, ARCAS.

A G N O N I D E à *Arcas*,

Faites venir mon fils.



SCENE VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

CLitus c'en est donc fait.

CLITUS.

Oùy, Seigneur, Phocion sans changer de visage,
Vient de prendre à mes yeux le funeste breuvage;
Mais avant que l'effet de ce mortel poison
Ait glacé ses esprits & troublé sa raison,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

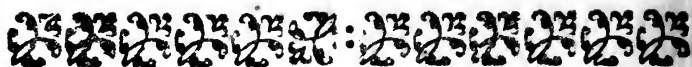
Eh ! qu'a-t'il à me dire ?

CLITUS.

Je l'ignore, luy seul pourra vous en instruire :
Puis-je voir, a-t'il dit, Agnonide un moment,
Qu'il n'aprehende rien de mon ressentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne, accordons-luy cette dernière grace.
Je l'attendray.

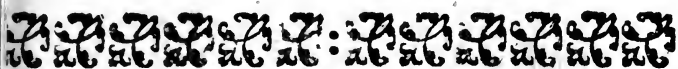


SCENE VII.

AGNONIDE *seul.*

L'Effet répond à mon audace ;
 Achevons , assurons le Sceptre dans mes mains ,
 Fermons , fermons mon cœur à des scrupules vains ,
 Quelque soit le projet où mon cœur s'abandonne ;
 Je le crois innocent quand le Ciel le couronne ;
 Je ne crains point pour moy la honte des Tyrans ,
 Je me place au contraire au rang des Conquerans ,
 Qui font dans les Etats ces changemens celebres ,
 Qui de la nuit des temps perceront les tenebres.
 Je couronne mon front pour couronner le tien ,
 Mon fil's , mais qu'avec toy mon dernier entretien
 D'un chagrin devorant empoisonne ma joye ,
 L'amitié , l'intérêt veut que je le revoye ;
 Ce fils qui me trahit , on va me l'amener ,
 A seconder mes vœux puissay-je l'entraîner ,
 Vainement contre luy j'excite ma colere ,
 Je me sens pour l'ingrat les entrailles d'un Pere ;
 Peut-estre que flatant son amoureuse ardeur ,
 Par le don de Chrisis je gagneray son cœur :
 Après la mort du Pere , il peut aimer la fille ,
 Je consens que l'hymen l'unisse à ma famille ,
 Qu'il l'épouse , qu'il regne , & que le même jour
 Satisfasse à la fois & la gloire & l'amour ;

Aussi-bien quels honneurs pourroient m'offrir des
charmes ,
Si je voyois mon fils les payer de ses larmes ;
Mais Clitus revient seul , que dois-je soupçonner ?



S C E N E V I I I.

A G N O N I D E , C L I T U S .

C L I T U S .

S Eigneur, qu'en ce moment je vay vous étonner.

A G N O N I D E .

Comment ?

C L I T U S .

D'Alcinoüs je vous apprens la fuite ,
Tous ses Gardes gagnez marchent sous sa conduite ;
Le perfide Licas cedant à la pitié ,
Ou vaincu par les soins d'une tendre amitié ,
Seconde ses desseins & soutient son audace ;
Je viens de les trouver dans la prochaine place ,
Les armes à la main , la fureur dans les yeux ,
Ils faisoient éclater des cris seditieux ;
Par l'exemple du Chef cette troupe animée ,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée ,

Et juroit à l'envy de courir à la mort,
Ou de changer bien-tost son déplorable sort.

A G N O N I D E.

Dieux qu'est-ce que j'entens ! quelle étrange nouvelle,

O temeraire fils ! O Licas infidele !

Mais je vay te punir cher Clitus , suy mes pas ,

Allons leur opposer mes fideles Soldats ,

Et répandons le sang dans ma fureur extrême ,

Des mutins , de Licas , & de mon fils luy-même.



S C E N E I X.

P H O C I O N , C L E O N .

P H O C I O N .

A Gnonide me fuit , & n'ose m'accorder ,
Le dernier entretien que j'ay fait demander ;
Que le sort d'un Tyran, justes Dieux ! est à plaindre
Sans armes , & mourant je le force à me craindre ;
Que le poison est lent , qui doit finir mon sort ,
Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma mort.

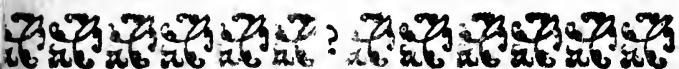
C L E O N .

Eh ! que puis-je vous dire ?
Mes yeux versent des pleurs , Seigneur , mon cœur
sôûpire ,

Tous mes sens sont saisis du plus mortel effroy ;
 Ah! Seigneur , quels discours attendez- vous de moy ?
 Hélas!

P H O C I O N .

Ma destinée est celle de Socrate ,
 Immolé comme luy par ma patrie ingrate :
 Que dis-je ? c'est le sort des Generaux fameux
 Que les Atheniens ont vû naître chez eux ;
 Mais Dieux je vois ma fille ,



S C E N E X.

P H O C I O N , C H R I S I S , C L E O N ,
 D I O N E .

C H R I S I S .

AH que vôtre présence
 De mes vives douleurs suspend la violence ;
 A l'aspect de mes pleurs les plus cruels Soldats
 N'ont osé m'outrager ny retenir mes pas.

P H O C I O N .

O Ciel !

C H R I S I S .

Vôtre ennemy n'ose achever son crime ,
 Il n'ose encor porter la main sur sa victime ;

Vous ne répondez point , & je vois dans vos yeux.

P H O C I O N.

Preparez-vous ma fille à nos derniers adieux.

C H R I S I S.

Je vous perds donc , Seigneur. Au desespoir livrée,
D'avec vous pour jamais je seray séparée ;
Non de mes jours, mes mains éteindront le flam-
beau,
Et Chrissis vous suivra jusques dans le tombeau.

P H O C I O N.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein temeraire ,
Songez qu'après ma mort vous m'estes nécessaire ;
L'implacable fureur de nos cruels tyrans,
Refuse le repos à mes manes errans :
Je n'ay point en ces lieux de bûcher à pretendre ;
Ma fille c'est à vous de recueillir ma cendre :
Sans pompe, sans éclat , portez loin de ces lieux
Les restes condamnez d'un Pere glorieux ,
Mon Urne entre vos mains gemissante , éplorée ,
Celebrez mes mal-heurs de contrée en contrée ,
Et ne vous arrêtez que sur les bords heureux ,
Où la terre plus douce & propice à vos vœux
Vous pressant d'achever mes tristes funeraillles ,
A ma cendre proscrire ouvrira ses entrailles.

C H R I S I S.

Quoy vous me destinez à ce funeste employ ,
Hélas !

P H O C I O N.

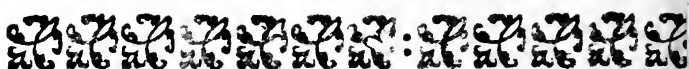
PHOCION.

Je vous prescric encore une autre loy ;
 N'entreprenez jamais de me vanger d'Athenes,
 Que mon tombeau finisse, & renferme vos haines ;
 Qu'issle Ciel pour elle appaise son courroux.
 Il me reste ma fille à disposer de vous ;
 Alcinoüs vous aime, & sa vertu m'est chere,
 Tous ses vœux, tous ses soins ne tendent qu'à vous
 plaire :
 Si son cœur est pour vous fidele après ma mort,
 Joignez par un saint nœud tous vos jours à son sort ;
 Et n'avois souhaité de voir icy son Pere
 Que pour en obtenir un aveu necessaire ;
 Peut-estre à mes desirs se seroit-il rendu,
 Mais le perfide, hélas ! ne m'a point attendu :
 Ne vous souvenez plus que sa fureur m'opprime,
 S'il est traître & cruel, le fils est magnanime ;
 Et voulant en mourant vous choisir un époux,
 Je ne trouve que luy qui soit digne de vous.

CHRISIS.

Luy Seigneur ? ah plutôt que la foudre m'accable ;
 Je ne vous cele point qu'il me parut aimable,
 Qu'avec plaisir tantôt mon cœur eut obeï,
 Mais il m'est odieux puisqu'il vous a trahy ;
 De mille faux sermens sa tendresse est suivie,
 Il devoit ou perir ou vous sauver la vie ;
 Il me l'avoit promis, & cependant hélas !
 Le perfide se cache, & ne vous deffend pas .
 Il perd toute sa gloire, & montre sa foiblesse ;

R



SCENE DERNIERE.

PHOCION , CHRISIS , ALCINOUS
DIONE , CLEON , LICAS.

A L C I N O U S.

A Ux dépens de ses jours il vous tient sa promesse ,

Cet amant mal-heureux accusé sans raison.

Venez , Seigneur , sortez d'une indigne prison ,

Que vôtre liberté soit mon dernier ouvrage ,

Mais Dieux ! je voy la mort peinte sur son visage

Ne seroit-il plus temps Madame ?

P H O C I O N .

Non , Seigneur.

A L C I N O U S.

Ah ! c'en est trop. Ce coup accable enfin mon cœur

En vain par tout mon sang je vous ouvre un azile

Je meurs , & mon trépas vous devient inutile.

P H O C I O N .

Helas ! que vôtre sort est terrible pour moy :

Qu'avez-vous entrepris ? pourquoy Seigneur , pourquoy

Immolier vôtre vie au salut de la mienne ?

Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retienne

Vous seul pouviez encor résister à leurs coups ,

Mais la foy , la vertu , tout expire avec vous.

C H R I S I S.

Destin cruel prends-moy pour dernière victime

Un Pere que j'adore , un Amant que j'estime. . .

Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce desordre affreux ,

Vous sçavez qui de nous est le plus mal-heureux.

PHOCION.

C'en est fait, tout mon sang se glace dans mes veines,
Grande divinité protectrice d'Athenes ,
Minerve , daigne encor soutenir sa grandeur ,
Ecoute , & penetrant jusqu'au fond de mon cœur ,
Sois témoin que malgré sa poursuite cruelle ,
Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'un Heros qu'Athenes a proscrit ,
Un soin bien different occupe mon esprit ;
O toy qui fus toujours l'arbitre de ma vie ,
Je n'implore que toy , seconde mon envie :
Amour , offre à l'objet pour qui je vais mourir ,
Ma derniere pensée & mon dernier soupir.

PHOCION.

Adieu ma fille.

ALCINOUS.

Helas !

CHRISIS.

O fortune contraire.

J'ose après de tels coups défier ta colere.

FIN.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy

PAR Grace & Privilege du Roy , donné à Paris le 16. Fevrier 1690. Signé , Par le Roy en son Conseil , Du GONO. Il est permis au Sieur DE CAPISTRON de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir , plusieurs Pieces de Theatre de sa composition, intitulées *Armenius, Virginie, Andronic, Alcibiade, & Phocion, Tragedies* , pendant le temps de six années , à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Pendant lequel temps faisons tres-expresse inhibition & deffense à toutes personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , de faire imprimer , vendre & debiter par tous les lieux de nostre obeïssance d'autre Edition que celle du Sieur DE CAPISTRON , ou de ceux qui auront droit de luy , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amande, & de tous dépens , dommages & interests , & autres peines portées plus au long par lescdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris , le 21. Fevrier 1690. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665. Signé P. TRABOUILLET, P. AUBAÛIN, & C. COIGNARD, Adjoints.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. jour de Mars 1690.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.



P R E F A C E.

FACTUM est autem post hac ut sororem speciosissimam vocabulo Thamar adamaret Amnon filius David, & deperiret in eam valdè tantum propter amorem ejus agrotaret, lib. 20. Reg. cap. 13.

Il arriva ensuite qu'Amnon fils de David devint si éperdument amoureux de sa sœur Thamar, que l'excès de sa passion le rendit malade à l'extrémité. Au second Livre des Rois, chap. 13.

Voilà précisément le sujet de ma Tragedie. Le respect que nous devons aux livres sacrez m'a empêché de le traiter sous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas crû qu'il me fût permis de changer les faits importans de cette Histoire, & m'étoit également deffendu de les exposer sur le Theatre tels qu'ils sont verita-

à ij

P R E F A C E.

blement. Je me suis donc borné à prendre les caractères , & quelques-uns des mouvemens de David , d'Amnon , & d'Absalon , & de les donner à Arface , à Tiridate , & à Artaban. J'ay été moins réservé pour la disposition de ma Fable & je me suis hardiment servi de tous les incidens naturels ou pathétiques, que j'ai pu tirer de l'Ecriture.

J'avouë qu'aucun Historien ne fait mention de l'amour de Tiridate pour sa sœur ; mais plusieurs assurent qu'il perd la vie par une langueur dont la cause fut toujours inconnue. Cette circonstance m'a déterminé à luy donner le penchant funeste qui le rend criminel , & qui le fait mourir dans un temps où il devroit vivre le plus heureux , & le plus puissant Roi de la terre. Tout ce que je dis de Parthes , de leur origine , de l'établissement de leur Empire , de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre , de leurs mœurs , de leurs coutumes , & de leurs Loix , est vray à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas & Justin , qu'il le rapporte de la même maniere.

Je ne répondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie seulement

P R E F A C E.

ceux qui ont condamné mon cinquième Acte , de songer qu'un Auteur est indispensablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ses principaux personnages. Il ne faut pas douter que cette nécessité ne produise toujours quelque Scene moins vive que les autres : mais il est impossible de l'éviter , à moins que de faire un monstre en Tragedie , & de manquer à la regle du Theatre la plus essentiellement prescrite , & la plus religieusement observée.

On a publié que les Parthes ne se faisoient pas un scrupule d'épouser leur sœur. Je ne sçay sur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi quelque soin que j'aye pris , je n'ay pû trouver d'exemple de ces mariages que chez les Perses : encore fut-ce plutôt une condescendance des Mages pour Cambise , qu'une coutume generalement receüe , & suivie par toute la Nation. Je ne dis rien là-dessus que sur l'autorité d'Herodote. Bien des gens se sont révoltez contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir vû de quelle façon il est traité : il y en a même que les applaudissemens qu'il a reçûs , n'ont pas gueris de leur prevention. Je suis bien aise

P R E F A C E.

de leur dire que les sentimens les plus extraordinaires sont ceux qui reüssissent le plus sur la Scene , pourvû qu'ils soient justes & adoucis. Je suis si persuadé de cette verité , que s'il m'arrive d'écrire encore quelque Poëme dramatique , je m'estimerai fort heureux de trouver un sujet comme celui-ci : & le succès qu'il a eu ne servira qu'à me faire prendre plus de précaution & de soin, afin de meriter du public pour mon premier Ouvrage , l'estime qu'il a témoigné pour ce dernier.



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le seizième jour d'Aoust 1696. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE FEVRE. Il est permis à THOMAS GUILLAIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *les Oeuvres de Theatre du Sieur CAPISTRON*, & iceux vendre & debiter par tout nostre Royaume, & Terre de nostre obeïssance, pendant le temps de huit années, à compter du jour qu'elles seront achevées d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des presentes, durant lequel temps tres-expresses inhibitions & défenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter lesdites Oeuvres en tout ou en partie, d'autre Edition que celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amende, payable sans déport par chacun des Contrevenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 20. Aoust 1696.

Signé P. AUBOUYN, Syndic.



ACTEURS.

ARSA CE , Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE , fils d'Arface.

ARTABAN , second fils d'Arface.

ERINICE , fille d'Arface.

TALESTRIS , Reyne de Cilicie.

ABRADATE , Prince du Sang d'Arface.

MITRANE , Seigneur Parthe , amy de Tiridate.

BARSINE , Confidente de Talestris.

ORASIE , Confidente d'Erinice.

TIMAGENE , Officiers des Gardes d'Arface.

GARDES , & suite.

La Scene est à Dara , Capitale de l'Empire des Parthes , dans le Palais d'Arface.



TIRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.



AUROIS-je pû prévoir. Le Ciel ne
me renvoye

En des lieux où j'ay crû partager vôtre
joye,

Que pour vous y trouver plongé dans
les chagrins,

et vous entretenir des malheurs que je crains :

Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
et qu'à nous separer peut-estre on nous contraigne,

A

TIRIDATE,

Parlez ; qui vous offense ? & qui dois-je haïr ?
 Par quelles mains le sort a-t'il pû vous trahir ?
 Contre qui faudra-t'il que ma vengeance éclate ?

A B R A D A T E.

Ah ! Seigneur , oseray-je accuser Tiridate ?
 Pourray-je sans trembler ; exposant mon malheur,
 Conter son injustice , & montrer ma douleur ?
 Peut-estre tous mes maux causez par sa colere ,
 Vous toucheront-ils moins que l'intérêt d'un frere

A R T A B A N.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez appris
 Qu'a mon retour icy sa froideur m'a surpris ;
 Dans ces discours glacez j'ay méconnu mon frere ,
 Je n'ay plus retrouvé ce cœur libre & sincere ,
 Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang ,
 Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du sang.
 Artaban comme vous , a sujet de s'en plaindre ,
 Et peut-estre sa haine , ou ses soupçons à craindre.

A B R A D A T E.

Non , Seigneur , ses chagrins ne tombent point sur
 vous ,
 Et c'est contre moy seul que s'arme son courroux
 Mais de quels traits ? Grands Dieux qu'il est in-
 pitoyable !
 Cependant, croiriez-vous qu'au moment qu'il m'a
 cable ,
 Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
 Je le voy penetré de secretes douleurs

TRAGEDIE.

3

Au milieu de la Cour cherchant la solitude ,
Nourrissant son esprit de son inquietude ,
Insensible aux objets qui flatoient ses desirs ,
Il respire à regret , il languit sans plaisirs ;
Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne ,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guerir ce mal,
Dont on ne connoist point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le feu sacré s'allume ;
Il n'en souffre pas moins ; sa force se consume :
Il meurt : & toutefois dans son barbare sort ,
Il semble s'aplaudir , de me donner la mort.

A R T A B A N.

Luy qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous deffendre.

A B R A D A T E.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus ,
Tous ses Soldats brilloient des trésors des vaincus ;
Et des murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,
Mille bouches portoient le nom de Tiridate.
Nous arrivons , flatant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succeder les plaisirs :
Vôtre charmante sœur l'adorable Erinice ,
Avoit de mon amour reçu le sacrifice ;
Flatté par nos succès , je viens offrir ma foy ,
Je parle enfin , j'obtiens le suffrage du Roy ;
La Princesse obéit , & consent que j'espère ,
Quand le sort contre moy souleve vôtre frere ,
Qui de tous mes plaisirs barbare ravisseur ,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur :

A ij

J'en ignore la cause ; injuste , ou legitime :
 Dans le fond de mon cœur je vay chercher mon
 crime ,

Et n'y découvre rien jusques à cet instant
 Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant,
 Toujours aux plus grands biens preferant sa ten-
 dresse ,

J'ay borné mon devoir à le suivre sans cesse ,
 Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
 J'ay depuis mon enfance accompagné ses pas ;
 Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire ,
 Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire ,
 Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroy ,
 Sa valeur n'eût souvent d'autre témoin que moy.

A R T A B A N.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine ,
 Vos faits ont éclaté , vòtre vertu le gêne ;
 Les Partes entre-vous ont partagé leur voix ,
 Et confondu vos noms , en contant ses exploits.

A B R A D A T E.

Non , Seigneur , je le dois avouer à sa gloire ,
 Il répandoit sur moy l'éclat de sa victoire ,
 Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers ,
 Pour couronner mon front de ses propres lauriers ;
 Et sa voix des Soldats entraînant le suffrage ,
 Me faisoit recueillir les fruits de son ouvrage ;
 Mais il n'est plus luy-même.

A R T A B A N.

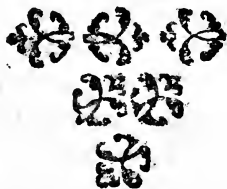
En vain il vous poursuit ;
 Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le refoudre à voir mon hymenée,
 Quand sa langueur du sien recule la journée ?
 Talestris sans se plaindre en attend le moment,
 Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son
 Amant,
 Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
 Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roy de donner le prix à votre Amour ;
 Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
 Dès long-temps il vous traite en époux de sa fille,
 Et luy seul a le droit de régler sa famille :
 Je vais agir pour vous. Arface en ma faveur
 Rendra , n'en doutez point , le calme à votre cœur :
 Adieu , je sors , je vois Talestris qui s'avance.





SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE

A B R A D A T E.

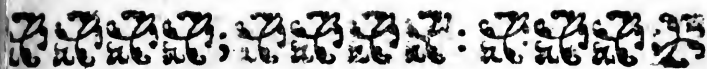
Q Uels seront les effets de ma reconnoissance ?
 Madame , chaque jour j'aprens de tous costez
 Jusqu'où s'étend pour moy l'excès de vos bontez ;
 Vous n'avez point succé cette haine implacable ,
 Ces cruels sentimens dont vôtre Amant m'accable,
 Soûmise aveuglément à tous ses autres vœux ,
 Vous osez contre luy déffendre un malheureux ;
 Et s'il vouloit par vous regler ma destinée ,
 Elle ne seroit pas long-temps infortunée.

T A L E S T R I S.

Oüy , Prince , je voudrois finir vos déplaisirs ;
 Et peut-estre le Ciel sensible à mes soupirs ,
 Des portes du tombeau retirant Tiridate ,
 Le rendra moins contraire à l'esperoir qui vous flatte
 Il va bien-tost rentrer , & passer par ces lieux ,
 Ne vous obstinez pas à paroître à ses yeux ,
 Il est chagrin , mourant & frere d'Erinice ,
 Il doit regner : Il faut respecter son caprice :
 Prince , de mes conseils vous devez profiter.

A B R A D A T E.

Me preserve le Ciel d'y jamais résister.
 Je vous laisse.



SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

TU vois quelle est sa destinée ,
 Je ne suis pas icy la seule infortunée ,
 L'Amour y fait encor d'illustres malheureux ,
 Barsine ; mais hélas que mes maux sont affreux !
 Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate.

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate ?
 Madame , revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache icy par de trop forts liens :
 Ne te souvient-il plus que sur mon hymenée ,
 L'Orient tout entier fonde sa destinée ?
 Que ce nœud seul achève , & confirme une paix ,
 Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais ;
 Mon frere dont la foy garentit leur promesse ,
 Par ses Ambassadeurs le demande sans cesse :
 Cependant vainement ils en pressent le jour ,
 Le sort cruel confond leurs soins , & mon amour ;

A iiij

Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
 Des Rois les plus puissans arma la jalousie;
 Ce Prince, dont le bras par des faits infinis,
 Renversa les projets de ses rivaux unis:
 Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
 Voit peut-estre aujourd'huy sa dernière journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mène au tombeau?
 Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
 Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre ten-
 dresse,
 Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
 N'en démelez-vous point les secrètes raisons?

TALESTRIS.

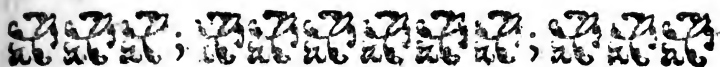
Non, & je n'ay conçu que d'injustes soupçons.
 Enfin depuis six mois que les Dieux en colere,
 Menacent du trépas une teste si chere,
 C'est en vain chaque jour que je veux démeſler
 Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
 Il échape à mes yeux, quelque soin que je prenne,
 La cause est inconnuë, & la douleur certaine.
 De tous nos entretiens l'ordinaire succès,
 Se borne à la porter dans le dernier excès,
 Et l'amour dont le trouble augmente nos allarmes,
 Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé,
 Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma veüe.



SCENE IV.

TIRIDATE , TALESTRIS , BARSINE ,
MITRANE.

TIRIDATE.

TAlestris en ces lieux ! O rencontre impré-
veuë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous Seigneur ? quels importants sujets
Vous ont fait aujourd'huy sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous , peu soigneux de vôtre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est pour suivie.

TIRIDATE.

Madame , un juste soin trop long-temps différé
M'a conduit vers le Dieu , dans ces lieux adoré ;
Mais hélas ! Jupiter refuse mes offrandes ,
Il rend mon sort plus triste , & mes douleurs plus
grandes ,
De sa justice seule il écoute la loy ,
Et sa bonté sans borne , en a trouvé pour moy.

Ah ! j'espere

TIRIDATE.

Laissez preparer pour ma teste
Des vangeances des Dieux la prochaine tempeste ;
Je sens depuis long-temps leur bras apesanty ,
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenty ,
En avançant ma mort , peut-estre ils me font grace ,
Mais vous , dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez , abandonnez un Prince infortuné ,
A souffrir , à mourir je suis seul condamné ;
Car ne nous flatons point , le Ciel veut que je
meure ,

Ma vie incessamment touche à sa dernière heure ,
Je le sçais , je le sens ; Mais j'atteste les Dieux ,
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux ,
Insensible à mon sort , je déplore le vôtre ,
Ils ne font point marquez pour s'unir l'un à l'autre ;
Le mien vole à sa fin , le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux effort ;
Revoyez vos Etats , & vos soins pour la gloire ,
Vous pourront de ma perte arracher la memoire.

TALESTRIS.

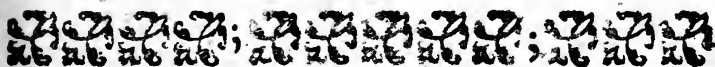
Dieux ! de quels sentimens m'osez-vous soupçonner ?
Quel indigne conseil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Helas !

TALESTRIS.

Vous soupirez , & vos sens s'affoiblissent ,
 Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les remplis-
 sent ,
 Ce discours trouble encor vôtre cœur languissant ,
 Il aigrit vos douleurs , en vous attendrissant ;
 Il faut le terminer. Seigneur , je me retire ,
 Fidelle aux mouvemens, que mon devoir m'inspire ,
 Je leur obeiray : vous cependant vivez ,
 Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez :
 Que le Ciel s'adoucisse , & calme vos affarmes ,
 Qu'il reçoive mon sang , si c'est peu de mes larmes.
 Heureuse si je puis , victime de ses coups ,
 Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous ,
 Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse ,
 Et voir vôtre bonheur égal à ma tendresse.

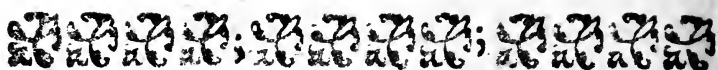


SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls , & je puis grace aux
 Dieux . . .
 Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux ?



SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN,
MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE & *sa suite.*

D Emeurez mes enfans : Et vous qu'on se retire.
Prince, je vois en vous l'heritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joye,
Mais aussi dans quels pleurs vôtre pere se noye ?
Lors qu'un mal, dont nos soins n'arrestent point le
cours,

Est prest de vous ravir au plus beau de vos jours ;
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnüe,
D'ambitieux desirs vôtre ame prévenuë ?
Voit-elle avec chagrin vôtre pere en un rang
Où vous feront monter mon choix, & vôtre sang ?
Parlez, si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendray du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous ?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils, c'est ma tendresse.

TRAGEDIE.

13

Si j'ay vécu toujours glorieux , & puissant ,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.
Eh ! que perdray-je enfin en vous cedant l' Empire ?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas l'un à l'autre ajoûtez ,
Mon fils, un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats Seigneur , quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ;
Quel remede à mes maux vôtre amour vient offrir,
Que vous les redoublez en voulant les guérir !
Moy je pourrois regner en dépouillant mon pere ,
Combe plustost sur moy toute vôtre colere ,
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens,
Ils m'accableront moins que de tels sentimens :
Vivez , regnez , portez vos jours & vôtre empire
Aussi loin que mon cœur l'espere & le desire ;
Et croyez si le Ciel répond à mes souhaits ,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

A R S A C E.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites,
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous estes ;
Et c'est ce qui m'excite à ne rien negliger
Pour terminer vos maux , ou pour les soulager.
En autre soin mon fils en ces lieux nous assemble,
Vous n'estes point unis, je le sçais, & j'en tremble,
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus :
Helas ! de quels soupçons estes-vous prevenus ;
Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage ,
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage :

Je regne , mais songez Prince par quels chemins
Le Sceptre del'Asie a passé dans mes mains ,
Né libre sur les bords que le Tanaïs lave ,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave :
A peine ma raison m'aprit mon triste état ,
Que je formay contre-eux un illustre attentat :
Mais Alexandre encore au comble de sa gloire ,
Tranquille reposoit au sein de la victoire ;
Et son divin genie arbitre des mortels ,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels :
Il mourut ce Heros , la trahison , l'envie ,
Au milieu de sa Cour terminerent sa vie :
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter
Une main parricide osa l'exécuter.
D'abord qu'il ne fut plus , on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs haines
Et chacun demandant le prix de ses travaux ,
S'attribuer l'Empire , & braver ses Rivaux.
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les soldats échapez de tant de longues guerres :
Je vangeay les Persans des outrages reçus
Aux combats de Granique & d'Arbelle, & d'Issus
L'Orient avec joye en perdit la memoire ,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire :
Les Parthes par moy seul , libres & triomphans ,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfans :
Mon pouvoir par leurs Loix devint hereditaire ;
Ainsi mon sang sorty d'une source vulgaire ,
Conduit par ma vertu , guidé par mes exploits ,
Merita le destin du sang des plus hauts Rois.
Vous jouïrez , mes fils, de cet honneur suprême ,
Vos fronts seront un jour ornez du diadème ,
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur ,
Qu'une étroite amitié fonde vôtre grandeur.

Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie ,
 S'ils avoient de leurs cœurs banny la jalousie :
 Donnez à l'Univers un exemple eternel ,
 Des merveilleux effets de l'amour fraternel.
 Exemple entre les Grands d'autant plus admirable ,
 Qu'a peine la memoire en conserve un semblable.
 L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens ,
 Déjà ma vigueur cede à l'injure des ans ;
 Ma course va finir , & de toute ma gloire
 La Mort ne laissera qu'une éclatante histoire ;
 Mais lors que de mes jours s'éteindra le flambeau ,
 Faites que sans regret je descende au tombeau ,
 Seur de vôtre union , & beaucoup moins illustre
 D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre ,
 Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux ,
 Que d'avoir mis au jour deux fils si genereux.

Donc

A R T A B A - N.

Seigneur , bien que suivant l'ordre de la naissance
 Tiridate avant moy dût rompre le silence ,
 Je croy sans l'offencer pouvoir en liberté
 L'asseurer le premier de ma sincerité ;
 S'il a pris de ma foy quelque secret ombrage ,
 Ce doute injurieux le seduit & m'outrage :
 Je sçay qu'il a pour luy l'avantage du sang ,
 Et qu'une juste loy l'apelle à vôtre rang ;
 Pour l'y faire monter, je combattray moy-même ,
 Trop heureux si ma main soutient son diadème ;
 Satisfait des Etats qu'il m'aura destinez ,
 Dans leur possession mes vœux seront bornez :
 Ou si l'ambition me fait prendre les armes ,
 J'iray loin de son Trône en porter les allarmes :
 Seigneur , de mes desirs l'impetueuse ardeur
 A pour objet la gloire , & non pas la grandeur ;

Et je ne cherche enfin , quoy que je puisse faire ,
Que d'estre dignement vôtre fils & son frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous estes-vous flatté ,
Prince que je vous cede en generosité ?
Connoissez Tiridate , & rendez-luy justice ,
La fortune des Rois n'a rien qui m'ébloüisse ,
J'en regarde l'éclat sans en estre aveuglé ;
Si je vous ay paru soupçonneux & troublé ,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie ,
Les funestes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ay déjà dit , de plus justes douleurs
Exercent mon courage , & font couler mes pleurs :
De vôtre ambition j'aime la violence :
Prince , n'en bornez point la superbe esperance ,
Sur de nombreux états on peut vous couronner ,
Qui sçait les conquerir doit sçavoir les donner.
Ouy , Seigneur , si la parque à mes jours moins
cruelle ,
Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle ,
Je ne monteray point au Trône qui m'attend ,
Qu'Artaban avec moy , n'en puisse faire autant :
Vos enfans animez du feu qui vous inspire ,
Iront à vôtre exemple élever un Empire
Dans les climats brûlans, ou sous les Cieux glacez ,
Enfin vous regnerez , mon frere , en est-ce assez.
Je répons du succès que nous devons attendre ,
Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux ! que je sens de joye en ces heureux momens ,
J'admire avec transport leurs nobles sentimens ,

Je

Je ne crains plus la mort que le destin m'apreste ;
 Puisque leur amitié soutiendra ma conquête ,
 Et que par ma valeur cet Empire élevé
 Doit estre par la leur encor mieux conservé :
 Il ne me reste plus après cette assurance ,
 Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'espérance :
 Abradate soupire accablé de douleur ;
 Il est de votre sang , vous sçavez sa valeur :
 Fondé sur ma parole , il adore Erinice ,
 Prince n'écoutez plus un injuste caprice ,
 Souffrez que votre sœur l'accepte pour époux ,
 Que leur hymen....

TIRIDATE.

Ah Dieux ! que me proposez-vous ,
 Abradate enflâmé d'un orgueil temeraire ;
 Abradate l'objet de toute ma colere ,
 Que j'expire plutôt que....

ARSACE.

Mon fils....

TIRIDATE.

Non, Seigneur,

Un sujet ne doit point pretendre à tant d'honneur.
 Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie :
 Vous-même par les nœuds dont la force nous lie :
 Considérez, Seigneur, dans quel auguste rang ,
 Vos vertus, vos exploits ont porté votre sang :

B

Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance ,
 Vous voyez tous les Rois briguer vôtre alliance :
 Pouvez-vous vous résoudre à les offencer tous ,
 En donnant à ma sœur un sujet pour époux :
 Non qu'il n'ait des vertus que j'admire moy-même
 Mais a tant de vertus il manque un Diadème.
 Il est d'autres honneurs pour le récompenser ,
 Accablez-l'en , je crois devoir vous en presser :
 Je seray le premier à luy rendre justice ;
 Mais pour un rang plus haut réservez Erinice.
 Enfin si mes respects , si mes mortels ennuis
 Vous ont rendu sensible à l'état où je suis ,
 N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma misere ,
 En forçant vôtre fils à se plaindre d'un pere.

Il sort.

A R T A B A N.

Seigneur , de quels chagrins son cœur est agité ?

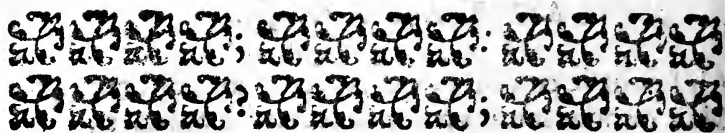
A R S A C E.

Je ne sçay que résoudre en cette extremité ,
 Il m'offence , il m'aigrit par cet orgueil farou
 che ,
 Cependant je le plains , sa disgrâce me touche :
 Dans l'abîme des maux où le Ciel l'a jetté ,
 Puis-je user contre luy de mon autorité ,
 J'accorde quelques jours encore à son caprice ;
 Mais Prince après ce temps je luy rendray justice :
 Allez voir Abradate , & flater son tourment ,
 Jurez-luy de ma part que ce retardement
 Ne luy ravira pas le prix de sa tendresse :
 J'en atteste les Dieux , mon fils , & je vous laisse.

A R T A B A N *seul.*

Ah ! pour le consoler , quels seront mes discours ,
Mais ne nous lassons point de servir ses amours ,
Faisons ceder mon frere , & malgré son caprice
Assurons par l'hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.



TIRIDATE vient-il ?

TIMAGENE.

Ouy, Seigneur, le voicy.



SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE,
TIMAGENE.

ARSACE.

Pour des soins importants je vous appelle icy,
Prince, puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le rang où je suis les restes de ma vie,

Je dois jusqu'à la fin en digne Potentat
Dispenser la Justice , & regler mon Etat.
Jamais depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable ,
De si grands interets ne se sont presentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels perils...?

A R S A C E.

Ecoutez :

Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice ,
Je croy que la raison domptant vôtre caprice ,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment ,
Et rougir à mes pieds de vôtre emportement.
Songez-y , dès long-temps Talestris amenée ,
Voit de vôtre union reculer la journée ,
Des maux que vous souffrez , le dangereux poison
Auprès d'elle vous presse une juste raison.
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangères
Ce long retardement , & nos craintes sinceres ,
Son frere : Tous ces Rois sur qui vous l'emportez ,
Se plaignent qu'on renonce à la foy des Traitez :
Pendant nostre entretien, assemblez pour m'attendre ,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre.
Dans leurs yeux , par l'orgueil qui les animoit tous ,
J'ay connu quel orage on forme contre nous.
Ses Rois , n'en doutez point , vont reprendre les
armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix ?
La honte d'estre encor supplians , ou défaits...?

A R S A C E .

Prince , on n'est pas toujours suivi de la victoire ;
 Un Roy ne doit jamais s'enyvrant de sa gloire ,
 Negliger l'équité , parce qu'il est heureux ,
 La Fortune souvent a des retours fâcheux ;
 Et tel a veu long-temps sa Grandeur infinie ,
 Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
 Ce n'est pas que frappé d'une indigne terreur ,
 Je craigne de ces Rois l'envie , & la fureur ;
 Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre ,
 Justifions nos droits au reste de la terre.
 Osons un vain prétexte à leur inimitié ,
 Et des Parthes lassez , prenons quelque pitié ;
 Je sçay qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent ;
 Le Monarque est vainqueur , & les Peuples gé-
 missent.

Dans le rapide cours de ses vastes projets ,
 La gloire dont il brille , accable ses Sujets.
 Ainsi pour détourner une guerre odieuse ,
 Peut-estre également funeste , & glorieuse ,
 Aux pieds de nos Autels , je pretens dès demain ,
 Prince , que Talestris reçoive vôtre main.

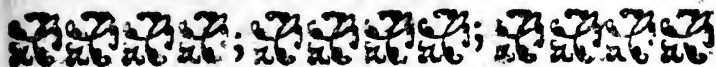
T I R I D A T E .

Quoy dès demain , Seigneur ?

A R S A C E .

Oüy, mon fils, cette feste,
 Par mes ordres déjà se public , & s'apreste.

Le delay le plus court en seroit dangereux :
Enfin je l'ay promis , il le faut , je le veux :
Adieu , preparez-vous.



SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel , quelle est ma surprise ?

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise ,
Seigneur , de Talestris vous connoissez le cœur ;
A peine vôtre flamme égale son ardeur ,
Quels plaisirs vous promet une Reyne si belle.

TIRIDATE.

Hélas ! que n'est son cœur moins tendre & moins
fidelle ,

Que ne vois-je finir ses amoureux transports ,
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords.

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez, que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Ouy, Mitrane, il est vray, j'en rougis, j'en soupire,
 Tu me vois malheureux, languissant, abbatu,
 Je meurs, mon infortune a lassé ma vertu;
 Mais de tous les malheurs dont le destin m'acable,
 L'hymen de Talestris est le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je suis surpris :
 Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris ?
 V^otre ame d'autres feux seroit-elle embrasée ?
 Negligez-vous, Seigneur, une conquête aisée ?
 Seroit-elle coupable ? estes-vous inconstant ?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un merite éclatant.
 Son austere vertu loin d'estre condamnée,
 Ne peut estre un instant justement soupçonnée ;
 Mais sans vouloir porter tes regards curieux,
 Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
 Songe à me délivrer d'un amour qui me gésne,
 Tourne ailleurs les desirs & le cœur de la Reyne :
 Elle connoist ton zele, & se confie à toy,
 Tu peux seul la resoudre à s'éloigner de moy.
 Sauve-moy de l'horreur de luy montrer moy-même,
 Qu'après tant de sermés, c'est en vain qu'elle m'aime :
 Dy luy que quand la mort va terminer mes jours,
 Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours ;
 Fay que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
 Et que je meure au moins sans entendre ses plaintes.

MITRANE.

M I T R A N E.

Moy , Seigneur , pensez-vous dequoy vous me chargez ?
 Dispose-t'on des cœurs par l'amour engagez ?
 Que peuvent les raisons où regne sa puissance ?
 J'agiray ; mais , Seigneur , je répons par avance
 Que je n'obtiendray rien. Dieux ! ne voyez-vous pas
 Quels desordres nouveaux vont troubler vos Etats ,
 Quels feux vont s'allumer ? quel courroux ? quelle haine ?
 Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Reyne.
 Si vous l'abandonnez. . . .

T I R I D A T E.

Tes soins sont superflus.
 Que servent des raisons qui ne me touchent plus.
 Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire ,
 Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
 Qu'accablé de mes maux , je ne puis. . . .

M I T R A N E.

Achievez ,
 Declarez un secret que vous me réservez.

T I R I D A T E.

Ah ! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable
 Pour dérober à tous ce secret effroyable ,
 Obscurcisse à jamais ce Soleil qui nous luit ,
 Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit.

C

Je ne ſçay quel forfait irrite leur Juſtice ,
 Je crains en te parlant de t'en rendre complice.
 Mais de tout leur pouvoir , leur courroux ſoutenu,
 Punit ſans doute en moy quelque crime inconnu ,
 En laiſſant concevoir à mon ame parjure
 Mille injuſtes projets dont fremit la Nature ;
 Mille indignes transports , mille horribles deſirs ,
 Qui font en même temps mes maux , & mes plaiſirs,
 Que ma vertu combat , & jamais ne ſurmonte ,
 Et dont ma mort ne peut aſſez cacher la honte.

M I T R A N E.

Quels terribles diſcours ! Mais vous verſez des
 pleurs ,
 Je vous voy ſuccomber à vos vives douleurs :
 Parlez , Seigneur , le Ciel aprouve ma priere ,
 Achevez de m'ouvrir vôtre ame toute entiere ;
 Ne me répondez-vous que par de longs ſoupirs ?
 Qui peut vous empêcher de remplir mes deſirs ?
 Ne m'honorez-vous plus de vôtre confiance ?
 Vous ſemblez aujourd'hui ſoupçonner ma prudence.
 Elle peut vous ſervir, vous ne l'ignorez pas.

T I R I D A T E.

Laiſſe au moins de mon cœur ceſſer les durs com-
 bats ,
 Toute ma force cede à leur effort barbare :
 Apprens tout , puis qu'il faut que je te le declare ;
 Je vay par cet aveu perdre ton amitié ,
 Tu me refuſeras juſques à ta pitié :
 Indigné tu fuiras ma veuë abominable ,
 Tu fremiras d'avoir un amy ſi coupable.

Et toutefois , Grands Dieux ! devrois-je estre accusé

D'un joug que ma raison a toujours refusé ?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice ,
C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Vôtre sœur !

TIRIDATE.

Je prévoiy par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours ;
Epargne-toy ce soin , c'est un mal sans remede.
Si j'avois pû dompter l'amour qui me possède ,
Dés long-temps mon courage en auroit triomphé ,
Et sans te rien devoir , je l'aurois étouffé :
Respecte mon malheur, plains-moy, je le merite ,
Devoré d'une ardeur que chaque instant irrite ,
Je m'affoiblis , je souffre un tourment infiny.
Juste Ciel ! tu le sçais , je suis assez puny.
Ta vengeance épuisée a comblé ma misere ,
Et je puis désormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne pretens point accroître vos douleurs ,
Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs ;
Quel est vôtre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le seul trépas. Hors luy , je n'ay rien à pretendre.
Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander ,
Ils me haïssent trop , loin de me l'accorder ,

C ij

Ils semblent ajoûter des forces à ma vie ,
 Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie ;
 Du fer , ou du poison , l'infailible secours ,
 Au gré de mes desirs , pourroit trancher mes jours.
 Il est vray ; mais il faut t'avouër ma foiblesse ,
 D'invisibles liens me retiennent sans cesse.
 Non , que quand je m'apreste à me percer le sein ,
 La Nature s'étonne , ou change mon dessein ,
 En me peignant la vie avec trop d'avantage ;
 Mais mon amour luy seul surmonte mon courage.
 Je chers mon tourment tout violent qu'il est ,
 Ma passion m'occupe , & ma douleur mé plaît :
 Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame ,
 Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme ;
 Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais ,
 Que tout autre que toy les ignore à jamais ,
 Et que j'expire avant que la Princesse aprenne
 La source de mes maux , & l'objet de ma peine ;
 A luy cacher mes feux j'applique tout mes soins ,
 Quelle horreur si ses yeux en étoient les témoins !
 Je l'aime sans espoir ; mais ma fureur jalouse
 Ne sçauroit consentir qu'Abradate l'épouse.
 Je ne la verray point recompenser ses feux ,
 Et tant que je respire , il ne peut estre heureux ;
 De tout ce que je dis , de tout ce que je pense ,
 Je sens avec effroy que ma vertu s'offense.
 Mais telle est de mon sort l'insurmontable loy ,
 Que tous mes sentimens se forment malgré moy ;
 Mon cœur n'en conçoit plus que ma raison avouë ,
 Et de tout ses conseils , ma passion se jouë.

M I T R A N E.

Artaban vient.



SCÈNE IV.

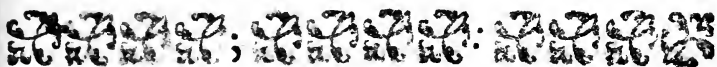
TIRIDATE , ARTABAN , MITRANE.

A R T A B A N.

Seigneur , je vois vos yeux troublez.

T I R I D A T E.

Hélas ! Prince, mes maux sont encore redoublez.
Adieu , je vay chercher un repos necessaire ,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.



SCÈNE V.

A R T A B A N , A B R A D A T E.

A R T A B A N.

Que son malheur me touche ! hélas !

A B R A D A T E.

Eh bien , Seigneur ,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon
cœur ?

Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois craindre.

A R T A B A N.

Oüy, Prince, il est trop vray, je ne puis que vous plaindre,

Non que vôtre bon-heur ne vous soit assuré,

Le Roy vous en répond ; mais il l'a différé.

Il n'a pû refuser cette grace à mon frere :

Moy-même malgré moy touché de sa priere,

Oubliant les égards dûs à nôtre amitié,

J'ay senty que ses maux m'arrachoient ma pitié.

A B R A D A T E.

Ah ! vous m'abandonnez. Qu'ay-je encor à pretendre ?

A R T A B A N.

Non, je tenteray tout pour un amour si tendre ;

Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter,

J'admire les vertus qu'il a fait éclater.

Je n'ay pû contre luy garder le moindre ombrage,

Et ne suis plus jaloux que de son grand courage :

Ma sœur vient ; je pourrois troubler vôtre entretien,

Je vous laisse. ..





SCENE VI.

ERINICE , ABRADATE , ORASIE.

ABRADATE à *Artaban* qui s'en va.

Seigneur je n'espere plus rien.
 Madame , ç'en est fait, tout me devient contraire ,
 Tiridate , Artaban , les Dieux , & vôtre pere ,
 Trahy de tous costez , il ne me reste plus
 Qu'à terminer des jours , desormais superflus ;
 On me haït, on m'accable, & je me haïs moy-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince , que je vous
 aime ?
 Et vôtre vie est-elle un fardeau si pesant ,
 Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant ?
 Quel honteux desespoir à la mort vous entraîne !
 Vôtre malheur est grand , j'en juge par ma peine ;
 Mais quoy ! les sentimens que j'ay conçus pour vous
 Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux ?
 Vous voyez chaque jour mes plus tendres allarmes ,
 Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes ,
 Je les verse sans art dans tous nos entretiens ,
 Tels que sont vos chagrins , je vous montre les
 miens ;

C iij

Je soupire avec vous, quand vos soupirs s'échappent,
Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le fra-
pent :

Je ne vis que pour vous, je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits.
Je n'ay point de transports dont vous ne soyez cause.
Ciel ! quel est mon malheur, si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le destin cherche à vous accabler,
N'est pas assez puissant pour vous en consoler ?

A B R A D A T E.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable,
Madame, votre cœur n'est que trop pitoyable,
Vous faites plus pour moy que je n'ose esperer ;
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,
Quand je vois renverser la prochaine esperance
D'un hymen tant promis à ma perseverance.

E R I N I C E.

Eh bien ! Prince, faut-il par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer votre sort ?
Tiridate luy seul cause votre infortune,
Je vay luy declarer qu'elle nous est commune,
Il m'a toujours fait voir une étroite amitié,
Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire,
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
Ou pourra m'en blâmer ; mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous estes heureux.

A B R A D A T E.

Ah ! Madame, comment eussay-je osé pretendre...

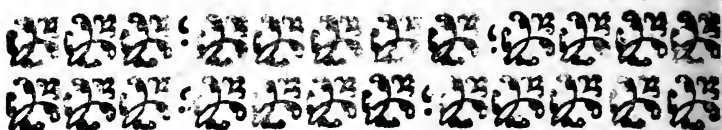
E R I N I C E.

Un veritable amour ne peut trop entreprendre.

Allez , Prince , attendez l'effet d'un entretien ,
D'où dépend deormais vôtre sort , & le mien :
Adieu , si par mes pleurs je fléchis Tiridate ,
Ce jour éclairera le bon-heur qui vous flatte ,
Ou si jen'obtiens rien , je vous donne ma foy ,
Que vous serez encor moins à plaindre que moy .

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

T A L E S T R I S.



E vois Mitrane : Allons , satisfaisons
mon ame ,

Aquitons-nous des soins que je dois à
ma flâme .

Ecoutez-moy , Grands Dieux ! dissipez
mon effroy ,

Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moy.

Accablez Talestris , conservez Tiridate ,

Faites qu'en sa faveur vôtre puissance éclate ;

Mais il est temps de voir ce Prince infortuné.

M I T R A N E.

Aux maux les plus cruels il est abandonné :

Madame , épargnez-luy la contrainte nouvelle ,

De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

T A L E S T R I S.

Quoy donc ! pretendez-vous loin de le soulager ,

Que ma veuë , & mes soins, servent à l'affliger ?

vez-vous remarqué qu'il craigne ma présence ?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence,
 retient les soupirs, il devore les pleurs,
 Que libre, & sans témoins, il donne à ses douleurs,
 l'en croirez-vous ? laissez à son inquietude
 la flatteuse douceur d'un peu de solitude.
 laissez-le en liberté, se plaindre, & soupirer.

TALISTRIS.

Où ! quel nouveau malheur m'osez-vous déclarer ?

ors que le Roy m'apprend que mon hymen s'apprête,
 Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la feste ?

Quand les vœux de l'Asie, & les miens sont remplis,
 Je voy tous mes projets renversez par son fils.

MITRANE.

Madame...

TALISTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine,
 D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne,
 Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
 Il luy fait voir le coup dont il est menacé.
 Dieu, le Ciel met enfin le comble à ma disgrâce,
 De mes plus tendres soins Tiridate se lasse,
 Il évite ma veuë, il fuit mon entretien,
 Quel démon de nos cœurs a brisé le lien ?
 Dans quel abîme, hélas ! ma tendresse me guide,
 S'il est vray que mes pleurs coulent pour un perfide.

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité ?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité ?
 Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez dire ,
 Si vous pouviez douter qu'il voulust y souscrire ?
 C'est luy qui vous engage à me parler ainsi ,
 Et par son ordre exprès vous m'arrestez icy :
 Eh pourquoy , s'il m'aimoit , craindroit-il ma présence ?

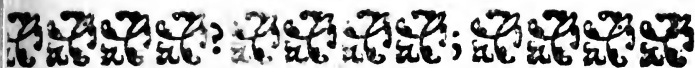
Dans ses vaines terreurs , je voy son inconstance ;
 Tout me l'appréh : son trouble, & ses regards confus
 Sa fuite , vos discours , ses plaintes , vos refus ,
 Mon ame malgré moy de soupçons occupée ,
 Et trop tendre en effet , pour n'estre pas trompée.

MITRANE.

Madame , songez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus
 Je n'entens qu'à regret des discours superflus ,
 Laisse-moy de mes maux interprete Sinistre ,
 D'un infidelle Amant , trop fidelle Ministre ,
 Va luy conter mon trouble , & ton barbare soin ,
 Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin :
 Mon dépit , mes transports contre un ingrat que
 j'aime ,
 Ne me permettent pas.... Mais le voicy luy-même.



SCÈNE II.

TALESTRIS , TIRIDATE , BARSINE ,
MITRANE.

TALESTRIS.

Seigneur , ne feignez plus , mes yeux se sont
ouverts ,
Je voy que vôtre cœur s'est lassé de mes fers ,
Et que l'indifference , ou quelque ardeur nouvelle
On détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous , Madame , en l'état où je suis ,
Faut-il que vôtre plainte irrite mes ennuis ?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang , j'aimerois à vous rendre
Le calme , & le bon-heur que vous deviez attendre.
Mais , Seigneur , vôtre sort ne dépend plus de moy ,
Avoüez-le ; saisi de remords , & d'effroy ,
Vôtre sincerité ne se trahit qu'à peine ,
Et montre malgré vous , que la feinte vous gêne.
J'ay toujours démêlé vos secrets sentimens ,
Mes yeux sur vôtre front lisent vos mouvemens.
Je vous ay trop aimé pour ne vous pas connoître.

Qu'osez-vous soupçonner.

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être
 Que désormais livrée à des transports jaloux ,
 En reproches sanglans j'éclate contre vous :
 Que pour vous ramener par de justes allarmes ,
 Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes ;
 Tous ses Rois déjà prests à vanger mes appas ,
 Tous ses Peuples unis , vous ne les craignez pas.
 Vous ne jouïrez point ingrat, de ma foiblesse ,
 Tranquille en apparence, & de mes sens maîtresse,
 Je devore des pleurs cruels à retenir ,
 Et remets à l'Amour le soin de vous punir ,
 Bien que vous m'exposiez sans égard, sans justice,
 A toutes les horreurs d'un éternel supplice ,
 Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort ,
 Me couvre d'infamie , & me livre à la mort.

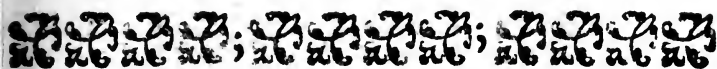
TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moy, Madame
 Et mes derniers soupirs justifieront ma flâme ,
 Vous connoîtrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces discours
 Pour guerir mes soupçons , sont d'un foible secours

Que dis-je ? en ce moment vos yeux , vostre contrainte ,
M'en donnent de nouveaux , & confirment ma crainte ;
Mais il me reste encore assez de liberté
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.



SCENE III.

TIRIDATE , MITRANE.

MITRANE.

Que je crains les soupçons, sa flâme, & sa colere !
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere ?
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ;
Mais , Seigneur , de son sort n'estes-vous point touché ?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ses charmes ?
Mais du moins si l'Amour me force à l'outrager ,
Le trépas qui m'attend , suffit pour la vanger :
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie ,
De mes sens revoltez , permet la tyrannie ;
Que prest à succomber à la noire fureur ,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur ,

Mon cœur presque entraîné par ce panchant rapide,
 Craigne encore les noms d'ingrat, & de perfide ?
 Non, non, détrompes-toy : Grace au courroux des
 Dieux,

Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
 Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme,
 Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.
 Que j'ay tantost souffert ! que de trouble, & d'ef-
 froy,

M'a causé l'entretien de mon frere, & du Roy !
 Non, jamais ma raison de tant d'horreurs saisie,
 Ne se deffendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un opprobre éternel
 Suivra dans l'avenir cet amour criminel.

TIRIDATE.

Irrevocable arrest dont la rigueur me tuë !
 Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abatuë ?
 Du Trône qui m'attend, tranquille possesseur,
 Il m'est donc deffendu de couronner ma sœur ?
 Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
 Sans qu'une loy barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je ? vos transports à l'excès parvenus,
 D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus ?
 Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne voy que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

MITRANE.

Mourez donc , & cachez dans l'éternelle nuit
 Vos vœux incestueux. La honte qui vous suit ;
 N'attendez point de moy de lâche complaisance ,
 Je vous vois à regret vivre sans innocence ,
 Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
 A l'abîme effroyable où vous allez tomber ,
 Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire ,
 Des droits les plus sacrez vous perdez la memoire ,
 Vôte cœur se nourrit dans l'horreur de son choix ,
 Par le mépris des Dieux , des hommes , & des loix ;
 Rougissez des excès où sa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu chaque jour, elle devient plus forte.
 A la surmonter même il ne faut plus songer ,
 Mais la fuite, & le temps, pourront me sou'ager.
 Je ne puis vivre icy sans y voir la Princesse ,
 Et ses moindres regards irritent ma tendresse ,
 Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
 Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.
 Allons ensevelir dans le fond de l'Asie
 Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie.
 Partons , & choisissons des climats écartez ,
 Où mes soupirs au moins ne soient point écoulez.

MITRANE.

Estes-vous resolu ?

TIRIDATE.

Je meurs si je diffère :

Cachons à Talestris ce départ nécessaire.

Quand je seray party , je consens que le Roy
Recompense Abradate , en couronnant sa foy.

Qu'ay-je dit ? & mon cœur pourra-t'il y souscrire ?
N'importe , je le veux , en vain il en soupire.

Va , cours tout préparer , ménage les instans ,
Un jour plus tard , peut-estre , il ne seroit plus temps.

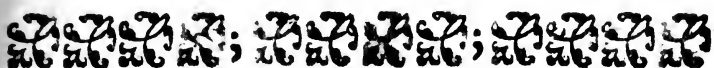


SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pèse.
Je te rends grace , ô Ciel ! ta colere s'apaise ,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur ,
Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur :
J'ose même espérer qu'à jamais étouffée ,
Ma hâme , à ma vertu , servira de trophée ,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel ,
Naîtra des feux éteints d'un amour criminel :
Je ne te verray plus , ô sœur fatale , & chere !
Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.
Je ne te verray plus : & toutes tes beautez
N'agiront que de loin sur mes sens enchantez ;
Desormais je pourray... Mais je la vois encore ,
Sa presence rallume un feu qui me devore.

Je ne me connois plus , impitoyables Dieux !
 Quel temps choisissiez-vous pour l'offrir à mes yeux ?



S C E N E V.

TIRIDATE , ERINICE , ORASIE.

ERINICE.

Que je crains le projet où mon amour m'engage
 Orasie.

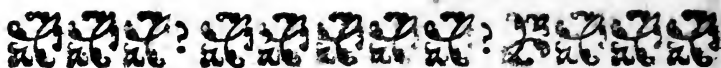
ORASIE.

Est-il temps de manquer de courage ;
 Songez que vôtre sort ne dépend que de vous ,
 Parlez ; & Tiridate attendry

ERINICE.

Laiſſe-nous.





SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

DAns l'excès où le Ciel a mis votre infortune ,
 Mon frere , je craindrois de vous estre impor-
 tune ,

Si par mes sentimens je n'avois merité
 Que vous me regardiez avec plus de bonté.
 Que je souffre à vous voir dans cet état funeste !
 J'implore chaque jour la Justice celeste ,
 Pour vous sur les Autels je prodigue l'encens ,
 Cependant tous mes vœux demeurent impuissans.

TIRIDATE.

Ah ! ma sœur, est-il vray, mon malheur vous touche ?
 Que cet aveu me plaist, sortant de votre bouche !
 Que j'en suis soulagé ! Dieux ! quel puissant secours
 Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours !
 Mais quoy que vous disiez pour flater votre frere,
 L'interest de mon sort ne vous occupe guere ,
 D'autres soins, d'autres lieux arrestent vos desirs ;
 La Cour à votre cœur offre mille plaisirs ,
 Et leur appas flateur vous y retient sans cesse.

ERINICE.

Melas que ce reproche offence ma tendresse !

Prince , vous le sçavez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissans ,
Que dans quelque disgrâce où le destin vous mene,
Je....

TIRIDATE.

Non , vôtre amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépeignez avec trop de froideur ,
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah ! que vous estes loin de celle qui m'enflâme ,
Que vous imitez mal les transports de mon ame !
Vous ignorez encore les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis ,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune ,
A se rendre la joye , ou la douleur commune ,
A se chercher sans cesse , à ne se cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoist mieux ces plaisirs que le
mien !
Et pour vous en donner une preuve sincere ,
Je viens vous reveler le plus secret mystere.

TIRIDATE.

Quoy..... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose , je crains ,
Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins.
Encor plus que jamais , quoy que je me propose ,
Vôtre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.

Je le vois , toutefois il faut vous découvrir
Le sort....

T I R I D A T E .

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

E R I N I C E .

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine,
Eclatez mouvement dont la force m'entraîne :
J'aime ; mon cœur tenté par de charmans attraits
N'a pû vaincre l'Amour , & parer tous ses traits.
Abradate.... A ce nom je rougis , je soupire ;
Ne penetrez-vous pas ce que j'ay peine à dire ?
Seul vous vous opposez aux volontez du Roy.

T I R I D A T E .

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moy.

E R I N I C E .

Je vous ouvre mon cœur , je vous montre ma flâme,
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame:
J'ay senty tous les maux qu'Abradate a soufferts ,
Mes yeux comme les siens, aux larmes sont ouverts;
Et même en cet instant un interest si tendre ,
Mes craintes, mes respects , me forcent d'en répandre.
Hélas ! par un refus vous me desesperez ,
Que ne peut ma douleur....

T I R I D A T E .

Quoy ma sœur , vous pleurez ?

ERINICE.

En estes-vous surpris : Ce n'est que par des larmes

Qu'un amour violent exprime ses allarmes ;
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent percer !

ERINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute ;
Assurez mon bon-heur : Qu'est-ce qu'il vous en coûte.

Mon frere , au nom des Dieux. . .

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combatu ,

Contre tant de malheur , je manque de vertu.

Laissez-moy.

ERINICE.

Quels regards ! quelle sombre tristesse !

Mon frere , qu'avez-vous.

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse ,

Je me meurs.

Ah ! rentrons , je conduiray vos pas.
Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez , ne me secourez pas.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.



ANDIS que de mes sens l'usage sus-
pendu,
Donnoit presque la mort à mon cœur
éperdu,
Erinice est sortie ; & sa prompte

retraite

Rend malgré mes transports ma victoire parfaite ;
Quels combats ! quels efforts ! Mitrane conçois-tu ,
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu !
Pour son heureux Amant j'ay vû couler ses larmes,
Helas que sa douleur ajoûtoit à ses charmes !
Qu'elle aime tendrement ! qu'elle est belle ! grands
Dieux !

Que sa beauté flatoit & mon cœur , & mes yeux !
Mais puisque de mes feux ménageant le mystere ,
Je n'en ay fait encor que toy dépositaire ;
Ils ne paroistront point , partons : As-tu songé
Aux apprests du depart dont je t'avois chargé ?

E

Oüy , Seigneur , & bien-tost au gré de vôtre envie,
 Vous quitterez un lieu funeste à vôtre vie ;
 Choisissez le moment où voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & revient m'avertir.



SCENE II.

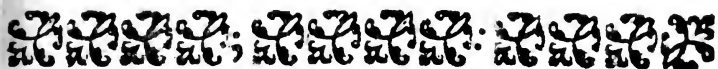
TIRIDATE *seul.*

O U me vois-je réduit ! parle Ciel en colere ,
 Prés de regner , je fors du Palais de mon pere !
 J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir !
 Mais telle est désormais la loy de mon devoir.
 Il faut ou m'éloigner , ou devenir coupable.
 Garderay-je toujours un secret qui m'accable ?
 Puis-je m'en assurer. Si jusques à ce jour
 La Raison plus puissante a fait taire l'Amour ;
 Si j'ay pû voir ma sœur me découvrir sa flâme ,
 Sans luy montrer les feux qui devorent mon ame ;
 Si de cet entretien je suis fort vainqueur ,
 Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur ;
 Se garentira-t'il d'un moment de foiblesse ?
 Si je te revoyois redoutable Princesse ,
 J'aurois peut-estre en vain jusqu'alors combatu ,
 Il est comme à la vie , un terme à la Vertu.

TRAGÉDIE.

51

Que de mes mouvemens la contrainte me gêne ,
Que je pense à regret.... Mais que veut Timagene.



SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

A Bradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ! Ah ! ce nom suffit pour me troubler :
M'osez-vous de sa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

Luy refuserez-vous une grace dernière ?
Seigneur, il la demande avec tant de transport,
Que j'ay crû....

TIRIDATE.

Me feray-je encor cet effort ?
Mais qu'attend-il de moy ? c'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire.
Sa presence, sa plainte aigrira mon courroux.

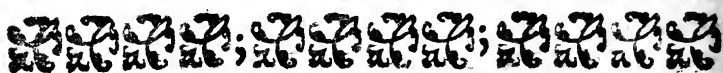
TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux,
E ij

Cette foible douceur borne son esperance ,
Iray-je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune presence !
Soustiendray-je sa veuë ? & d'un cœur affermy ,
Oprimeray-je un Prince autrefois mon amy ?
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice ,
Et qui n'est mal-heureux que par mon injustice ?
Que malgré mes fureurs je souffre en l'accablant !
Son approche a rendu mon courage tremblant ,
Qu'il vienne , je l'attens.



SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

P Rest à dompter mon ame ,
Voyons-le sans courroux, & couronnons sa flâme ;
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival ,
Il n'a que trop gemy d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux se trahit avec peine !
Non , le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux ! elle se redouble au moment que je voy
L'objet qui la nourrit , paroistre devant moy.





SCÈNE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace ,
 Mes malheurs , mes transports excusent mon
 audace ;
 Me fera-t'il permis , Seigneur....

TIRIDATE.

Non , arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez,
 Ne pourray-je à vos pieds....

TIRIDATE.

Levez-vous , je l'ordonne.
 Plus que tous mes malheurs vostre respect m'étonne ;
 Je le crains ; il m'offense , & je n'exige plus
 Des devoirs entre-nous désormais superflus.

ABRADATE.

Quel funeste projet ! Je ne puis donc pretendre
 Que vous vous contraigniez , jusqu'à vouloir m'en-
 tendre :

E iij

Dequoy suis-je coupable ? expliquez-vous Seigneur;
 Car lors que je vous voy détruire mon bon-heur,
 Je n'en accuse point un bizarre caprice,
 Quand vous ma haïssez, vous me rendez justice,
 Je le croy; Mais je jure à la face des Dieux,
 Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.
 Je ne le connois point ce déplorable crime,
 Par qui j'ay perdu tout, en perdant vôtre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perduë.

ABRADATE.

Ah ! puis-je m'en flater ?

TIRIDATE.

Lors que je le confesse, en devez-vous douter ?

ABRADATE.

Dieux ! que de sentimens opposez l'un à l'autre.
 Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
 Ils durent trop long-temps; parlez, Seigneur parlez,
 Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'immolez ?
 Ou pourquoi croyez-vous ma perte legitime,
 Lors que je vous paroïs digne de vôtre estime ?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable hélas !

A B R A D A T E.

Pour quels malheurs

Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
 Ah ! j'ose me flater que malgré votre haine ,
 Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne ;
 Malgré mes soins trahis , mes respects méprisez ,
 Vous déplorez l'état où vous me réduisez :
 Votre ame aux cruantez n'est point accoutumée ,
 C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée ;

Elle reçût du Ciel un panchant genereux ,
 Qui ne luy permet pas de voir des malheureux.
 Que dis-je ? je suis seul entre un peuple innombrable ,

Qui ne l'éprouve point , facile & pitoyable ,
 Je suis seul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
 Où la gloire a conduit vos desseins , & vos pas ,
 Tout sentit vos bien-faits après votre clemence ,
 Un plein bon-heur par tout suivit votre presence :
 De vos moindres vertus les Peuples enchantez ,
 Au devant de vos loix, couroient de tous côtez.
 Rappellez....

T I R I D A T E.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

A B R A D A T E.

C'en est donc fait : Suivons la fureur qui m'enflâme ;
 Mon amour désormais réduit au desespoir ,
 Ne balancera plus à faire son devoir :
 Au destin qui m'attend toute ma vertu cede ,
 Et pour le prévenir je ne voy qu'un remede ,

E iijj

C'est la mort , & j'y cours.

T I R I D A T E .

Non , vivez .

A B R A D A T E .

Eh , comment

Vivray-je pour sentir un éternel tourment ?

Je ne puis . . .

T I R I D A T E .

Je le veux : Armez-vous de courage .

Prince , dispensez-moy d'en dire davantage :

Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups ,

Peut-estre voudra-t'il suspendre son courroux .

Cependant loin de moy portez vôtre infortune ,

Vôtre plainte m'aigrit , vôtre aspect m'importune ,

Vivez , je vous l'ordonne ; & sur tout , de formais

Gardez-vous devant moy de paroître jamais .

A B R A D A T E .

J'obeïray , Seigneur : Mais quel affreux supplice !

Il le faut toutefois . Ciel ! je vois Erinice .

Que sa veuë à mon cœur cause un trouble puissant

T I R I D A T E .

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent .



S C E N E VI.

TIRIDATE , ABRADATE , ERINICE.

A B R A D A T E.

M Adame , ma douleur ne peut plus se contraindre :

Si vous la partagez , c'est à vous de vous plaindre ,
Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir ,

Ou souffrez que j'évite un funeste avenir !

Adieu , puissent vos pleurs attendrir votre frere ;

Seigneur , si rien ne peut fléchir votre colere ,

Mon exil , ou ma mort , rempliront votre espoir ,

Et vous épargneront la douleur de me voir.



S C E N E VII.

T I R I D A T E , E R I N I C E.

E R I N I C E.

C'Est donc là le succès qu'ont obtenu mes larmes ,
A nous priyer du jour trouvez-vous tant de charmes ;

Car malgré votre haine , il faut le declarer ,

Mon cœur d'avec le sien ne se peut separer :

L'Amour les a serrez d'une si forte chaîne ,
 Que leur des-union porte une mort certaine ;
 Mes jours sont attachez à des liens si doux.

T I R I D A T E .

Eh ! ne mourray-je point s'il devient vôtre Epoux ?

E R I N I C E .

Vous , mon frere.

T I R I D A T E .

Ah ! laissez ce nom qui m'importune ;
 Ce nom qui fait luy seul toute mon infortune ;
 Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversez ;
 Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

E R I N I C E .

Ah Ciel !

T I R I D A T E .

Helas ! pourquoy le sort impitoyable
 Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable ?
 Pourquoy d'un même sang, & dans les mêmes lieux,
 Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
 Et pourquoy dans le sein d'une terre étrangere ,
 Inconnuë à l'Asie , inconnuë à mon pere ,
 Où vos divins appas auroient pû se cacher ,
 Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
 Que par ce prix alors ma valeur animée ,
 Auroit de mes exploits chargé la Renommée.

ERINICE.

Que pense en ce moment vôtre esprit agité ?
Est-ce une vaine erreur ? est-ce une vérité ?
Quel crime ? quel horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ay-je fait malheureux ! n'ay-je pû me deffendre...
C'est ma sœur qui me parle : Ah grands Dieux !
qu'ay-je dit ?

Je rappelle en tremblant mes sens , & mon esprit
Je regarde... Je songe... Et tout me desespere ,
Ma sœur... que ce silence exprime de colere ;
Il m'est donc échapé ce secret odieux ,
Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je partoiois triomphant de vos premieres larmes ,
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes ,
En proye à mes tourmens , sans espoir d'en guerir,
Je courois dans l'exil les pleurer , & mourir :
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire,
Je finisse ma course avec toute ma gloire ;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs ,
Et je n'ay pû deux fois resister à vos pleurs.

ERINICE.

Je fremis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices ;
Ainsi , justifiez toutes mes injustices ,
Et croyez que contraint à pousser des sôûpirs ,
Je meurs sans esperance, & même sans desirs.

Je vous atteste , Dieux ! vôtre puissance entiere
 N'a pû de ma raison éteindre la lumiere ;
 Si je n'ay pas vaincu dans ce combat fatal ,
 J'ay conservé toûjours un avantage égal :
 Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise ,
 Du moins ma volonté n'y fut jamais soumise.
 Mais ce n'est point assez pour me justifier ,
 La surprise est un crime : Il le faut expier.
 Ma gloire, vos terreurs , mes craintes le demandent ,
 Je dois me dérober aux remords qui m'attendent :
 Par un affreux exemple il faut épouvanter
 Les cœurs infortunés , qui pourroient m'imiter ;
 De vos yeux indignez la colere m'anime ,
 Je crains en les voyant de faire un nouveau crime :
 Mais je ne craindray plus de les voir désormais ,
 Puisque les miens enfin se ferment pour jamais.
 Voyez couler mon sang au gré de vôtre envie.

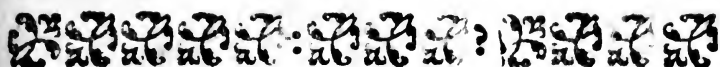
E R I N I C E .

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie.
 Arrêtez malheureux , ne me condamnez pas ,
 Pour comble d'infortune , à voir vôtre trépas.

T I R I D A T E .

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle.





SCENE VIII.

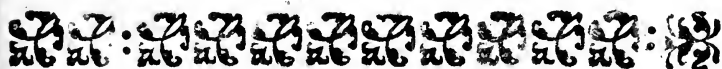
TIRIDATE , ERENICE , ARTABAN.

A R T A B A N.

Que vois-je , Dieux Puissans ! quel étrange spectacle !

E R I N I C E.

Ah ! mon frere, est-ce vous que je vois en ces lieux ?
Prenez soin de ce Prince.



SCENE IX.

TIRIDATE , ARTABAN.

A R T A B A N.

EN croiray-je mes yeux ?

Quels transports ? quels projets la douleur vous
suggere ?

Que dois-je soupçonner ?

T I R I D A T E.

Ah ! par pitié mon frere ,

Ne me regardez pas , je vous fuis.

A R T A B A N.

Quelle horreur ?
Sauvons-le toutefois , prévenons sa fureur.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERINICE *seule.*



E tiens dans ce Palais une route incer-
taine ,

En cent lieux differens mon desespoir
m'entraîne ;

Où puis-je m'enfermer , quel exil,
quels deserts

Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers :

Qu'ay-je ouy ? quels transports, quels desirs ! quelle
flame ,

Malheureux Tiridate ont embrasé ton ame !

Mon frere est mon amant, il me l'a dit ! hélas !

A quoy destinois-tu Ciel mes tristes appas !

Et toy Divinité que l'Orient revere ,

A de pareils forfaits prestes-tu ta lumiere ?

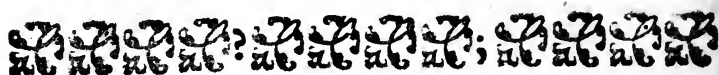
Execrable projet d'un Prince criminel !

Mais suis-je moins coupable, ah souvenir cruel !

Seule entre deux amis je fais naître la haine ,

Je porte le poignard dans le cœur d'une Reyne ,

Je détruis les vertus , j'efface les exploits
 D'un Heros jusqu'icy le modele des Rois.
 Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :
 Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes !



SCENE II.

ARTABAN , ERINICE.

ARTABAN.

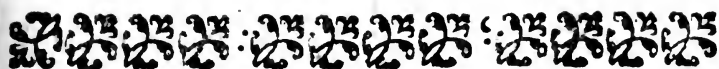
MA sœur , je viens , peut-estre , augmenter vos
 douleurs ,
 Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs ;
 Leur bruit déjà par tout commence à se répandre ,
 La fiere Talestris qui vient de les apprendre ,
 Semble se preparer à s'éloigner de nous ,
 Que n'entreprendra point son amour en courroux ,
 Elle ira publier la honte de mon frere :
 Quels seront ses transports , & que dira mon pere !

ERINICE.

Je le voy. Je crains trop de m'offrir à ses yeux ,
 Precipitons mes pas pour sortir de ces lieux ,
 Qu'il ignore ma peine , & ma crainte mortelle.



SCENE



SCÈNE III.

ARSACE , ERINICE , ARTABAN.

ARSACE.

MA fille où courez-vous ? Mais en vain je l'appelle ,
 Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ;
 Artaban demeurez , reconnoissez ma voix :
 Quel malheur inconnu, quelle horreur imprevuë ,
 Quel trouble , quel effroy frappe par tout ma veuë !
 De ma rencontre icy vous-même épouvanté ,
 Mon fils de quelle crainte estes-vous agité ?
 Les yeux noyez de pleurs j'ay vû fuir Erinice ,
 Elle a vû Tiridate , auroit-il l'injustice ,
 Haïssant son amant , de la haïr aussi :
 Vous le sçavez, parlez, j'en veux estre éclaircy.

ARTABAN.

Eh plust au Ciel, Seigneur, qu'il hait Erinice ;
 Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,
 Cherchez d'autres que moy pour vous en informer ;
 C'est à moy de le plaindre , & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé que vous n'osiez me dire ?
 D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?

F

Le Prince l'a trahie , il n'en faut point douter ,
 Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flater ;
 Mais Dieux à son amour quel autre objet l'enleve ?
 Une soudaine horreur dans mon ame s'élève !
 De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ,
 Son étude à cacher, son trouble & ses malheurs :
 Pour l'amant de sa sœur sa haine inexorable ,
 Sa langueur , tout fait naître un soupçon qui m'accable :

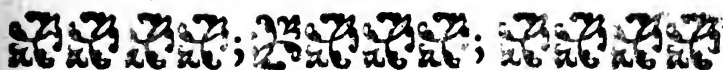
Mon aveuglement cede à de tristes clartez ,
 Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez !
 Plust au Ciel , dites-vous , qu'il haïst Erinice ?

A R T A B A N.

Ne cherchez point vous-mesme à vous faire un supplice ,
 En voulant penetrer , Seigneur, dans des secrets ,
 Qui ne vous offriront que d'odieux objets :
 La crainte d'attirer vôtre juste colere
 Aux termes du devoir ramenera mon frere ,
 Laissez agir sur luy la raison & le temps.

A R S A C E.

Ah vous m'en dites trop mon fils , je vous entens ,
 Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable
 D'un opprobre eternal Tiridate m'accable ;
 Mais de tout mon pouvoir j'aimeray mon courroux ,
 Pour effacer l'affront dont il nous charge tous :
 Bien-tost : Talestris vient , qu'on cherche aussi ma
 fille ,
 Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.



SCÈNE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS,
BARSINE.

ARSACE.

M Adame, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus ri-
goureux ?
Venez-vous contre un fils me demander vengeance ?
J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offence,
Vous l'obtiendrez. Heureux si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait,
Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moy desesperée
De ses malheurs, des miens, des vostres penetrée,
Je suis toujours pour luy ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bernoient à l'hymen de ce fils,
Je le trouve toujours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime :
Je ne l'accuse point d'avoir trahy sa foy,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moy;
Un trop noir ascendant tirannisoit son ame,
Il bruloit malgré luy d'une funeste flamme,
F ij

Que les Dieux irritez allumoient dans son cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-temps vain-
queur,

Souffrez que je le voye, & s'il faut qu'il perisse,
Qu'il connoisse du moins que je luy rends justice:
Que sans luy reprocher les pleurs que je répans
Contre un Pere offensé seule je le deffends,
Et m'apreste à mourir fidelle à sa memoire,
Si tout mon sang versé peut luy rendre sa gloire.

A R S A C E.

Ah que tant de vertus me font encor hair
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pû trahir,
Madame, vos bontez si mal recompensées
Jamais de mon esprit ne seront effacées.



S C E N E V.

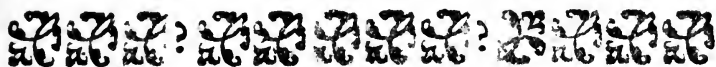
AR S A C E, ARTABAN, TALESTRIS,
ERINICE, BARSINE, ORASIE.

E R I N I C E.

VOs ordres absolus m'appellent dans ces lieux,
J'obeïs; mais plutôt chasséz-moy de vos yeux
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables:
Un éternel exil est tout ce que j'attens.

A R S A C E.

Ah loin de vous bannir , ma fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il soit témoin du bon-heur d'Abradate ,
Mitrane....



SCÈNE VI.

A R S A C E, ARTABAN, TALESTRIS,
MITRANE, BARSINE, ORASIE.

A R S A C E.

M Ais ces pleurs dont vos yeux sont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

M I T R A N E.

Vous-mesme ne pourriez refuser de le plaindre ,
Si vous sçaviez , Seigneur , tout ce qu'il nous fait
craindre ,
Si de son repentir vous voyiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

A R S A C E.

Que voulez-vous me dire , & que fait Tiridate ,

M I T R A N E.

Je l'ay laissé, Seigneur , gardé par Abradate,

Qui luy rend tous les soins d'une tendre amitié,
 Soit grandeur d'ame en luy, soit devoir, soit pitié,
 Plus que vous à sa veuë accablé de tristesse,
 Ce Prince genereux dans son sort s'interesse.

A R T A B A N.

Ah frere infortuné !

T A L E S T R I S.

Que fait-il ? justes Dieux !

M I T R A N E.

Je l'ay suivy tantost au sortir de ces lieux ;
 D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma veuë,
 J'aproche malgré luy. Ta presence me tuë ;
 Laisse-moy, m'a-t'il dit, pourquoy me venir voir,
 J'ay brûlé, j'ay parlé, j'ay trahy mon devoir,
 J'ay sacrifié tout à ma honteuse flame,
 Aux noirs égaremens, aux transports de mon ame,
 Ma sœur les a connus. Quels criminels jamais
 Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ;
 Ah ! pour renouveler les fureurs de Cambise,
 Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise ;
 Après avoir tenté de seduire ma sœur,
 Il ne me restoit plus qu'à luy percer le cœur.
 A ces mots n'osant plus soutenir la lumiere,
 Il détourne les yeux, & ferme la paupiere ;
 Des reproches secrets que luy fait sa vertu,
 Son esprit accablé, son corps mesme abbatu,
 Il demeure immobile, il fremit, il s'égare,
 Une aveugle fureur de son ame s'empare ;

Défiguré , saisi d'un morne desespoir ,
 Il relève sur moy ses regards sans me voir :
 Il parle , & ne tient plus que des discours sans suite ,
 Malgré ma résistance il veut prendre la fuite ;
 Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux ,
 La terreur & la mort sont peintes dans ses yeux ,
 J'ignore quels objets luy presente son ame ;
 Mais il nomme Erinice , & vous aussi , Madame ,
 Tout pleure , tout observe un silence profond ,
 A ses cris redoublez ce Palais seul répond :
 Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire ,
 Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

A K S A C E.

Je voulois le punir , vous en estes témoins ,
 Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ;
 Je le vois , toutefois si le crime est horrible ,
 Que la punition , justes Dieux , est terrible !
 Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.





SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE,
ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS,
MITRANE, TIMAGENE, Suite.

TIRIDATE.

O U suis-je ? quel spectacle icy m'est présenté ?
Artaban, Talestris, Erinice, mon Pere ;
Que leur diray-je ? O Ciel ! je ne puis que me
taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inspire d'effroy ;
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au
Roy.

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel soin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié sur un indigne fils,
Mes crimes ont esté trop long-temps impunis.
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah mon fils !

TIRIDATE.

Helas ! le suis-je encore ?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous des-honore.
ARSACE.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toy.

TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ay pour moy.
O souvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours présents, accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.

Je perds tout en un jour, Dieux par vôtre colere,
L'estime des Mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raison, & même ma fureur,
Quid de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs passées,
Que déjà vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah ! mon frere, la mort les effacera mieux :
Je la sens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moy qui t'en convie,

Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ay, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoy donc....

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ay passé sans toy,
 Par un heureux poison j'ay disposé de moy.
 Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah Seigneur !

ARTABAN.

O mon frere !

Helas ! qu'avez-vous fait ?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire :

Perdu , desesperé , honteux de mes fureurs ,
 La Mort seule pouvoit me secourir ; je meurs.
 Indigne de vos vœux dans mon destin funeste ,
 Madame , de mes jours j'ay dû trancher le reste ,
 Mon frere plus heureux , & plus digne de vous ,
 En assurant la paix, deviendra vôtre époux.
 Ouy , Prince , c'est à vous de consoler mon pere ,
 Mes crimes luy rendront ma perte moins amere.
 Regnez : De vos exploits les Parthes amoureux ,
 Recevront avec joye un Roy si genereux.
 Seul digne fils d'Arface , il faut que son Empire
 Soit le prix des vertus que son sang vous inspire ,

TRAGEDIE.

77

Ma sœur : Car étant prest d'aller devant les Dieux ,
J'ose vous regarder , & ne crains plus vos yeux ;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate ,
Oubliez-moy. Pour vous genereux Abradate ,
Jouïssiez d'un bon-heur par ma mort affermy :
Enfin , souvenez-vous que je meurs vôtre amy.

A B R A D A T E.

Ah ! Seigneur , je voudrois par tout mon sang.....

T I R I D A T E.

Ce zele

Fait rougir un amy qui vous fut infidelle ,
Je ne merite pas des soins si genereux.
Je meurs ; par mon trépas , vous vivrez tous heu-
reux :

Conservez seulement une digne memoire
D'un Prince infortuné , qui s'immole à sa gloire ;
Je n'exige plus rien. Cher Mitrane , aides-moy ,
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toy.

A R S A C E.

Ah Dieux !

A R T A B A N.

Que je le plains !

T A L E S T R I S.

Que sa perte m'accable !

A B R A D A T E.

Quel bon-heur à ce prix peut nous estre agreable !

F I N.



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le premier jour de Mars 1691. Signé, Par le Roy en son Conseil, G A M A R T. Il est permis au Sieur CAPISTRON de faire imprimer; vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, une Piece de Theatre de sa composition, intitulée *Tiridate Tragedie*, pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois, pendant lequel temps, faisons tres-expresses inhibition & deffense à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter par tous les lieux & terre de nostre obeïssance ladite Tragedie, d'autre d'autre Edition que de celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cent livres d'amende, payables sans deposit par chacun des contrevenans, & de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interets, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Ledit Sieur de CAPISTRON a cédé son droit de Privilege à la Veufve de LOUIS GONTIER Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre-eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, suivant l'Arrest, &c. le 8. Mars 1691.

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la paemiere fois le 17.
Mars 1691,

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Librar
University of O
Date due**

--	--	--	--

